LA

JEUNESSE DE LOUIS XI

DRAME

Représenté pour la première fois, le 8 septembre 1859,
sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

DU MÊME AUTEUR

Théâtre

LE TESTAMENT DE CÉSAR, drame en cinq actes, avec un épilogue, en vers.

MACBETH, tragédie de Shakspeare, traduite littéralement en vers français (épuisé).

ŒDIPE ROI, tragédie de Sophocle, traduite littéralement en vers français.

VALÉRIA, drame en cinq actes, en vers (épuisé), en collaboration avec M. A. Maquet.

LA FRONDE, opéra en cinq actes, en collaboration avec M. A. Maquet.

Autres ouvrages

SATIRES DE JUVÉNAL ET DE PERSE, traduites littéralement en vers français (ouvrage couronné par l'Académie française).

ODES D'HORACE (livres I et II), traduites en vers français.

PERVENCHES, recueil de sonnets (épuisé).

Paris. — Typ. Morris et Cie, rue Amelot, 64.

LA JEUNESSE

DE

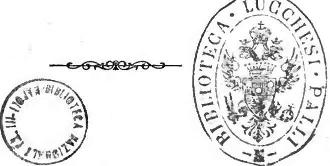
LOUIS XI

DRAME

EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

JULES LACROIX



PARIS
A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE GRAMMONT

1859

A MA FEMME

Ce drame est bien à toi, ce drame que rêvait
Le poëte, perdu dans ses pensers funèbres.
Triste, épargnant mes yeux, déjà pleins de ténèbres,
Quand je dictais ces vers, ta main les écrivait.

Ce 30 Septembre 1859.

Esprit, grâce, bonté!... c'est toi :
La femme et l'ange!
Béni le Ciel, qui fit pour moi
Ce doux mélange!

Il se passa (à Chinon), entre Jeanne d'Arc et Charles VII, une scène mystérieuse..... Le roi l'entretint seul à seule. Les principaux documents contemporains affirment que le roi reçut alors des « *signes certains* » de la mission de la Pucelle, et qu'elle lui dit « *aucunes choses secrètes, quelque chose de grand, que nul ne pouvait savoir, sinon Dieu et lui.* »

Histoire de France, par H. Martin, vi[e] volume, page 153 (deuxième édition).

PERSONNAGES

CHARLES VII	MM. LUGUET.
LOUIS, dauphin de France et de Viennois	TAILLADE.
RAOUL, simple archer	DESRIEUX.
JEAN DAULON, ancien écuyer de Jeanne d'Arc	ARONDEL.
LE SIRE DE CHABANNES, comte de Dammartin, capitaine de routiers	CHARLY.
ARTHUS DE RICHEMONT, connétable de France	DELORIS.
LE SIRE DE TILLAY, bailli de Vermandois	VANNOY.
LE SIRE DE BRÉZÉ, grand-maître de France	MOLINA.
MAITRE ROBERT POITEVIN, médecin du roi	ALEXIS-LOUIS.
PIERRE ADELBART, moine augustin	BRÉMONT.
LE SIRE DE CHAUMONT, premier chambellan du Dauphin } LE BATARD DE BOURBON }	BORSSAT.
JOUVENEL DES URSINS, chancelier de France	ÉDOUARD.
FORESTEL, écuyer de l'hôtel du Dauphin	BOUSQUET.
OLIVIER LE DIABLE } Routiers du Bâtard de Bourbon, et, plus tard, au service du Dauphin	MERCIER.
FRANQUET } Routiers du Bâtard de Bourbon, et, plus tard, au service du Dauphin	LANSOY.
UN CHAMBELLAN	ERNEST CAPON.
UN ROUTIER	ALPHONSE.
MARGUERITE D'ÉCOSSE, femme du Dauphin	Mmes ISABELLE CONSTANT.
BLANCHE DE VILLEQUIERS } Dames d'honneur de la Dauphine	DARTY.
PRÉGENTE DE MELUN } Dames d'honneur de la Dauphine	LAGRANGE.
ISABELLE DE GUISE } Dames d'honneur de la Dauphine	PHILIPPE.

LE GRAND PRÉVÔT DU CONNÉTABLE; UN CRIEUR; LE BOURREAU; SEIGNEURS, GRANDS OFFICIERS DE LA COURONNE; MEMBRES DU CONSEIL; CHAMBELLANS, ÉCUYERS, PAGES, MESSAGERS; ARCHERS DE LA GARDE ÉCOSSAISE, ARBALÉTRIERS, GARDES; ROUTIERS, ÉCORCHEURS, RÉVOLTÉS, GUICHETIERS, etc.

Le 1er acte à Poitiers, le 2e à Bar-sur-Aube; les trois derniers à Tours.

N. B. Les vers marqués d'un astérisque peuvent se retrancher à la représentation.

LA

JEUNESSE DE LOUIS XI



ACTE PREMIER

AU CHATEAU DE POITIERS

La salle du conseil (style du temps de Charles VII). Au fond du théâtre, le siége royal, élevé sur deux marches et surmonté d'un dais de velours azur fleurdelisé; d'un côté du trône la bannière de Jeanne d'Arc, de l'autre l'étendard des rois de France. A droite et à gauche, deux larges portes latérales, celle de gauche ouvrant sur une longue galerie qui communique au dehors. A droite, la chambre du Roi, masquée par de graudes draperies. Sur le devant, à gauche, bancs, siéges, une table recouverte d'un velours cramoisi à crépines d'or. Sur cette table, livres, papiers, dépêches. Deux grands candélabres d'argent encore allumés. — Le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE ROBERT POITEVIN, MARGUERITE D'ÉCOSSE.

POITEVIN.

Ma défense d'hier vous a fort peu touchée !...
Levée avant le jour !

MARGUERITE.

Non ; pas encor couchée.

POITEVIN.

Si vous saviez pourtant combien cela vous nuit !
Marguerite d'Ecosse aura passé la nuit

À lire des rondeaux, encor quelque ballade
De maître Alain Chartier ?

MARGUERITE.

Grondez... Votre malade
N'a pas désobéi depuis trois jours entiers ;
Car depuis trois grands jours nous sommes à Poitiers,
Et je n'ai pas fini la quatrième page
De ce petit Jehan de Saintré, le beau page,
Folle histoire que veut me dédier l'auteur,
Antoine de la Salle, adorable conteur.
Hélas ! je n'ai pas même eu le temps de répondre
A Charles d'Orléans, le prisonnier de Londres ;
Mon pauvre oncle, lui triste et seul, et relégué
Dans la froide Angleterre !...

POITEVIN.

En France, est-on plus gai ?

MARGUERITE.

C'est vrai ! le roi...

POITEVIN.

Va mal ; sa force est abattue !

MARGUERITE.

Nul repos ! nuit et jour il travaille !...

POITEVIN.

Il se tue.
Mais il a son excuse, au moins, lui !... c'est un roi.
Charles Sept veut fonder le règne de la loi :
L'œuvre qu'il se propose est grande, il veut poursuivre !...
Et, sans perdre un instant, il se hâte de vivre.

MARGUERITE.

Le mal est sans remède ?...

POITEVIN.

Il est grave ; d'accord.
Mais un peu de bonheur ferait merveille encor !
Il vient de s'endormir... Sommeil bien nécessaire !
Car il souffrait beaucoup... Voici l'anniversaire
Qui sur le front du roi met toujours la pâleur,
Et ne revient jamais sans traîner le malheur !

MARGUERITE.

Oui, Jeanne d'Arc, voilà dix ans que ta grande âme
S'est envolée à Dieu sur des ailes de flamme !...
C'est ma première larme !... Hélas ! depuis ce temps,
Combien j'en ai versé !

POITEVIN, à part.

Toi ! qui n'as pas vingt ans !

MARGUERITE.

Comme le peuple a bien nommé cette chapelle
Consacrée à la vierge héroïque !... on l'appelle
Notre-Dame-des-Pleurs !

POITEVIN.

C'est que le peuple est bon.

MARGUERITE.

Jamais elle n'aura mérité mieux son nom,
Cette chapelle... aux pleurs qui gonflent ma paupière,
Je le sens ! Ce matin j'y ferai ma prière.

POITEVIN.

Ce bon moine Adelbart vous consolera, lui,
Qui près de Jeanne d'Arc, lorsque la flamme a lui,
Calme, voulait rester jusqu'au bout du martyre,

MARGUERITE.

Oui, comme la pitié que la souffrance attire !
Adieu.

POITEVIN.

Sans voir le roi ? Qu'il vous trouve au réveil !
Vous êtes pour son âme un rayon de soleil.

MARGUERITE.

Je reviendrai bientôt près de ce tendre père !...
Avec un peu de joie au fond du cœur, j'espère.
Si faible qu'elle soit, il en aura sa part !

POITEVIN.

Mais c'est fort loin d'ici chez le frère Adelbart,
Et j'ai peur que, malgré de sévères mesures,
Les routes ne soient pas à cette heure bien sûres.

MARGUERITE.

Vous savez, le costume obscur des pèlerins
Est une sauvegarde encor.

POITEVIN.

Pourtant je crains...

MARGUERITE.

Le sire de Tillay m'accompagne.

POITEVIN.

Cet homme ?

MARGUERITE.

Je ne l'estime pas ; mais il est brave, en somme...

POITEVIN.

Brave ? Il le dit. Conteur cynique !...

MARGUERITE.

Mais enfin
Il n'est pas sans pouvoir sur l'esprit du Dauphin.

POITEVIN.

Il repaît Monseigneur d'anecdotes infâmes!
C'est un homme qui joue avec l'honneur des femmes.

MARGUERITE.

N'importe! j'ai besoin de lui, je l'emploierai.

POITEVIN.

Pour un pèlerinage?

MARGUERITE.

Un devoir plus sacré
Auprès de Monseigneur ce matin me réclame.
Il est à Lusignan, d'hier soir.

POITEVIN.

Oui, madame.
Mais à quoi bon, de grâce, un voyage pareil?
On attend le Dauphin pour l'heure du conseil.

MARGUERITE.

Je veux le voir plus tôt.

POITEVIN, à part.

Ame souffrante et douce!
Elle aime!... Elle a besoin d'aimer qui la repousse!

MARGUERITE.

J'apporte à Monseigneur quelque chose d'heureux.
J'ai peur qu'on me devance...

POITEVIN.

Au fait! c'est dangereux
De laisser le Dauphin seul avec les intrigues.

MARGUERITE.

Vous aussi, vous craignez ?...

POITEVIN.

Je crains certaines brigues.

MARGUERITE.

Mais quand il va savoir... Alors tout sera vain.
Je puis le dire à vous, messire Poitevin :
Le roi pense aujourd'hui que Monseigneur est d'âge,
Lui qui vient d'étouffer partout le brigandage,
Dont l'Ouest et le Midi souffraient horriblement,
Qu'il est d'âge à s'asseoir dans le conseil.

POITEVIN.

Vraiment ?

MARGUERITE.

Bien plus !... c'est un secret qu'à vous seul je révèle :
Le roi donne à son fils le Dauphiné.

POITEVIN.

Nouvelle
Qui sera, comme vous, la bienvenue.

MARGUERITE.

Ah ! Dieu
Le veuille !... Ne parlez de rien encore... Adieu !

POITEVIN.

Que Notre Dame soit avec vous !

MARGUERITE.

Et m'inspire !...
Sur le cœur d'un époux que n'ai-je plus d'empire !
Il y va du bonheur de la France... et du roi.

POITEVIN.

Madame...

MARGUERITE.

Adieu! — Priez pour lui!... Priez pour moi.

Elle sort.

SCÈNE II

POITEVIN, UN PAGE.

POITEVIN.

Pauvre femme! c'est triste.

Il va à la porte de gauche et dit à un Page:

Avant que l'heure sonne
Pour le conseil, le roi ne recevra personne...

Se ravisant.

Excepté Jean Daulon, — ce fidèle écuyer
De Jeanne d'Arc, dix ans à Londres prisonnier.

Le Page s'incline et sor

POITEVIN.

Deux fois sa délivrance était bien décidée...
Si Winchester encore avait changé d'idée?

Réfléchissant.

Le sombre cardinal a de bonnes raisons
Pour avoir refusé dix ans toutes rançons.

LE PAGE, *en dehors de la porte.*

Le roi repose, mais entrez.

DAULON, *en dehors.*

Que je le voie!...

SCÈNE III

POITEVIN, DAULON.

POITEVIN.

Jean Daulon !

DAULON, entrant.

Poitevin !

Ils s'embrassent avec émotion.

POITEVIN.

Quel bonheur !

DAULON.

Quelle joie !

POITEVIN.

Je ne l'espérais plus !

DAULON.

Moi, j'espérais toujours !
Du ciel tombe un rayon dans les plus mauvais jours.

POITEVIN.

Il fallait un miracle ! un hasard de la guerre !...
Ce fils de lord Talbot, fait prisonnier naguère...

DAULON.

Oui, par ce brave archer !

POITEVIN.

On ne sait pas son nom.

DAULON, à part.

Je le sais, moi.

POITEVIN.

Talbot voulait son fils!... Mais non.
Vous, d'abord!

DAULON.

Mes geôliers repoussaient tout échange.

POITEVIN.

C'est naturel, ami! l'Angleterre se venge.
Ils vous ont vu tenir la bannière aux lis d'or!...
L'ombre de Jeanne d'Arc les épouvante encor.

DAULON.

Peut-être. Ils savent tous que la France éperdue,
Criant vers le Seigneur, n'était plus entendue,
Quand la vierge inspirée, un soir, vint à Chinon.
Voilà treize ans!... je crois toujours l'entendre... « Au nom
De ce Dieu qui m'envoie, écoute!... L'huile sainte
Va couler sur ton front dans la pieuse enceinte.
Dauphin, je te conduis à Reims! » Elle se tait.
Dans cette cour impie et frivole on doutait;
Le roi lui-même. Il dit: « Jeanne, ton œil pénètre
Le passé, l'avenir... Ainsi, tu dois connaître
Un secret formidable entre le ciel et moi?
— Oui, sire. » Elle se penche à l'oreille du roi;
Il pâlit: « Messeigneurs! elle sait tout!... dit Charle,
Elle vient de la part de Dieu; c'est Dieu qui parle! »

POITEVIN.

Quel souvenir, Daulon! Charle encor pâlirait
D'y songer! Pas un mot!...

DAULON.

Dieu sait quel noir secret

Jeanne avait pénétré !... Mais le roi d'Angleterre
Et le vieux cardinal m'en croient dépositaire.
Aussi, depuis dix ans, mes geôliers tour à tour
Me répétaient : Parlez ! ou mourez à la Tour !

POITEVIN.

Daulon trahir son roi !

DAULON.

Traître au bord de la tombe !...
Mon noble souverain ! mon maître ! que je tombe
A ses pieds !... j'ai besoin de le voir.

POITEVIN.

Suivez-moi.
Mais silence ! Approchez.

Il soulève un rideau qui laisse entrevoir dans une chambre faiblement éclairée Charles VII endormi, le front appuyé sur une main, devant une table chargée de papiers.

Le voici.

DAULON.

Dieu ! mon roi !

Il s'est agenouillé à quelque distance, et reste un instant muet, suffoqué de sanglots.

POITEVIN.

N'est-ce pas ? Vous avez peine à le reconnaître !...

DAULON.

Le poids de la couronne !

POITEVIN.

Et du remords peut-être !

DAULON.

Du remords ?... Charles Sept !... si généreux, si bon !
Lui qui n'a fait de mal à personne.

POITEVIN.

Lui, non !...
Mais il l'a trop laissé commettre, par faiblesse.

DAULON.

Giac et la Trémouille, une indigne noblesse !

POITEVIN.

Et bien d'autres comme eux, au cœur lâche et félon,
Que vous n'auriez jamais soupçonnés, vous, Daulon.

DAULON.

Vous m'effrayez !

POITEVIN.

Le sang est noble, l'âme est vile ! [1]
* Tout à l'heure, en passant les fossés de la ville,
* Sur les créneaux, au front des tours, n'avez-vous point
* Vu de nombreux archers, l'arc et la dague au poing ?

DAULON.

* Oui, des lances partout hérissant les bastilles.
* Un bruit d'armes !... Et puis, une troupe en guenilles,
* Moitié soldats, moitié brigands, des gens hideux
* Qu'on menait aux prisons enchaînes deux à deux.

POITEVIN.

* Notre bon connétable est fort brusque en affaire,
* Et bientôt la potence aura beaucoup à faire.

1 Pour la représentation :

Nous verrons du nouveau dans cette bonne ville.

DAULON.

Expliquez-vous ?

POITEVIN.

On doit publier un édit, etc.

DAULON.

* Pourquoi?

POITEVIN.

* Parce qu'on va publier un édit
Qui n'amusera point le noble et le bandit.

DAULON.

Si le peuple est content!...

POITEVIN.

Hormis le roi, personne
N'a pitié de la main qui laboure et moissonne!
Mais tous ces vagabonds, ces gens de tous métiers,
Qui se nomment, eux-même, écorcheurs et routiers,
Tous ces fléaux du peuple, ils vont rentrer sous terre!
Aux brigands féodaux Charles Sept fait la guerre.

DAULON.

Bien. Mais c'est dangereux!... De ces brigands, je croi,
Plus d'un est grand seigneur, capitaine du roi?

POITEVIN.

Oui, comtes et barons, chevaliers à bannière.
Chaumont, Chabanne...

DAULON.

Un cœur loyal!

POITEVIN.

A sa manière.
Vaillant, fidèle au roi... jusqu'ici; mais altier,
Sombre et dur, — l'écorcheur! — gentilhomme et routier.
Par bonheur, elles sont aux frontières lointaines,
Ces bandes de pillards, avec leurs capitaines.
Il en est un pourtant que l'on dit près de nous...
Le Bâtard de Bourbon!... C'est le pire de tous!

DAULON.

Mais votre connétable a la main ferme et prompte?

POITEVIN.

Nous l'attendons. On peut compter sur lui; j'y compte.
Charles, d'ailleurs, n'est plus l'insouciant Valois,
Que vous avez connu si frivole autrefois,
Alors qu'il promenait aux jardins de la Loire :
Sa jeunesse amoureuse, inutile et sans gloire;
Brave, mais détestant la guerre; abandonnant
Son sceptre aux favoris, au hasard... Maintenant,
C'est l'homme sérieux, plein de persévérance,
Qui refait pierre à pierre et reconstruit la France;
L'homme qui civilise et triomphe à la fois!...
C'est le Victorieux, c'est le plus grand des rois!

DAULON.

Oh! je le savais bien que cette main royale
Te ferait grande un jour, ô France!

POITEVIN, lui serrant la main.

Ame loyale!

DAULON.

Donc plus de favoris? Le roi Charle a raison.

POITEVIN.

Que d'ennemis encor dans sa propre maison!

DAULON.

Quoi! les princes du sang? le comte de Vendôme,
Le comte de Clermont?

POITEVIN.

Ils vendraient ce royaume

DAULON.

Et le duc d'Alençon, jadis preux chevalier,
Celui que Jeanne d'Arc nommait son bouclier?

POITEVIN.

C'est Jeanne d'Arc, c'est elle, au jour de la victoire,
Qui dorait leur blason d'un reflet de sa gloire!
Après elle, plus rien!

DAULON.

Mais le Dauphin Louis,
Ce jeune astre qui monte aux regards éblouis?

POITEVIN.

J'ai peur que ses talents, précoces dans la guerre,
Au profit du royaume un jour ne tournent guère!

DAULON.

Le Dauphin? l'héritier du trône!...

POITEVIN.

L'héritier...
Oui, le seul!

DAULON.

Ouvrez-moi votre cœur tout entier!
Le Dauphin?

POITEVIN.

Parlons bas, car sa haine est profonde!
Il faut se défier ici de tout le monde. —
Savez-vous ce que c'est que le Dauphin Louis?...
Couvant les noirs secrets dans son âme enfouis,
Il excelle à tromper, à corrompre les hommes...
Et l'enfant est déjà plus vieux que nous ne sommes!

DAULON.

Pauvre roi! pauvre père!

POITEVIN.

Oh, oui! bien malheureux!...

Je vois dans l'avenir quelque chose d'affreux! —
Près de ce tentateur, qui, nuit et jour, conspire,
Le bon devient méchant, le méchant devient pire!
Il arrache un bandit des mains du grand prévôt:
C'est un ami de plus. — Libertin, mais dévot,
Il mêle effrontément la prière et l'orgie,
Consulte les devins, croit à l'astrologie,
Et, fourbe scrupuleux, dans ses plus noirs desseins,
Veut mettre de moitié Notre-Dame et les saints! —
Paraît-il confiant, lui qui toujours soupçonne;
Paraît-il vous aimer, lui... qui n'aime personne,
Tremblez! c'est qu'il vous tente; il espère, il attend;
C'est qu'il veut un complice, et cherche un mécontent! —
Cœur ténébreux, fermé, d'où parfois la colère
Lance un mot imprudent!... et ce feu sombre éclaire,
Un instant, les replis du volcan souterrain!...
Mais l'impassible front garde un masque d'airain.—
Pas un complot sinistre où cette main ne trempe!
Impatient d'agir, il bondit!... puis il rampe;
Mais n'importe! il avance, il avance toujours!...
Pas à pas!... Plaignons ceux dont il compte les jours!
Ambitieux, cruel, froid comme la vipère,
Il marcherait au but sur le corps de son père!

DAULON.

Dieu! grand Dieu!... Mais le roi sait-il?...

POITEVIN.

Il doit savoir!
Mais il ferme les yeux! mais il a peur de voir!...
Il pardonne toujours, toujours... faiblesse étrange!

DAULON.

Il l'aime!



POITEVIN.

Par bonheur, près du roi veille un ange,
Marguerite d'Écosse.

DAULON.

On vante sa beauté,
Son esprit et sa grâce.

POITEVIN.

Oui, mais quelle bonté!...
Dans ces jours de ruine et d'amère souffrance,
Elle, fille des rois, et Dauphine de France,
Pauvre à force d'aumône, elle passe... et sa main
Laisse un peu de bonheur toujours sur son chemin!
De bénédictions elle marche suivie:
La charité, l'étude encor, voilà sa vie!...
Elle méritait bien d'être heureuse, et pourtant...
Mais elle est résignée... Ah! qu'est-ce qui l'attend?
Entre Charle et son fils, c'est comme un bon génie,
Qui les ramène l'un vers l'autre... Une harmonie!...
C'est un lien d'amour, lien souple et charmant!...
Mais pour le rompre, hélas! que faut-il? un moment!

DAULON.

Prions pour elle!... Un cri?... comme une plainte sourde!

POITEVIN.

Le roi s'éveille.

Il soulève le rideau qui masque la porte de la chambre du Roi, et prête l'oreille.

Il dort.

DAULON, penché sur le rideau.

Que sa poitrine est lourde!

POITEVIN.

Quelque rêve accablant!

DAULON, *écoutant.*

Des mots confus... le nom
De Jeanne d'Arc!...

POITEVIN.

Toujours!

DAULON, *écoutant.*

Que dit-il?... « Ingrat!... non!
Pour la sauver... j'ai fait... tout ce qu'on pouvait faire!...
Des traîtres!... »

POITEVIN.

Vous savez... l'horrible anniversaire!

DAULON, *écoutant.*

Il embrasse un enfant!... des larmes!... un adieu!...
Il parle d'un secret terrible!...

POITEVIN, *l'entraînant loin du rideau.*

Il parle à Dieu!

Tout à coup le rideau s'écarte, et le roi parait, tout pâle, encore mal éveillé. Il semble continuer son rêve, et fait quelques pas en avant d'un air égaré.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *se croyant seul.*

Ta colère est sur moi, Seigneur, et m'enveloppe!...
Pourquoi donc l'ai-je cru ce perfide horoscope?
L'astrologue a menti!

Avec horreur.

Que disait-il? « O roi!

L'un de ces deux enfants tuera son père!... » Et moi,
Sans pitié... Malheureux!... j'ai mal choisi peut-être?...

POITEVIN, s'avançant.

Sire!...

LE ROI, reconnaissant Poitevin.

Ah!... Vous étiez seul?...

POITEVIN.

Seul, mon auguste maître...
Avec un serviteur fidèle, un exilé,
Qui revient.

LE ROI, apercevant Daulon.

Jean Daulon!... Ce rêve m'a troublé!...

DAULON, se jetant aux pieds du Roi.

Mon redouté seigneur!

LE ROI, le relevant.

Mon vieux compagnon d'armes!...

DAULON.

A vos pieds!...

LE ROI.

Dans mes bras!... Et confondons nos larmes!...

Ils se tiennent quelque temps embrassés, avec des sanglots.

POITEVIN, à part.

Pas de témoin!

Il sort.

SCÈNE V

DAULON, LE ROI.

LE ROI, très-vivement.

Il sait, lui, que j'aurais donné
Mon sang pour Jeanne d'Arc!... M'a-t-elle pardonné?...

DAULON.

Elle vous a béni sur le bûcher en flamme !

LE ROI.

Oh! l'on nous trahissait, n'est-ce pas?...

DAULON.

C'est infâme !...
Nous allions la sauver!... quel espoir!... il fut court!...
A Rouen, quand Lahire et Saintraille et d'Harcourt
Attendaient mon signal pour fondre sur la ville;
Quand moi, parmi la foule aboyante et servile,
Résolu, mon poignard déjà hors du fourreau,
J'allais seul, arrachant la victime au bourreau,
A travers les archers nous ouvrir un passage !...
Winchester averti par un secret message...

LE ROI.

La Trémouille?...

DAULON.

C'est lui!...

LE ROI.

Seul?...

DAULON.

Deux autres.

LE ROI.

Leur nom?...

DAULON.

Guillaume de Flavy, le Bâtard de Bourbon.

LE ROI.

Des soldats!

DAULON.

Des brigands!

LE ROI.

L'envie !...

DAULON.

Oh ! la plus noire !...
Ils voulaient, furieux, anéantir sa gloire !

LE ROI.

Mais sa gloire est debout ! Leur opprobre est vivant !

DAULON, avec sanglots.

On a jeté le corps au feu, la cendre au vent !...
Du moins, s'ils nous avaient rendu cette poussière !
Morte comme une impie et comme une sorcière !...
Morte sur un bûcher infâme !...

LE ROI.

Il fallait bien
Déshonorer son nom pour souffleter le mien !
Il fallait qu'un tourment payât chaque victoire !
Que, refoulé par nous loin de ce territoire,
L'étranger frémissant, au lieu de généraux,
Pour venger sa défaite employât des bourreaux !...
C'est moi, Charles de France et roi... roi légitime,
Qu'ils traînaient au bûcher de l'auguste victime :
La sorcière et le roi, sous le même écriteau,
Brûlaient tous deux, liés à l'immonde poteau !...
Mais qu'importe aujourd'hui qu'elle n'ait point de tombe ?
L'opprobre tout entier sur les juges retombe !...
Car ils étaient vendus, car leur bouche a menti ! —
Le monstrueux arrêt ! qu'il soit anéanti,
Lacéré par la main du bourreau, comme infâme !...
Oh ! qu'elle soit vengée enfin, la pauvre femme !
Oh ! l'expiation ! Des prières !... Il faut
Que l'Église à genoux pleure où fut l'échafaud !...

Noble fille du peuple, ange de la patrie,
Image de la France expirante et meurtrie,
Vierge, soldat, martyre au courage immortel,
Je veux que ton bûcher se transforme en autel !

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

Si Votre Majesté peut recevoir le comte
De Dammartin?...

LE ROI.

Chabanne à Poitiers?... quelle honte!
Sans ordre ! avoir quitté son poste!... Depuis quand ?

LE CHAMBELLAN.

Il arrive.

LE ROI.

Il devait rester près de Fécamp !

LE CHAMBELLAN.

Une affaire importante...

LE ROI.

Ah ! fort bien. Qu'il demeure !
Nous verrons cette affaire au conseil, tout à l'heure ! —
Mais chacun doit garder le poste où je l'ai mis.

Le Chambellan sort.

Je l'aime, ce Chabanne ! Il se croit tout permis :
C'est l'orgueil en personne !... Au moins il n'est pas fourbe.—
Mais je veux maintenant que le plus fier se courbe !

Il est temps.

Un son de trompe au dehors.

Écoutez !

Deux autres sons de trompe.

DAULON.

Le crieur ?... qu'est-ce donc ?...

LE ROI.

La Féodalité qui s'écroule, Daulon !

LE CRIEUR, *au dehors.*

« De par le roi, notre sire !

» Vu les désordres, pillages et cruautés des gens de guerre :

» Les milices féodales sont licenciées.

» Quinze compagnies d'ordonnance, à la solde du roi, for-
» meront avec les francs archers une armée permanente et ré-
» gulière.

» Le roi seul désormais nomme les capitaines.

» Défense à tous, seigneurs, comtes et barons, de piller, mal-
» traiter, rançonner les gens des villes et des campagnes ! sous
» peine de mort ! »

Applaudissements, rumeurs joyeuses de la foule.

LE ROI.

Qu'en dites-vous ?

DAULON.

Je dis, sire, plus de manant !
Je dis que nous avons un peuple maintenant.

LE ROI.

Ce peuple, j'en veux faire une armée aguerrie,
Qui soit toute la France et toute la patrie ;
Milice toujours prête à l'heure du danger,
Qui, l'épée à la main, pour chasser l'étranger,

Terrible, à mon signal, bondissant tout entière,
Apparaisse debout, le pied sur la frontière! —
Je compte sur le peuple : il est honnête et fort!
Arrière les blasons! Le courage d'abord! —
Oh! ne déroulez point vos bannières hautaines,
Messeigneurs! Libre à vous!... mes quinze capitaines,
Je les trouverai bien où j'irai les chercher. —
Dieu merci! plus d'un brave est encor simple archer.

DAULON.

Sire, j'en connais un, fort obscur, j'imagine :
Il ne sait même pas quelle est son origine;
Mais brave au dernier point!... C'est à lui que je doi
Ce bonheur!.. de revoir et la France et mon roi!

LE ROI.

Comment?

DAULON.

Ce jeune fils de Talbot, c'est lui, sire,
Qui l'a fait prisonnier.

LE ROI.

Il fallait me le dire!
Ce brave peut se croire oublié...

DAULON.

Par vous?... non.
Mais un archer! cela tombe, et n'a plus de nom!...
C'est aux plaines d'Avranche... Oh! déroute complète!
Lui seul ne fuyait point, — lorsqu'un trait d'arbalète,
Sire, le renversa...

LE ROI.

Blessé!.. Mort?..

DAULON.

A demi !
Quand il rouvrit les yeux, c'était chez l'ennemi.

LE ROI.

Prisonnier ?

DAULON.

Prisonnier.

LE ROI.

Tout pour sa délivrance !
Tout ce que l'on voudra !

DAULON.

Je le ramène en France.

LE ROI.

Qu'il vienne !

DAULON.

Il m'a quitté, cette nuit. Maintenant
Sa course doit l'avoir conduit à Lusignan.
Il voulait embrasser d'abord celui qu'il nomme
Son père...

LE ROI.

Dites-moi le nom de ce jeune homme ?

DAULON.

Raoul.

LE ROI.

Point de famille ?

DAULON.

Aucune... il se trouva
Que le sire d'Harcourt le prit et l'éleva.

LE ROI.

Un bien noble vieillard, ce d'Harcourt !

DAULON.

Et lui, sire!...
Quand vous le connaîtrez!...

LE ROI.

Vraiment! je le désire. —
Prenez place au conseil, vous, mon bon chevalier!

Cris, tumulte au dehors. Entre le chancelier Jouvenel des Ursins, tenant une dépêche ouverte.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

Sire!...

LE ROI.

Eh bien!... qu'est-ce donc, monsieur le chancelier?

LE CHANCELIER.

Les capitaines sont partout de connivence!
Le secret de nos plans était connu d'avance.

LE ROI.

Des traîtres au conseil?

LE CHANCELIER.

La révolte est partout,
Sire!... Flavy, Bourbon ravagent le Poitou,
Le Berry!...

LE ROI.

Se peut-il?

LE CHANCELIER, **montrant la dépêche.**

Des nouvelles certaines!...

LE ROI.

Eh bien ! Flavy, Bourbon ne sont plus capitaines !
Que leurs noms soient rayés ! J'accepte leurs défis ! —
Au connétable, vite, un message ! — A mon fils ! —
Qu'ils viennent !... Des courriers par toutes nos provinces ! —
Le conseil à l'instant ! qu'on appelle les princes !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE SIRE DE BRÉZÉ, grand maître de France ; puis, successivement, LES AUTRES MEMBRES DU CONSEIL, GRANDS OFFICIERS, SEIGNEURS, CHAMBELLANS, HOMMES D'ARMES, ÉCUYERS, PAGES, MESSAGERS.

BRÉZÉ.

Les princes ?... Disparus tous les trois de la Cour,
Sire !

LE ROI.

Clermont ? Vendôme ?...

BRÉZÉ.

Et l'autre !... Avant le jour,
Partis secrètement !

LE ROI.

Les voilà donc, les traîtres ?

BRÉZÉ.

De vingt-trois châteaux forts, sire, ils sont déjà maîtres !...
Et l'insurrection, qui marche devant eux,
Grandit, grandit toujours ! — Sire, le bras honteux
Qui dans l'ombre a noué cette infernale intrigue,
L'âme de ce complot, le chef de cette ligue,
C'est encor ce génie implacable et rusé,
La Trémouille !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE SIRE DE CHABANNES, armé de toutes pièces.

CHABANNES, avec violence.

C'est vous, monseigneur de Brézé!

BRÉZÉ.

Moi?

CHABANNES.

Vous, chef du conseil! vous et quelques ministres!...
Vous qui soufflez au roi vos rancunes sinistres!

LE ROI.

Comte de Dammartin, vos discours sont hardis!
Mais, avant d'accuser les autres, je vous dis
De vous justifier! Donc, point de violences!
Vous deviez, par mon ordre, avec deux cent vingt lances,
Entre Harfleur et Fécamp tenir tête aux Anglais.
Qui vous a rappelé?

CHABANNES.

Mon devoir! — Je voulais
Vous sauver.

LE ROI.

Me sauver, moi? — Que voulez-vous dire?

CHABANNES.

Je dis que vers l'abîme on vous entraîne, sire!
Que la chevalerie et l'armée à la fois,
On les désorganise au profit des bourgeois!
Je dis qu'on nous outrage, et que cette ordonnance

Nous sacrifie aux gens de plume et de finance,
Nous les hommes d'épée!... et qu'il sied mal à vous,
Quand l'étranger encore a les deux pieds chez nous,
De chercher votre force ailleurs que dans l'armée!...
Je dis enfin qu'un roi de votre renommée,
Sire! que Charles Sept, que le Victorieux

Désignant le conseil.

S'entoure mal, — qu'il peut choisir, — et choisir mieux!

LE ROI.

Des routiers, n'est-ce pas? des écorcheurs?...

CHABANNES.

Peut-être.
Qu'on m'appelle écorcheur! cela vaut mieux que traître!...
J'ai souvent écorché les ennemis du roi;
Mais leur peau vous a fait plus de profit qu'à moi,
Sire!

LE ROI.

Mes ennemis? Ces pâles multitudes,
Qui sans pain, sans abri, parmi les solitudes,
Fantômes échappés nus et froids de vos mains,
Se traînent, dévorant les ronces des chemins!...
Ces pauvres laboureurs, chassés de leurs cabanes,
Voilà mes ennemis, dites-vous? — Non, Chabannes!
Les ennemis du roi, c'est vous, ducs et barons,
Comtes, marquis, seigneurs! meurtriers et larrons!...
Chrétiens, durs aux chrétiens plus que les infidèles!...
Qui, de vos noirs rochers et de vos citadelles,
Fondez sur un pays comme les ouragans! —
Vous! vous, des chevaliers?... Vous êtes des brigands!

CHABANNES.

Après tout, les soldats ne sont point des apôtres!...

Sire, les gens de guerre ont faim comme les autres:
Quand on n'a pas, on prend! — Ces rustres! laissons-les
Crier!... Ils criaient moins quand c'était les Anglais!

LE ROI.

Les Anglais ne vont pas saccager l'Angleterre!...
C'est à la France, vous, que vous faites la guerre,
Capitaines français!

CHABANNES.

Non, c'est aux paysans! —
La guerre, je la fais pour vous, depuis quinze ans,
Et votre cœur jamais ne s'est montré si tendre
Pour le peuple!...

LE ROI.

Soldat! vous devez le défendre.

CHABANNES.

Il nous battrait bientôt!

LE ROI.

Non! mais plus de tyrans! —
Le roi! — Justice à tous! aux petits comme aux grands!

CHABANNES, *se tournant vers le conseil.*

C'est fort bien conseillé, messeigneurs!... à merveille! —
Bourgeois, banquiers, robins! noblesse de la veille! —

Murmures dans le conseil.

Un marchand! Jacques Cœur! — Un greffier! Jean Bureau! —

Murmures plus violents.

Pour votre connétable encor passe!... Un bourreau!...

LE ROI.

Chabannes!...

CHABANNES.

Lui, du moins, c'est un homme de guerre!

Se tournant vers Brézé.

Mais un nouveau Giac!...

BRÉZÉ, avec menace.

Est-ce à moi?... — Ciel et terre!

LE ROI, à Brézé.

Voyez, je me contiens.

CHABANNES.

Qu'ils chassent les Anglais,
Ces nobles conseillers! qu'ils vous rendent Calais! —
Pour moi, qui ne veux point servir sous leur bannière,
Mon épée au fourreau dormira prisonnière!

LE ROI.

Qu'elle y dorme, Chabanne! On combattra sans vous. —
Dieu merci! nous avons encor autour de nous
Assez de cœurs loyaux et de mains aguerries,
Pour reprendre aux Anglais toutes nos seigneuries!
N'est-il pas vrai, vous tous?

LES MEMBRES DU CONSEIL.

Oui!

CHABANNES.

J'attendais cela!...
On a laissé brûler Jeanne d'Arc!... Nous, voilà
Comme on nous récompense! — Ingrat!... c'est l'habitude!

LE ROI.

Encore un qui m'accuse, et dit: Ingratitude!
Allez, Chabanne, allez, si vous le trouvez bon,
Allez joindre Flavy, la Trémouille et Bourbon!...

Le secret de Rouen, ils pourront vous le dire!...
Demandez si je suis un ingrat!

CHABANNES.

J'y vais, sire...

Il sort fièrement.

LE ROI.

Un cheval emporté qui s'arrête tout court!
Laissons-le faire.

Entre un Écuyer avec une lettre.

L'ÉCUYER.

Au roi! de messire d'Harcourt.

Tandis que le Chancelier remet la lettre au Roi; l'Écuyer s'est approché du sire de Daulon.

Un mot!

Il parle bas à Daulon.

DAULON, avec un cri mal étouffé.

Dieu! si c'était Raoul!...

Il sort précipitamment.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins DAULON.

LE ROI, parcourant la lettre avec terreur.

Le connétable!

BRÉZÉ.

Sire?...

LE ROI.

Égorgé, peut-être!...

Cris d'effroi dans l'assemblée.

Un piége épouvantable!

Auprès de Lusignan... sur la route... Il venait
De quitter son château... ses bois de Parthenay!...
Il s'est hâté, croyant recevoir un message
De mon fils!... La Tremouille attendait au passage...

BRÉZÉ.

La Tremouille!... sa main frappe trop sûrement!...

LE ROI.

Cette lettre, — d'Harcourt l'a tracée au moment
De l'attaque!... Rien n'est précis!... Vite, il importe
De voir, d'interroger celui qui nous l'apporte!

L'ÉCUYER.

C'est un jeune homme, sire, un archer!... Le manteau
Plein de sang, le front pâle!... Aux portes du château,
Son cheval est tombé de fatigue, et lui-même,
Exténué, mourant!... Dans un effort suprême,
Il a voulu parler, et murmurait un nom:
Je crois qu'il a nommé le sire de Daulon.

LE ROI.

A cheval! à cheval!... Dieu! pourvu que j'arrive
A temps!... Vite! au secours du connétable!...

Cris au dehors.

Vive!

Vive le connétable Arthus de Richemont!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE, costume de guerre en désordre, couvert de poussière et de sang. Le casque et la cuirasse faussés.

LE ROI, courant à lui.

C'est lui!... Tout est sauvé!

RICHEMONT.

Tout est perdu! Clermont
Triomphe! Ils ont Niort... toute cette province!
Vous n'avez pas voulu, moi, que je les prévinsse!...
J'appuyais seulement la hache sur leur cou!...
Il fallait peu de sang! il en faudra beaucoup. —
On nous attaque, sire!... ils ont jeté le masque!
Sans le brave d'Harcourt, peut-être... et sans mon casque,
J'étais mort!

LE ROI.

Oh! malheur à qui porta sur vous
La main!... Par ma couronne, ici, moi devant tous,
Je jure... quels qu'ils soient, nobles ou non, je jure
u'ils se repentiront d'une pareille injure!
Je renonce à mon droit de grâce!... Aucun pardon!

RICHEMONT.

Sire! j'ai reconnu le Bâtard de Bourbon,
La Trémouille!...

LE ROI.

J'ai dit.

RICHEMONT.

Tout princes que vous êtes,
Cousins! vous me paierez ceci! Je tiens vos têtes!

LE ROI.

Mon fils! il ne pouvait savoir... Comme son bras
Vous aurait défendu!

RICHEMONT.

Sire! je ne crois pas.

LE ROI.

Vous, douter de mon fils?... quand, jusqu'au fond des Landes,

Il vient de refouler ces pillards, chefs de bandes,
Plus cruels aux pays cent fois que l'étranger !...
Quand ce fils belliqueux, exprès pour vous venger,
Accourt, lui redoutable à tout ce qui conspire !...
Quand j'attends ce vainqueur !...

RICHEMONT.

Ne l'attendez pas, sire.

LE ROI.

Mais il est sur la route ! Il vient !...

RICHEMONT.

Vous y comptez.
Sire ! il est à Niort, avec les révoltés.

LE ROI.

Mon fils? on le retient?... Ce n'est pas volontaire!
C'est qu'ils l'ont enlevé !...

RICHEMONT.

Sire, il s'est laissé faire.

LE ROI.

C'est une violence infâme !... Je vous dis
Qu'on le retient de force !... et je connais mon fils!
* Certe, il a ses défauts... Un peu de confiance
* En lui-même... et d'orgueil, un peu d'impatience,
* D'ambition peut-être? Est-ce un bien grand forfait?
* Jeune et victorieux, après ce qu'il a fait!
* Et puis, c'est l'héritier du trône, — il est crédule,
* Quand le mensonge adroit le caresse et l'adule !
* Mais voilà tout!... Mon fils est loyal et soumis:
* Mon fils n'est point d'accord avec mes ennemis!

RICHEMONT.

Vous l'avez mandé, sire ; attendons sa réponse.

Sons de trompettes au dehors.

LE ROI.

Cette fanfare ! C'est le Dauphin qu'elle annonce !

Entre un Écuyer.

L'ÉCUYER.

Le roi veut-il admettre ici les envoyés
De Monseigneur ?

LE ROI.

Oh ! oui ! tout de suite !

A Richemont.

Voyez !
Me trompais-je ? Mon fils déjà rompt le silence.
Mon fils vient protester contre la violence !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE SIRE DE CHAUMONT.

Il entre accompagné d'un Héraut d'armes, d'Écuyers et de Pages.

RICHEMONT, d'une voix sourde.

Le sire de Chaumont ! un de mes ennemis !

LE ROI, au sire de Chaumont.

N'est-ce pas ? vous venez de la part de mon fils ?

CHAUMONT.

De sa part, et voici mes lettres de créance.

Il fait signe à son Héraut d'armes, qui présente à genoux au Roi un parchemin scellé aux armes du Dauphin.

LE ROI, vivement, après avoir lu.

Eh bien?

CHAUMONT.

Ambassadeur, puis-je sans défiance
M'acquitter librement ici de mon emploi?

LE ROI.

Librement. Vous avez ma parole de roi.

CHAUMONT.

Monseigneur le Dauphin d'abord se recommande
A votre bonne grâce; humblement il demande
Que vous lui pardonniez, s'il ne peut avec nous,
Sire, aujourd'hui plaider sa cause à vos genoux.

LE ROI.

Je lui pardonne, moi!... c'est un piége, une amorce
Infernale!... Je sais qu'on le retient de force...
Mais qu'il ait confiance, et, l'épée à la main,
J'irai le faire libre avant qu'il soit demain.

CHAUMONT.

Qui le retient? personne. — Avec une parole
Vous le ramenez sire!... Il accourt, il revole

Regardant le conseil.

Pour combattre et punir les traîtres!...

LE ROI.

Je lui tends
Les bras!... qu'il vienne donc!... mais vite! je l'attends.

CHAUMONT.

Plusieurs conditions...

LE ROI, interrompant.

A moi? lui! Qu'est-ce à dire?

RICHEMONT, au Roi.

L'avais-je mal jugé?

LE ROI.

Dieu!

CHAUMONT, au Roi.

Parlerai-je?

LE ROI.

Oui.

CHAUMONT, fièrement.

Sire!

Moi, seigneur de Chaumont, de Bussy, de Meillan,
Chevalier... capitaine, et premier chambellan
De Monseigneur, — je viens dire avec assurance,
Au nom de Monseigneur Louis, Dauphin de France,
Qu'il est maintenant d'âge à gouverner!

LE ROI.

Comment?

CHAUMONT.

A prendre enfin sa part dans le gouvernement!
Lui, fils de roi, Dauphin de France, il se fatigue
D'obéir en sujet à des hommes d'intrigues!...

RICHEMONT, au Roi.

Et vous souffrez?...

LE ROI.

Je veux être calme.

CHAUMONT, continuant.

L'édit

Nous ravale au niveau du peuple, et le grandit!
La noblesse et l'armée ont des bourgeois pour maîtres,
Et la France est livrée aux Anglais!

RICHEMONT, avec fureur.

Par vous, traîtres !

LE ROI, à Chaumont.

Poursuivez.

CHAUMONT, avec amertume.

Il fallait au moins qu'on respectât
Les princes, qui n'ont plus aucun rang dans l'État !
C'est Monseigneur qui parle. — On met une barrière
Entre le roi de France et le Dauphin !... Arrière
Les fourbes ! — Voici donc ce qu'il demande au roi :
L'anéantissement de l'édit, le renvoi
Des ministres...

Rumeurs et menaces dans le conseil.

LE ROI, à Chaumont.

Après ?

CHAUMONT, continuant.

De Brézé !...

BRÉZÉ.

Ma dépouille
Vous tente !...

CHAUMONT, continuant.

Le rappel de Georges la Trémouille...

RICHEMONT, frappant du pied.

La Trémouille !..

LE ROI, à Chaumont.

Achevez.

CHAUMONT, continuant.

L'exil de Richemont !

RICHEMONT, *la main sur son épée.*

Vrai Dieu !

LE ROI, *toujours calme.*

Qu'exige-t-il encore ?

RICHEMONT, *hors de lui.*

Un tel affront !

CHAUMONT, *continuant.*

Il voudrait qu'on nommât, pour le bien du royaume,
Chancelier, — monseigneur le comte de Vendôme ;
Le comte de Clermont, — grand écuyer.

LE ROI.

Et puis ?

CHAUMONT.

La noblesse a besoin de plus fermes appuis :
C'est pourquoi, désarmant la main qui l'a frappée,
Pour le duc d'Alençon il demande l'épée
De connétable...

RICHEMONT, *terrible.*

Duc ! viens me la prendre à moi !

LE ROI, *à Chaumont.*

Rien de plus ?

CHAUMONT.

Rien. J'attends la réponse du roi.

LE ROI.

Nous irons la porter nous-mêmes.

RICHEMONT.

Elle est prête !
C'est un rebelle !... Archers, à moi ! Prenez sa tête !
Qu'on l'envoie en réponse au chef des révoltés !

LE ROI, à Richemont.

Il a notre parole.

RICHEMONT, à ses gardes.

Au supplice!

LE ROI, aux gardes.

Arrêtez!

Qu'il retourne vers ceux qui l'attendent.

RICHEMONT.

Ce traître?

LE ROI.

Je le veux.

RICHEMONT.

Trop clément!... Vous avez tort!...

LE ROI.

Peut-être.

Le sire de Chaumont s'incline devant le Roi, jette en passant un regard de haine et de défi au connétable, et traverse la foule des conseillers et des courtisans avec ses pages, ses écuyers et son héraut d'armes.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins LE SIRE DE CHAUMONT.

LE ROI, se contenant toujours, au conseil.

Ainsi je puis compter sur vous?

TOUT LE CONSEIL.

Jusqu'à la mort!

LE ROI.

Connétable, partons dans une heure! A Niort!
C'est là que, châtiant de folles turbulences,

Je ferai ma réponse avec quatre cents lances.

A tous.

* Je ne vous retiens plus. [1]

Tout le monde se retire.

SCÈNE XIV

LE ROI, seul. Il éclate en sanglots.

* Mon cœur!.. oh! brise-toi!...
* C'est lui! mon fils!... Mon fils lève la main sur moi!...
* Ce qui me reste encor de jours, il me l'envie!...
* Mon fils veut m'arracher la couronne!... la vie
* Peut-être!... Est-ce donc lui que la prédiction
* M'annonçait?... Parricide!... Abomination!...
* Une âme si cruelle, à cet âge, et si noire!...
* On me le disait bien, je ne voulais rien croire;
* Pour le justifier, je lui tendais les bras!...
* C'est que je l'aime tant!... Aimez donc ces ingrats! —
* Et moi qui l'appelais pour lui dire: Pardonne!
* J'ai bien tardé... Voici ta part de ma couronne!
* Lui, pendant ce temps-là, que faisait-il, mon fils?
* Un pacte monstrueux avec mes ennemis!...
* C'est trop!.. mon Dieu!—Je suis coupable! Oui, quand je plonge
* Dans mon passé lugubre, alors c'est comme un songe

[1] Pour la représentation :

LE ROI, *aux membres du conseil.*

Ne vous éloignez pas.

(Tous les membres du conseil se groupent au fond du théâtre.)

LE ROI, *sur le devant de la scène.*

Mon cœur!... oh! brise-toi!...
C'est lui! mon fils!... Mon fils lève la main sur moi!...
Qu'il frappe donc!... au cœur!

* Horrible!... Jeanne d'Arc, oh! ce n'est pas ta mort!
* Tu n'es que la douleur!... un autre est le remord!
* Un autre!... Pauvre enfant!

Il tombé accablé dans un fauteuil, étouffé de sanglots, le front dans sa main. — Quelques instants de silence.

Mais je suis roi; ma tâche
N'est pas finie encor!... Plus de faiblesse lâche!...
Non! j'ai trop pardonné!... Je veux punir! Je veux
Qu'un frisson de terreur passe dans ses cheveux!..
Et qu'il pleure à son tour!... et longtemps se rappelle
Comment un souverain punit le fils rebelle!

SCÈNE XV

LE ROI, POITEVIN, DAULON; ils entrent tous deux précipitamment.

POITEVIN, avec effroi.

Sire!..

LE ROI.

Eh bien?...

POITEVIN.

La Dauphine...

LE ROI.

Où donc est-elle?... où donc?

DAULON.

Sire! aux mains des brigands du Bâtard de Bourbon!

LE ROI.

Oh!... ma fille!...

Il chancelle; Daulon et Poitevin le soutiennent. — Quelques instants de muette et profonde douleur; puis soudain se relevant, d'une voix forte :

Vengeance!... Et le fer et la flamme!
A moi, mes chevaliers!

Entrée générale des chevaliers et des hommes d'armes; Richemont, Brézé, tous les membres du conseil, etc.

LE ROI.

Déployons l'oriflamme!

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis!

LE ROI.

Suivez-moi!... venez tous!
L'ombre de Jeanne d'Arc marche encor devant nous!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A BAR-SUR-AUBE

Le château fort. — Une vaste plate-forme : à gauche, une suite de bastions et de courtines. Au premier plan, un vieux donjon demi-circulaire avec une porte basse et un banc de pierre. — A gauche, au troisième plan, une petite tourelle gothique avec une porte sculptée au-dessus de laquelle est une fenêtre grillée à vitraux peints : cette tourelle tient aux appartements de la Dauphine. — Au fond du théâtre, un parapet à créneaux, endommagé par le canon, avec une poterne et un escalier plongeant dans les fossés du château : c'est par là qu'on descend aux cachots donnant sur la rivière. — A droite, au deuxième plan, l'appartement du Roi, et un peu plus loin, la salle du conseil, où conduit un large escalier terminé par une terrasse. Quelques têtes de saules indiquent le voisinage de l'eau. On voit, dans l'éloignement, se découper sur un ciel rougeâtre la silhouette d'une ville au moyen âge.

Le jour tombe. — Au lever du rideau, des gardes et des porte-clefs montent l'escalier du fond. Une trentaine de routiers, sans armes, dont plusieurs sont garrottés, les uns consternés et immobiles, les autres pleins d'une agitation farouche ou dans une attitude menaçante. — Le sire de Tillay, bailli de Vermandois, une liste à la main, achève de les compter.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE SIRE DE TILLAY; — OLIVIER LE DIABLE, ET FRANQUET, tous deux prisonniers. Archers à la livrée du Roi, routiers du Bâtard de Bourbon, GUICHETIERS, etc., etc.; puis FORESTEL. Un archer est en sentinelle à la porte du donjon.

DE TILLAY, aux prisonniers.

Le roi vient d'arriver, et, vu la circonstance,
Je fais patienter encore la potence.

OLIVIER.

Messire de Tillay, bailli de Vermandois,
Vous êtes bien cruel aux vaincus!

DE TILLAY.

Je le dois.

A un archer.

Appelez sur-le-champ Forestel.

A part.

Comme il tarde!

L'apercevant.

Ah!

Bas à Forestel.

La verrai-je?

FORESTEL, bas.

Non.

DE TILLAY, haut à Forestel.

Je mets sous votre garde
Ces vingt-trois condamnés. Comme il faut être humain,
Leur exécution n'aura lieu que demain;
Attendons que la Cour ait quitté Bar-sur-Aube.

Aux prisonniers.

Ainsi, vous pouvez rire et chanter jusqu'à l'aube,
Compagnons.

FRANQUET, après avoir échangé un coup d'œil avec de Tillay.

Voilà bien la justice!... On nous pend!
Les grands seigneurs sont mieux traités.

DE TILLAY.

Cela dépend....
Pour eux la hache, — à vous la corde.

UN ROUTIER, montrant le parapet.

Ou la rivière!

DE TILLAY.

Eh bien! est-ce qu'un sac ne vaut pas une bière?
Et, d'ailleurs, votre chef, le Bâtard de Bourbon,
Lui, tout prince qu'il est, on le juge.

FRANQUET.

C'est bon
Pour la forme. Le gros poisson brise les mailles,
Le petit reste au fond.

DE TILLAY.

Des proverbes, canailles!
De quoi vous plaignez-vous? Dans ce château, routiers,
Vous tenez tête au roi depuis deux mois entiers.
Notre sang fume encore au pied de ces murailles,
Et vous ne voulez pas qu'on vous pende?

OLIVIER s'approchant, bas à de Tillay avec menace.

Tu railles,
Messire?... Prends y garde!... En me serrant le cou,
Tu peux faire jaillir un aveu!

DE TILLAY, bas.

Pour le coup,
Mon cher, ta balourdise est irrémédiable!
A quoi sert, Olivier, qu'on t'appelle le diable?...
Tu ne comprends donc rien?

OLIVIER, bas.

Parlez?

DE TILLAY, bas.

Trop parler nuit.

Bois sec, en attendant, — et sois prêt, cette nuit,

Haut, d'une voix rude.

Aux prisons!

Bas, à Franquet.

Toi, Franquet, dis-lui ce qu'il faut faire.

Franquet fait un signe affirmatif et s'éloigne d'un air triste et résigné. De Tillay ordonne d'un geste aux guichetiers d'emmener les prisonnier. Ils sortent par la poterne qui conduit aux cachots.

SCÈNE II

DE TILLAY, FORESTEL. L'archer en sentinelle devant le donjon.

DE TILLAY.

Reste.

FORESTEL, montrant Olivier qui sort le dernier.

Un homme gênant! Brusquez donc son affaire.

DE TILLAY.

Pardieu! si je pouvais!... Mais le compère est fin!
Maître Olivier le Diable est l'ami du Dauphin.

FORESTEL.

C'est différent.

DE TILLAY.

Ainsi, l'on me garde rancune?

FORESTEL.

J'en ai peur.

DE TILLAY.

La raison?

FORESTEL.

Elle n'en donne aucune.

DE TILLAY, à part.

Saurait-elle?... Impossible!

FORESTEL.

En arrivant à Bar,
Tout à l'heure, elle a fait demander Adelbart.

DE TILLAY.

Ce moine! il est ici? — Quel intérêt l'appelle?

FORESTEL.

Il voudrait que l'on fît rebâtir sa chapelle.

DE TILLAY.

Ah! oui! brûlée. — Une heure, elle avait tenu bon
Contre tous les routiers du Bâtard de Bourbon!...

D'un air significatif.

Quelques instants de plus, la Dauphine...

FORESTEL.

Était morte.

DE TILLAY.

Est-ce ma faute, — avec une si faible escorte?...
J'ai fait ce que j'ai pu.

FORESTEL.

Nous savons qu'un archer
Des mains de ces brigands est venu l'arracher.
Mais quel est-il?

DE TILLAY.

Ma foi! je ne m'en doute guère.
Mais pour sortir avec les honneurs de la guerre,
J'ai dit que cet archer était à moi.

FORESTEL.

Pourvu

Qu'il ne revienne pas?...

DE TILLAY.

On ne l'a point revu.

FORESTEL.

Il était blessé?

DE TILLAY, se frottant les mains.

Oui. — Certe, il est mort. — J'hérite.
Me voilà maintenant sauveur de Marguerite.

FORESTEL, aigrement.

Qui, vous?

DE TILLAY.

Ou mon archer. C'est tout un, compagnon.—

Avec un sourire.

Elle me doit la vie.

FORESTEL.

A vous?

DE TILLAY.

Prouve que non. —
Olivier seul pourrait... Aussi je le ménage.

FORESTEL.

Par ma foi! l'œil ne peut vous saisir.

DE TILLAY.

Moi, — je nage
Entre deux eaux. J'attends.

FORESTEL.

Mais que faire? — Voyez

Les trois cousins du roi, qui s'étaient fourvoyés,
Se tournent maintenant contre la Praguerie;
Chabannes, lui surtout, n'entend plus raillerie,
Et, tout honteux encor de sa rébellion,
Montre aux chefs révoltés sa griffe de lion.
La Trémouille et Chaumont ne voudraient pas se rendre,
Mais le Dauphin paraît céder. — Quel parti prendre?

DE TILLAY.

Va, laisse-toi conduire, et je te pousserai.
La passe est difficile, ami; jouons serré.
Si je vois la Dauphine un instant, — mon génie
Sauve tout; et j'obtiens, moi, cette compagnie
De cent lances, — qui reste à donner maintenant.
Une fois capitaine.

Lui serrant la main.

On a son lieutenant.

FORESTEL.

Merci! Mais qu'on me dise au moins pour qui nous sommes?

DE TILLAY.

Pour nous, d'abord, — et puis... Mais va trouver nos hommes.

Lui donnant une bourse.

Tiens, voici pour Franquet. —

Lui en donnant une autre.

Voilà pour Olivier. —
Le mot d'ordre est Châlons. — Suis-moi, sans dévier:
J'ai mon but. Trente archers sont tout prêts; tiens, regarde:

Lui montrant la sentinelle.

Celui d'abord qui monte en ce moment la garde.
Le drôle est bien à moi, — je ne suis point à lui.
Va; je te rejoindrai, Forestel. Aujourd'hui

J'attends un personnage, oui, quelqu'un d'importance...
Et, prudent, j'agirai selon la circonstance.

Forestel sort. — Un silence.

Marguerite m'abhorre, et d'un mot me perdrait!...
Je l'empêcherai bien de trahir mon secret! —
Qui vient là? Poitevin. — Et l'autre? Ah! ce jeune homme, —
Son protégé! — Comment est-ce donc qu'il se nomme?
Je ne sais plus. Postons nos gardes, c'est l'instant!...
Puis ouvrons la poterne à celui qui m'attend.

Il sort par l'escalier du fond.

SCÈNE III

POITEVIN, RAOUL.

Ils entrent en causant; Raoul est triste et pensif.

POITEVIN.

Le Bâtard de Bourbon avait fait son repaire
De ce vieux château fort.

RAOUL.

L'assassin de mon père!...
Qui l'a pris?

POITEVIN.

C'est Daulon.

RAOUL.

Que je l'embrasse, lui!

POITEVIN.

Daulon est au conseil.

RAOUL.

Deux grands mois aujourd'hui
Que les événements nous séparent!...

POITEVIN.

J'y songe.

Depuis l'horrible jour !...

RAOUL.

C'est pour moi comme un songe !...

Mais je vous dois la vie.

POITEVIN.

Ah ! Raoul, j'ai bien peur
Que vous ne restiez pas longtemps mon débiteur.
Vous êtes d'un courage aveugle ; c'est folie !
Devant toute une armée, il faut qu'un homme plie ;
Et vous, aux murs d'Harfleur, debout, l'épée au poing,
Seul, contre mille archers, vous ne reculiez point !
* Toute la garnison de Jean d'Estouteville,
* Certe, à moins fait que vous pour cette bonne ville.
* Mais il ne faudrait pas recommencer souvent !
* Je me demande encor si vous êtes vivant.

RAOUL.

Ah ! plusieurs fois la mort m'effleura d'un coup d'aile !
Mais la mort ne veut pas de moi !

POITEVIN.

Voulez-vous d'elle,

Par hasard ?

RAOUL.

Qu'elle vienne, et je suis prêt !... Hélas !

POITEVIN.

Vous commencez la route à peine.

RAOUL.

Je suis las.

POITEVIN.

Pourtant la vie est belle, et rayonne à votre âge !

RAOUL.

Oui, lorsqu'on est heureux.

POITEVIN.

A quoi sert le courage
Si vous ne savez pas souffrir ?

RAOUL, *avec un sourire profondément triste.*

Moi ?

POITEVIN.

Quel regard !...
Ah ! vous pensez toujours à ce noble vieillard
Qu'il ont assassiné !

RAOUL.

Je sens mon cœur se fendre
Quand je me dis : Raoul, tu devais le défendre !...
Tu devais le sauver, ou mourir avec lui !...
Honte et malheur à toi !

POITEVIN.

Mais Raoul n'a pas fui.
D'Harcourt vous ordonnait de porter un message
Au roi ; vous avez fait en homme brave et sage.

RAOUL.

La Trémouille et Bourbon avaient juré sa mort,
Et je devais rester !

POITEVIN.

N'ayez point de remord.
L'auriez-vous sauvé ? non. Un meurtre plus infâme
Se serait accompli ! voilà tout. Cette femme

Que sur le grand chemin les brigands du Bâtard
Allaient égorger !...

RAOUL.

Dieu ! quelques instants plus tard !...

POITEVIN.

Oh ! quand vous n'auriez fait dans toute votre vie
Que cela !... vous seriez, Raoul, digne d'envie.

RAOUL.

Cette femme ! quelle est cette femme ? son nom ?

POITEVIN.

Vous le saurez un jour.

RAOUL, *vivement.*

Vous la connaissez ?

POITEVIN, *avec embarras.*

Non.

RAOUL, *avec une exaltation croissante.*

Oh ! vous la connaissez... Il faut que je la voie !

POITEVIN.

Calmez-vous.

RAOUL, *dans une sorte de délire.*

L'œil éteint, pâle, sa tête ploie !...
Je l'arrache aux brigands !... hors du chemin frayé,
Mon cheval, au galop, nous emporte, effrayé !...
Je n'osais plus combattre, et, frissonnant pour elle,
Je tenais dans mes bras ce corps charmant et frêle !...
Ce cœur tremblant battait sur mon cœur !... Je la vois...
Elle est devant mes yeux ; j'entends sa douce voix,
Faible comme un soupir : « Là ! vers cette chapelle !...
Fuyons !... vous êtes brave !... Oh ! oui !... » Qu'elle était belle !

Soudain, jetant un cri : « Du sang !... Grand Dieu ! blessé !... »
Puis sur moi son front penche, et retombe glacé !

POITEVIN, à part

Hélas ! c'est de l'amour.

RAOUL.

Son nom ! qu'on me le dise !
Mais ce vieillard, ce moine, à qui je l'ai remise,
Je veux l'interroger !...

POITEVIN.

Où donc ? Vous savez bien
Que du pauvre ermitage il ne reste plus rien.

RAOUL.

C'est vrai ! Que j'ai souffert ! Oh ! torture inouïe !
Quand je l'abandonnai toujours évanouie !
Mais j'avais un devoir ; et, me sentant faiblir,
J'eus peur de tomber mort avant de l'accomplir.

POITEVIN, à part.

Malheureux ! puisse-t-il ignorer !...

RAOUL.

C'est étrange !
Je l'ai revue encor, cette femme, ou cet ange !
Elle veillait, pleurant sur ma couche... C'était
La nuit... j'allais mourir, et sa voix sanglotait.
Vous savez, cette nuit de souffrance et de fièvre,
Quand déjà l'huile sainte avait touché ma lèvre !...
La blanche vision priait seule à genoux !

POITEVIN.

Le délire, un fantôme...

RAOUL.

Un fantôme bien doux
Alors!... il m'accompagne, il parle à mon oreille!...
C'est le même regard, c'est une voix pareille!...

La main sur son cœur.

Il est là!

Un bruit de voix se fait entendre dans la salle du conseil.

POITEVIN.

Chut! on vient... Les juges... le conseil!

La grande porte du conseil s'ouvre à deux battants. Le Bâtard de Bourbon, accompagné d'hommes d'armes et d'archers tenant des torches, sort lentement de la salle, descend le grand escalier et traverse le théâtre. Le bourreau marche en tête, portant sur l'épaule une hache dont le tranchant est tourné vers le prisonnier. Le Connétable paraît sur le haut des marches avec son Grand Prévôt. Daulon est près du Connétable et suit des yeux le cortége.

SCÈNE IV

POITEVIN, RAOUL, dans un coin du théâtre à droite; RICHEMONT, LE GRAND PRÉVOT, DAULON, LE BATARD DE BOURBON et son cortége, HOMMES D'ARMES, etc.; puis LE FRÈRE ADELBART.

RICHEMONT, du haut des marches, au condamné.

Monseigneur, vous mourrez au lever du soleil.

LE BATARD DE BOURBON, avec une sombre énergie.

La Féodalité ne mourra pas, j'espère!...
Je compte sur le fils pour me venger du père.

Se tournant vers le conseil.

Moi, Bâtard de Bourbon, je vous maudis!

RICHEMONT.

Adieu!

Réconciliez-vous, monseigneur, avec Dieu :
Il nous reste à fixer le genre de supplice. —
Qu'on prévienne le moine.

Entre Adelbart sortant de chez la Dauphine.

DAULON, apercevant le moine.

Adelbart! c'est justice!...
Lui qui t'accompagna sur le vil tombereau,
Noble fille ! il escorte aujourd'hui ton bourreau!

RAOUL, à part.

Ce moine!... Dieu!...

Il fait quelques pas en avant.

POITEVIN, le retenant avec prière.

Raoul!...

Le connétable fait un signe, et le cortége, qui s'était arrêté quelques instants, reprend sa marche et se dirige vers le donjon; Daulon s'est approché d'Adelbart : ils se serrent la main.

ADELBART, à Daulon, à demi-voix.

C'est demain que la tombe
Parlera, — si le fils rebelle enfin ne tombe
Aux genoux paternels!... — Voici le parchemin
Que Jeanne m'a remis, tout scellé de sa main.

DAULON.

Qu'est-ce donc?

ADELBART.

Dieu le sait.

DAULON.

Un châtiment?

ADELBART.

Peut-être.

Le frère Adelhart se mêle au cortége, qui entre processionnellement dans le donjon; le Connétable n'a pas quitté des yeux le condamné; il rentre avec son Grand Prévôt dans la salle du conseil, dont la porte se referme. Au moment où Daulon allait rentrer aussi, Poitevin l'appelle à demi-voix.

SCÈNE V

DAULON, RAOUL, POITEVIN, LA SENTINELLE.

POITEVIN.

Daulon !

Daulon tourne la tête et aperçoit Raoul.

DAULON.

Raoul !...

Il court vers Raoul et l'embrasse avec effusion.

RAOUL, d'une voix pleine de sanglots.

Ami !...

DAULON.

Ton père... je veux l'être.

Indiquant le donjon.

Vois, d'Harcourt est vengé !

RAOUL.

Qui le venge ?... c'est vous !...
Et moi, je n'ai rien fait !... Vous me rendez jaloux.

DAULON.

J'ai tenu mon serment.

RAOUL.

Ma vengeance est trompée !

DAULON.

L'assassin va mourir.

RAOUL, impétueusement.

Qu'on lui donne une épée !
Une hache !... Et qu'il vienne !... Un combat hasardeux !...
Qu'on nous mette en champ clos, face à face, tous deux !

Je voudrais, le foulant aux pieds, dire à l'infâme :
Assassin d'un vieillard, le bourreau te réclame !...
Mais je te garde, moi !... Sous mon genou vainqueur
Je te tiens !... C'est Raoul qui te perce le cœur !...
Tu ne me connais pas?... Eh bien ! je te rappelle
Lusignan !... Une femme, un moine, une chapelle !

DAULON.

C'est le plus glorieux, ami, de tes combats !...

POITEVIN, qui depuis quelque temps a suivi des yeux tous les mouvements du sire de Tillay, lequel passe et repasse au fond du théâtre et s'entretient avec le nouveau factionnaire qu'on vient de placer devant le donjon :

Pas un mot de ceci, Daulon !... Voyez là-bas.

DAULON.

Le sire de Tillay ?

POITEVIN.

Lui-même. Je vous prie,
Venez me retrouver dans cette galerie, —
Chez la dauphine.

DAULON.

Bien.

POITEVIN.

Silence, en attendant !
Cet homme est dangereux... Raoul, soyez prudent.

Il entre chez la Dauphine; De Tillay a disparu.

SCÈNE VI

DAULON, RAOUL, LA SENTINELLE DU DONJON.

DAULON.

Tu vois, la trahison partout !

RAOUL.

Cela doit être,
Lorsque le fils du roi, lui-même, n'est qu'un traître !

DAULON.

Un ingrat !

RAOUL, amèrement.

Les ingrats devraient être orphelins !

DAULON.

Plaignons le mauvais fils !

RAOUL.

C'est le roi que je plains.

DAULON.

Il faut en ce moment que les âmes fidèles
Se rangent près du roi, car il a besoin d'elles !...

RAOUL.

Dieu ! si j'avais un nom !... si le roi m'ordonnait
Quelque chose de grand !...

DAULON.

Sois sûr qu'il te connaît.

RAOUL.

Je n'ai rien fait encor.

DAULON.

Raoul est trop modeste :
Avranche, Harfleur t'ont vu combattre !... on sait le reste !—
Tu commandes déjà vingt lances, — mais je croi
Que tu peux sans orgueil espérer mieux du roi.

RAOUL.

Mourir! mourir pour lui!

DAULON.

Quel accent ! quelle flamme !

Tristement.

Raoul, le fils du roi devrait avoir ton âme.

RAOUL.

Pour ce royaume entier, quant à moi, je sais bien
Que je ne voudrais pas un cœur pareil au sien !

Entre le sire de Brézé.

SCÈNE VII

DAULON, RAOUL, LE SIRE DE BRÉZÉ,
LA SENTINELLE DU DONJON.

BRÉZÉ, à des gens qu'on ne voit pas.

Vous ferez tout, sans bruit.

A Daulon.

Quelque chose de grave,
Daulon ! — Vous me parliez d'un homme jeune et brave,
Qui voudrait toujours être en face du péril...
Dévoué, sûr, loyal ! — Où ce jeune homme est-il ?

DAULON.

Le voici, — Raoul.

BRÉZÉ.

Bien.

DAULON.

Intrépide et fidèle,
Je crois qu'il irait seul prendre une citadelle !

BRÉZÉ.

Vous entendez, Raoul ?

RAOUL.

Oui, monseigneur, j'entends.

BRÉZÉ.

Ainsi l'on peut vous mettre à l'épreuve ?

RAOUL.

J'attends.

BRÉZÉ.

Êtes-vous armé ?

RAOUL.

Oui. — Que faut-il que je fasse ?

BRÉZÉ, montrant la sentinelle.

Voyez-vous cet archer ? — Il faut prendre sa place.

Retenant Raoul qui va vers le donjon.

Un instant.

RAOUL.

Monseigneur, à vos ordres.

BRÉZÉ, aux gens cachés derrière le théâtre.

Allons !

Un groupe d'hommes armés paraît tout à coup, se précipite sur la sentinelle, la désarme et l'entraîne bâillonnée derrière le théâtre ; l'un d'eux a jeté le manteau de cet archer sur les épaules de Raoul, qui se place devant le donjon. — A Raoul :

Voici le mot du guet : — *Tours,* au lieu de *Châlons.*

RAOUL.

Bien.

BRÉZÉ.

Ne laissez personne entrer par cette porte
Hors le frère Adelbart, que personne ne sorte.

RAOUL.

Personne.

BRÉZÉ.

Vous aurez toujours la dague au poing.

Si quelqu'un veut franchir le seuil, n'appelez point;
Frappez.

RAOUL.

Soit.

DAULON, à Brézé.

Qu'est-ce donc?

BRÉZÉ.

Un danger; l'heure presse.
Daulon, des gens suspects sont dans la forteresse,
Et je ne serais pas étonné qu'on tentât,
Cette nuit, de sauver le criminel d'État.

DAULON.

Le Bâtard de Bourbon?

BRÉZÉ.

Je n'accuse personne...
Mais de Tillay n'est pas très-sûr... je le soupçonne
De jouer double jeu... Sans dire mes raisons,
Je mets en d'autres mains la garde des prisons.
Lui, je l'emploie ailleurs.

DAULON.

Vous faites à merveille.

BRÉZÉ.

Remplacez-moi, Daulon... Un poste est là qui veille.
Au besoin, vous n'auriez qu'un geste à faire, un mot
A dire... cent archers paraîtraient aussitôt...
Moi, je pars.

DAULON.

Vous?

BRÉZÉ.

Je vais, pour terminer la guerre,

Tenter un grand effort; mais je n'y compte guère...
Il le faut, j'essaierai.

DAULON.

Quoi donc?

BRÉZÉ.

De ramener
Le fils rebelle au roi qui veut lui pardonner.

DAULON.

Où trouver le Dauphin?

BRÉZÉ.

Tout près de cette ville.

DAULON.

Comment?

BRÉZÉ.

Il est ce soir au château d'Arconville,
Avec quarante archers tout au plus... Il vient donc
Pour faire un mauvais coup, ou demander pardon.

DAULON.

Il n'arriverait pas seul, presque à l'étourdie,
Si quelque trame encor ne s'était pas ourdie...
Soyons prêts...

A Brézé.

Bonne chance!

BRÉZÉ, s'éloignant.

A la grâce de Dieu!

A Raoul.

Veillez.

Il sort; entre un Écuyer.

L'ÉCUYER, à Daulon.

Messire...

DAULON.

Eh bien?

L'ÉCUYER.

Le roi vous mande.

DAULON, à Raoul.

Adieu.

Bonne garde, Raoul!

Daulon et l'Écuyer sortent.

SCÈNE VIII

RAOUL, en faction à la porte du donjon.

RAOUL, seul, après un silence.

Quand je pense qu'un homme
Est là!... qui doit savoir comment elle se nomme...
Le moine, si j'osais l'interroger... Mais non!
Poitevin, qui le sait, ne m'a pas dit ce nom!
Il m'aime pourtant, lui!... Quelle est donc cette femme?...
Malheureux!... Je comprends... c'est quelque grande dame!...
Et moi, que suis-je, hélas!... sans famille, abrité
Dans une maison noble un jour, par charité!...
Qui ne peux même pas dire en quelle chaumière
L'œil du pauvre orphelin s'ouvrit à la lumière!...
D'où vient alors, d'où vient qu'un rêve audacieux,
Qu'un délire m'emporte aussi haut que les cieux?...
Qu'en mes veines je sens bouillonner une lave,
Et mon cœur à l'étroit bondir, comme un esclave
Qui heurte à son cachot pour s'élancer au jour?...
Quel immense désir et de gloire et d'amour?
*Insensé!

Un silence.

* Tu n'es rien... qui peut t'aimer? Personne! —
*Toujours elle! toujours! Oh! comme je frissonne!...
*Un seul regard, pourtant, aux assauts meurtriers,
*Me rendrait formidable entre tous les guerriers!...

Avec tristesse.

Ce front pur, ce regard mélancolique et tendre,
Le reverrai-je?... Non. Je ne dois plus l'entendre
Cette voix, dont l'accent mélodieux, vainqueur,
Trouble encor ma poitrine et chante dans mon cœur!...

Il laisse tomber sa tête sur son sein avec découragement; tout à coup les sons d'un luth se font entendre à quelque distance, puis une voix qui chante sur un mode triste et lent.

LA VOIX.

Laissez-moi songer,
Songer à mon aise!
Plus rien qui me plaise,
Tout vient m'affliger!

RAOUL, écoutant.

C'est elle!..

LA VOIX.

Le chagrin qui pèse
Sera plus léger!...
Laissez-moi songer,
Songer à mon aise!...

RAOUL.

Dieu!...

LA VOIX.

La mer est mauvaise!...
Pauvre passager,
Le flot peut changer;
Attends qu'il s'apaise!

Laissez-moi songer,
Songer à mon aise.

RAOUL, *écoutant toujours.*

Plus rien!

Il promène les yeux de tous côtés. — Un silence.

Illusion!... mensonge!
Mais non, pourtant... je veille... et ce n'est point un songe!...
Cette voix! quelle est donc cette voix?

Il reste plongé dans une profonde rêverie.

SCÈNE IX

RAOUL, LE DAUPHIN, OLIVIER. (*Tandis que Raoul, qui vient de s'asseoir sur le banc de pierre, est abîmé dans une sorte d'extase muette, Olivier escalade avec précaution le parapet crénelé; il regarde de toutes parts avec une attention pleine d'inquiétude, puis il fait signe à quelqu'un de le suivre : c'est le Dauphin.*)

LE DAUPHIN, *dont on ne voit encore que la tête et la poitrine, lui montrant Raoul, à demi-voix :*

Compagnon,
Regarde. Connais-tu cet archer?

OLIVIER.

Ma foi, non.

LE DAUPHIN.

Encor faut-il savoir, avant que je l'accoste,
Si l'on peut se fier à lui.

OLIVIER.

Prenez son poste...
— Rien que ces quatre mots : *Camarade, à mon tour!*
Il comprendra.

Ils sont tous deux au fond du théâtre à droite.

LE DAUPHIN.

Ce moine est encor dans la tour?

OLIVIER.

Encor.

LE DAUPHIN.

Que Notre Dame au danger le dérobe,
Le saint homme!... Je veux qu'il nous prête sa robe:
C'est pour le prisonnier!...

OLIVIER.

S'il résiste, pourtant?

LE DAUPHIN.

Garrottez-le.

OLIVIER.

S'il crie?...

LE DAUPHIN.

Ah! tu m'en diras tant!...
J'ai promis! on ne peut manquer à sa promesse!
Ce bon moine, s'il meurt, je lui fonde une messe.

OLIVIER, la main sur son poignard.

Ainsi?...

LE DAUPHIN.

Dur sacrifice! un chrétien le subit.
Après tout, ce qui fait le moine, c'est l'habit...
Dépouille le bon père, et ne frappe qu'ensuite,
A regret, — s'il le faut, — pour assurer la fuite...

OLIVIER.

C'est dit.

LE DAUPHIN.

Je prends mon poste; — et toi, l'oreille au guet,
Attends mon signal.

Bien.

LE DAUPHIN.

Et monte avec Franquet.

Olivier escalade de nouveau le parapet crénelé; le Dauphin s'avance avec précaution à quelque distance de Raoul, toujours immobile et rêveur.

Les constellations sont pour moi... L'heure est bonne!
Mon étoile a percé le nuage, et rayonne.
Mais il faut délivrer le Bâtard de Bourbon;
Moi-même!... c'est écrit... moi-même! Alors, d'un bond,
Je m'élance où je veux : à moi tout le royaume !...

Un instant de silence méditatif.

L'astrologue pourtant voit toujours un fantôme
Qui barre le passage entre mon père et moi...
Quel est donc cet obstacle?... Ah! le secret du roi!

Réfléchissant.

La flèche est sur la corde, et la corde est tendue!

Montrant le donjon.

Lui sauvé, — la partie est loin d'être perdue!
Allons!

Il fait quelques pas vers Raoul, qui se lève.

RAOUL, avec énergie.

Ah! je saurai bientôt...

Entendant marcher.

Qui vive?

LE DAUPHIN, s'approchant.

Ami!

RAOUL.

Plus loin!

LE DAUPHIN.

Comment, plus loin ? Tu m'as l'air endormi.

RAOUL, d'une voix ferme.

N'avancez pas !

LE DAUPHIN, à demi-voix, d'un air d'intelligence.

Va faire un somme au corps de garde,
Tu seras mieux ; la nuit est fraîche...

RAOUL, avec menace.

Prenez garde !

LE DAUPHIN, baissant encore la voix.

Moins haut, moins haut ! J'entends... Parlons bas, sans détour.
Je viens te relever : *Camarade, à mon tour !*

RAOUL.

* Raillez-vous ?

LE DAUPHIN.

* Non, pardieu !... la nuit encore est noire ;
* Si tu n'as pas sommeil, tant mieux pour toi ! va boire.
* Sois tranquille, tu peux dégrafer ton pourpoint,
* Au lieu de rester là, planté, la dague au poing.

RAOUL, levant sa dague.

Un pas ! vous êtes mort.

LE DAUPHIN.

Pourquoi cette algarade ?
Tu n'as donc pas compris ?

Appuyant sur chaque mot.

A mon tour, camarade!

RAOUL.

L'ivresse, apparemment, vous trouble le cerveau ?
Passez votre chemin

LE DAUPHIN, à part.

Hum ! voilà du nouveau !
Suis-je trahi ?

Haut.

Quel est ton chef ?

RAOUL.

Que vous importe ?

LE DAUPHIN.

Tu veux donc jusqu'au jour veiller à cette porte ?

RAOUL.

Jusqu'au jour.

LE DAUPHIN, avec colère.

Pâques-Dieu ! — Parlons sans nous fâcher.
Est-ce que tu n'es pas, camarade, un archer
Du sire de Tillay ?... Muet comme une souche !
Tiens, compère.

Il lui présente une bourse.

Voici de quoi t'ouvrir la bouche.

RAOUL.

A moi ?

LE DAUPHIN.

De la fierté ! bien, très-bien !

A part.

Est-ce un jeu ?
Les gardes seraient-ils changés ? voyons un peu. .
C'est un jeune entêté qui n'en veut pas démordre,
Brusquons l'affaire alors.

D'un ton dégagé, montrant la porte du donjon.

J'entre ici.

RAOUL.

Le mot d'ordre ?

LE DAUPHIN, mystérieusement.

Châlons.

RAOUL, lui saisissant le bras.

Je vous arrête !

LE DAUPHIN, avec fureur.

Arrière !

RAOUL.

Au nom du roi !

LE DAUPHIN.

Malheureux ! malheureux ! porter la main sur moi !...

Depuis quelques instants Marguerite d'Écosse, immobile et debout sur le seuil de la porte qui mène à ses appartements, suit avec terreur toute cette scène. Elle jette un cri.

MARGUERITE.

Ciel !

LE DAUPHIN, cherchant sa dague.

Tu ne sais donc pas qui je suis?

RAOUL, le tenant toujours.

Quelque traître !...

Oh ! je te connaîtrai !

LE DAUPHIN, hors de lui.

Non !... meurs sans me connaître !

Il veut le frapper avec sa dague, Raoul pare le coup et lui fait sauter l'arme de la main; aussitôt Marguerite s'élance vers Raoul.

MARGUERITE, d'une voix suppliante.

Ne le retenez pas !...

RAOUL, la reconnaissant.

Elle !

Dans sa stupeur, il lâche le bras du Dauphin.

MARGUERITE, au Dauphin vivement.

Chez moi !... fuyez !...
Ou vous êtes perdu !

LE DAUPHIN.

Bien.

Il s'enfuit, Raoul s'élance à sa poursuite.

MARGUERITE, à Raoul.

Je tombe à vos pieds !
Raoul !

RAOUL, montrant le Dauphin qui s'enfuit et disparaît.

Ce traître ?...

SCÈNE X

RAOUL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

C'est le Dauphin !

RAOUL.

Lui, madame !
Mais qui donc êtes-vous ?

MARGUERITE.

Marguerite.

RAOUL.

Sa femme !

MARGUERITE.

Je vous devais la vie !... oh ! maintenant combien
Je vous dois plus encore !

RAOUL, à part, douloureusement.

Elle l'aime donc bien ?

MARGUERITE.

Oh ! je me souviendrai, Raoul !

RAOUL, à part.

Songe et folie !

MARGUERITE.

Adieu !

RAOUL.

Non ! un moment encor... je vous supplie !

MARGUERITE.

On vient !... Dieu !... Je me fie à vous, à votre honneur !...
Pas un mot !

RAOUL, solennellement.

Pas un mot.

Elle rentre précipitamment chez elle. — Avec amertume.

Cet homme a du bonheur !

SCÈNE XI

RAOUL, DE TILLAY, qui a vu s'enfuir Marguerite.

DE TILLAY, à part, au fond du théâtre.

Une femme ! c'est bien Marguerite ?... ou je meure !...
Elle parlait avec cet archer ! — à cette heure !
Elle !

Il s'avance.

RAOUL.

Passez au large !

DE TILLAY, à part.

Enfer ! le protégé
De maître Poitevin ! le mot d'ordre est changé.
Tout est perdu ! — Monsieur le grand maître, à merveille !
Je comprends.

A Raoul, avec sarcasme.

J'ai troublé votre amoureuse veille,
Beau page ?

RAOUL, menaçant.

Qu'est-ce à dire ?

DE TILLAY, avec autorité.

Un seul mot, compagnon.
Une femme était là, qui vous parlait. — Son nom ?

RAOUL.

Vous êtes bien hardi !

DE TILLAY.

Ton imprudence est grande.
Jeune homme, sais-tu bien qu'en ce lieu je commande ?

RAOUL, fièrement.

Pas à moi !

DE TILLAY.

C'est trop fort ! Téméraire, tu vois
Messire de Tillay, bailli de Vermandois !

RAOUL.

Que m'importe ?

DE TILLAY.

Quels pleurs deux beaux yeux vont répandre...
Si je parle !... j'ai vu de quoi te faire pendre !

RAOUL, à part.

Saurait-il ?

DE TILLAY.

Une femme, ici, te parlait bas...
Je veux savoir son nom !

RAOUL.

Vous ne le saurez pas !
Grand tumulte dans la salle du conseil; la porte s'ouvre.

DE TILLAY, exaspéré.

Bien ! Voici justement monsieur le connétable !...
Nous verrons !

SCÈNE XII

LES MÊMES, RICHEMONT, CHABANNES, LE CHANCELIER, LE GRAND PRÉVOT, TOUS LES CONSEILLERS DU ROI, HOMMES D'ARMES, ARCHERS, etc., etc.

CHABANNES, avec emportement.

La sentence est inexécutable !
Je ne demande pas sa grâce ! j'ai voté
Comme vous !... Le supplice, il l'a bien mérité !...
Mais lui, de sang royal, je ne veux pas qu'on tache
Son nom !... Je ne veux pas !... Je demande la hache !

RICHEMONT, froidement.

Pas même le gibet.

CHABANNES.

Vous tous, soyez témoins
Que notre connétable ici consulte moins
L'intérêt de l'État qu'une sourde rancune.
Vous avez vos raisons, comte !

RICHEMONT.

Je n'en ai qu'une.

La révolte, c'est lui, ce Bâtard de Bourbon !...
Je l'étouffe ! Je mets le pied sur le charbon !...

CHABANNES.

Encore un coup, la mort ! et que sa tête tombe !
Mais qu'il ait un cercueil, et qu'il ait une tombe,
Lui, grand seigneur !

RICHEMONT.

Un sac de cuir à ce bandit !
Il aura pour tombeau la rivière !... C'est dit.

CHABANNES.

Oh ! c'est pour nous traîner tous dans la même fange !...
Mais ce n'est point ainsi, monseigneur, qu'on se venge !

RICHEMONT.

Comment se venge-t-on ?

CHABANNES.

Sans l'aide du bourreau.

RICHEMONT, *la main sur son épée.*

Chabannes ! mon épée est encore au fourreau !

CHABANNES, *la main sur son épée.*

Un défi ?

RICHEMONT.

Seulement un conseil.

CHABANNES, *avec dédain.*

Je m'en passe ! —
Si j'aimais moins le roi !...

RICHEMONT.

Que feriez-vous, de grâce ?
Vous iriez, n'est-ce pas, joindre les révoltés ?
Libre à vous !

CHABANNES, tirant à moitié son épée.

C'en est trop!... Il m'insulte!

PLUSIEURS MEMBRES DU CONSEIL.

Arrêtez!

Ils se mettent entre Chabannes et Richemont; Chabannes et Richemont ont l'épée à la main, quand tout à coup le roi paraît avec Daulon et les archers de la garde écossaise.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE ROI, DAULON.

Raoul disparaît aux yeux des spectateurs derrière la foule des seigneurs et des hommes d'armes qui remplit le théâtre. Pendant cette scène, le jour est venu peu à peu.

LE ROI.

Qu'est-ce donc, messeigneurs?

RICHEMONT.

Le sire de Chabanne!...
Au mépris d'un arrêt qui du conseil émane,
Du Bâtard de Bourbon il se fait l'avocat;
Et peu s'en est fallu qu'il ne me provoquât!

LE ROI, douloureusement.

La discorde toujours!

CHABANNES.

C'est votre connétable
Qui m'ose outrager!

RICHEMONT.

Sire! un orgueil indomptable!
Je vous dis que sans vous il me jetait le gant
Parce que nous faisons justice d'un brigand.

LE ROI.

Vous avez tort, Chabanne, et j'ai peine à comprendre
L'intérêt qu'à cet homme encor vous pouvez prendre ?
Vous, cœur loyal, songez à tout ce qu'il a fait ;
Pas un jour de sa vie où n'éclate un forfait !
C'est lui, fléau vivant sorti de ma famille,
Qui voulait égorger Marguerite, ma fille !
Et pour que dans mon sein le poison pénétrât
Plus avant !... de mon fils il a fait un ingrat !

CHABANNES.

Aussi, faut-il, pardieu ! qu'on lui tranche la tête !

RICHEMONT.

Si le roi veut signer la sentence, elle est prête.

Il présente au Roi un parchemin.

LE ROI, *après y avoir jeté les yeux, avec horreur.*

Quel supplice !

RICHEMONT.

L'arrêt, sire, est bien discuté.
Souffrez qu'aujourd'hui même il soit exécuté.

LE ROI.

Aujourd'hui ?

RICHEMONT.

Ce matin.

LE ROI.

Cette ignoble torture !

RICHEMONT.

Sire, je n'attends plus que votre signature.

LE ROI.

Je ne refuse pas... mais vous êtes pressé !

RICHEMONT.

* J'ai hâte d'en finir, c'est vrai.

LE ROI.

* J'ai renoncé
* Au droit de faire grâce, et je n'en fais aucune;
* Mais nous attendrons bien quelques heures.

RICHEMONT.

* Rien qu'une...
Que le roi, dans une heure au plus, ait désigné
Un autre connétable, ou bien qu'il ait signé.

LE ROI.

Pourtant cela demande un examen plus ample.

RICHEMONT.

C'est trop examiné, sire, il faut un exemple!
Il faut terrifier la noblesse, il le faut!
Le sac de cuir fait peur bien plus que l'échafaud.
Voilà, sire, voilà comme un pouvoir se fonde!
Il faut qu'ici, penché sur la berge profonde,
Tout grand seigneur contemple, immobile d'effroi,
L'eau qui passe, emportant la justice du roi!

LE ROI.

C'est beaucoup de rigueur, quand déjà tout s'apaise.

RICHEMONT.

On a peur! on fléchit sous mon bras!... car il pèse.
Mais la moindre faiblesse, et tout est compromis;
La Trémouille et Chaumont, déjà presque soumis,
Relèveront la tête, et le Dauphin rebelle
S'en va recommencer la guerre, de plus belle!

LE ROI.

Je ne vous parle pas de grâce, il faut punir :
Mais un instant ! Brézé va bientôt revenir.
Dites que je m'abuse encore, je suis père !
Mais s'il a vu mon fils, peut-être... Enfin, j'espère !

Entre le sire de Brézé.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE SIRE DE BRÉZÉ.

BRÉZÉ.

Sire ! n'espérez plus.

LE ROI.

Quoi !...

BRÉZÉ.

Je n'ai pu le voir.

LE ROI.

Lui, mon fils ?

BRÉZÉ.

Il n'a pas daigné me recevoir.

LE ROI.

Vous parliez en mon nom, pourtant ?

BRÉZÉ.

Oui, mais qu'importe ?
La Trémouille et Chaumont tous deux barraient sa porte ;
Tous deux m'ont répondu : « Monseigneur tiendra bon,
Si l'on ne fait pas grâce au Bâtard de Bourbon ! »

LE ROI.

Perfide !... Et j'hésitais encor... folie insigne !

Comte de Richemont, donnez, donnez ! je signe !
La clémence ne fait que des ingrats !

Richemont se hâte de remettre au Roi la sentence; le Roi signe.

RICHEMONT, reprenant la sentence.

Enfin !

SCÈNE XV

LES MÊMES, MARGUERITE D'ÉCOSSE, puis le DAUPHIN.

MARGUERITE.

Mon père !... tendez-lui les bras !

LE ROI, apercevant son fils.

Oh !

RICHEMONT et BRÉZÉ.

Le Dauphin !

LE DAUPHIN, s'agenouillant devant le Roi.

Mon redouté seigneur !

LE ROI, sévèrement.

Vous, Louis !

A Brézé.

Que veux dire ?

LE DAUPHIN, promenant les yeux autour de lui.

Ceux qui parlent de moi sont mal informés, sire !
Voyez, j'arrive seul, devant mes ennemis,
Sans nulle sauvegarde, et tranquille.

MARGUERITE, d'une voix tremblante.

Et soumis.

LE DAUPHIN.

Si je viens, ce n'est pas que je cherche un refuge.
Que Votre Majesté me pardonne!... ou me juge.

LE ROI.

Vous avez bien tardé, Louis!... Voilà deux mois
Que votre cœur fermé reste sourd à ma voix.
Vous êtes bien coupable! Avez-vous une excuse?

LE DAUPHIN.

Sire! puis-je en avoir quand mon père m'accuse?

LE ROI, *d'un ton moins sévère.*

Vous n'êtes plus mon fils, vous devez le sentir!...
Qui vous a ramené vers moi?

LE DAUPHIN, *d'une voix humble, tombant à genoux.*

Le repentir!

LE ROI.

S'il était vrai?... Mais non!

RICHEMONT, *bas à Brézé.*

Quelle faiblesse d'âme!

LE DAUPHIN, *à genoux.*

Marguerite le sait! Parlez! parlez, madame!

MARGUERITE, *au Roi.*

Moi, le justifier? Il me désavouerait...
Monseigneur se condamne, et gémit en secret!
Laissons le passé mort dans l'ombre se confondre!...
L'avenir, j'en réponds!... sire, j'en veux répondre!...
Oui, votre fils s'accuse amèrement tout bas :
Sa jeunesse est coupable, et son cœur ne l'est pas.

LE ROI, *avec émotion.*

Louis, vous l'entendez?

LE DAUPHIN, à genoux.

Je suis bien connu d'elle!
Sa bouche est de mon cœur l'interprète fidèle.

LE ROI.

Louis, relevez-vous.

Il lui tend la main, le Dauphin la baise avec une hésitation respectueuse; le Roi semble très-ému; mais quand son fils s'approche pour l'embrasser, il recule d'un pas.

LE DAUPHIN.

Sire, tant de bonté!...

LE ROI.

Je devrais, vous chassant comme un fils révolté,
De vos rébellions vous payer le salaire,
Et vous faire sentir le poids de ma colère!...
Mais puisque Marguerite, un ange au front si doux,
Avec sa douce voix, intercède pour vous,
Je veux dire comme elle!... et j'essaierai de croire
Que votre âme n'est pas, au fond, perfide et noire;
Que les mauvais conseils, un souffle corrupteur,
Ont du jeune orgueilleux fait un conspirateur,
Et que, si vous n'aviez consulté que vous-même,
Vous auriez moins longtemps torturé qui vous aime!

MARGUERITE, avec reconnaissance.

Que vous le jugez bien!

LE ROI.

Malgré sa trahison,
C'est mon cœur qui le juge, et non pas ma raison!...
Ai-je tort?... L'avenir est chargé de répondre!...

Au Dauphin.

Combien de maux sur nous ces deux mois ont vu fondre,
Louis! c'est votre main seule qui les a faits!..
Et la guerre civile a d'horribles effets!
Quand pas une blessure encor n'était guérie,
Quand la France toujours saignait!... la Praguerie,
Divisant le royaume à l'heure du danger,
A rendu l'espérance au monarque étranger.
Peut-être que déjà, sans votre perfidie,
La France eût recouvré toute la Normandie,
Et l'Anglais, refoulé sous nos rudes assauts,
Pour s'enfuir, n'aurait pas d'assez larges vaisseaux! —
Mais, pour exterminer vos hordes tout entières,
Il nous a bien fallu dégarnir nos frontières,
Et nous avons failli revoir, honte et malheur!
Talbot victorieux dans les murs de Harfleur!
Dieppe enfin, que Dunois couvre de son épée,
Par douze mille Anglais étreinte, enveloppée,
Appelle en combattant de nouveaux défenseurs!...
Et voilà maintenant que les envahisseurs
Nous refusent, après plus de cent ans de guerre,
La trêve de vingt mois qu'ils mendiaient naguère!...
Et pleurant ses moissons, où flottent les drapeaux,
Mon peuple, qui succombe, affamé de repos,
Ne sait à qui s'en prendre, et m'accuse à voix haute!...
Que de fléaux, grand Dieu!... Louis, c'est votre faute!

LE DAUPHIN, chaleureusement.

Je vais la réparer!... Nos ennemis confus
Nous paieront cher bientôt leurs superbes refus!...
Dieppe! je ne veux pas qu'un autre te délivre:
Huit jours encor, que Dieu me permette de vivre!

LE ROI.

Je reconnais mon fils !... Allez, triomphez donc !
Vous-même vous aurez conquis votre pardon.

LE DAUPHIN.

Oh ! je n'en veux point d'autre ! Alors, du moins, j'espère
Ou les embrassements ou les larmes d'un père !

LE ROI, avec attendrissement.

Mon fils !...

LE DAUPHIN.

Et maintenant que Votre Majesté
Me regarde, je crois, d'un œil moins irrité,
Sire ! il est une grâce, un bienfait que j'implore !
Si j'osais...

MARGUERITE, à part.

Que va-t-il demander?

LE ROI, un peu sévèrement.

Est-ce encore
Une condition ?

LE DAUPHIN, d'un ton plus humble.

Une prière !

LE ROI.

Eh bien?

LE DAUPHIN.

Sire, on m'appelle ingrat !... pourtant je me souvien...

Avec une intention marquée.

Et je veux en fournir des preuves... bien certaines !...
Vous n'avez pas encor vos quinze capitaines :
Un d'eux reste à choisir... Quel serait mon bonheur
Si j'obtenais de vous, sire, un pareil honneur

Pour le plus généreux des hommes, le plus brave
Des soldats!

LE ROI.

Quel est-il?

DE TILLAY, *à part.*

C'est moi, l'instant est grave!

LE DAUPHIN, *au Roi.*

Nous frissonnons tous deux encore maintenant
Du péril qui naguère, auprès de Lusignan,
A failli nous ravir la moitié de notre âme!
A vous, sire, une fille aimée... à moi la femme
Que j'appelle mon ange!... Eh bien! cette faveur,
J'ose la demander pour son noble sauveur...

DE TILLAY, *à part.*

Très-bien!

LE ROI, *au Dauphin.*

Votre pensée a deviné la mienne.
Ce courageux soldat, qu'il vienne donc! qu'il vienne!...

DE TILLAY, *d'un air triste.*

Sire! il n'existe plus...

LE ROI, *vivement.*

Raoul?

LE DAUPHIN.

Il est ici.
Messire de Tillay se trompe.

DE TILLAY, *à part.*

Oh!

DAULON, paraissant avec Raoul.

Le voici.

DE TILLAY, à part.

Cet archer !...

LE DAUPHIN, à Marguerite.

N'est-ce pas que c'est bien lui, madame ?

MARGUERITE, avec une chaleureuse émotion.

C'est lui ! c'est mon sauveur ! Oh ! je n'aurais point d'âme
Si j'avais oublié les traits de ce héros !...
Sire, il a combattu seul contre mes bourreaux.

DE TILLAY, à part.

Quel feu !

LE ROI, faisant signe à Raoul d'approcher.

Raoul.

Raoul s'avance et met un genou en terre.

Où donc ai-je vu ce jeune homme ?

A Raoul.

Un capitaine reste à nommer, — je vous nomme.

Mouvement de surprise dans l'assemblée.

RAOUL, à genoux.

Moi, sire ?

LE ROI.

Vous.

DAULON, avec attendrissement.

Raoul !

DE TILLAY, à part, avec fureur.

Me voir ainsi duper !

LE ROI.

Cet honneur ne pouvait, Raoul, vous échapper,
Je vous le destinais dans le fond de mon ame !...
Et voyez, c'est mon fils qui pour vous le réclame.

RAOUL, regardant le Dauphin, à part.

Lui !

LE DAUPHIN, à part.

Bon ! il se taira.

LE ROI, à Raoul.

Courage, mon vainqueur !
On voit bien que d'Harcourt a façonné ton cœur...
Mais attends; que Raoul ait tout ce qu'il mérite...
C'est une récompense au nom de Marguerite !

RAOUL, à part tristement.

Un salaire !

LE ROI, au Dauphin.

Chacun a sa dette à payer,
Mon fils !.. Que par vos mains il soit fait chevalier !

LE DAUPHIN.

De grand cœur !... Mon attente, au moins, n'est pas trompée !
Mais, sire, je venais sans armes... sans épée...

LE ROI.

Voici la mienne !

Il lui donne son épée ; le Dauphin s'approche de Raoul.

RAOUL, à part, avec un sentiment d'horreur.

Dieu !

LE DAUPHIN, l'épée haute.

Raoul, au nom du roi !...
Au nom de Notre Dame !... ici devant tous, moi,

Louis, Dauphin de France, à toi, mon frère d'armes,
Je dis : Sois chevalier !

Il lui touche l'épaule avec l'épée du Roi.

MARGUERITE, au Dauphin.

Oh ! merci !

DE TILLAY, à part.

Que de larmes
Vont noyer tes beaux yeux, Marguerite ! Demain,
Peut-être.

Le Dauphin rend au Roi son épée.

LE ROI, à Raoul.

Va, poursuis ton glorieux chemin,
Raoul !... Prends mon épée, et qu'elle t'appartienne !
Je sais qu'à Lusignan ils ont brisé la tienne !...

Il lui donne son épée.

RAOUL, se prosternant.

O mon roi !

LE ROI.

Pour la France elle a bien combattu...
Elle fera de même encor !... Le promets-tu ?

RAOUL.

Je le jure !... A moi dont la noble épée... O France !
Que je puisse hâter d'un jour ta délivrance,
Et dire en expirant, les yeux tournés vers toi :
Je meurs pour la patrie, et je meurs pour mon roi !

LE ROI.

Non, Raoul, ne meurs point ; mais combats pour la France !
A Dieppe... sous mon fils !

RAOUL.

C'est bien mon espérance !

LE DAUPHIN.

Et la mienne!...

A part.

Il me faut ce Raoul à tout prix!

LE ROI, au Dauphin.

Maintenant que Raoul est bien payé, — Louis,
Êtes-vous satisfait?

LE DAUPHIN.

Plus que je ne puis dire!

Avec hésitation.

Et pourtant...

LE ROI.

Achevez.

LE DAUPHIN.

Je tremble...

LE ROI.

Voyons?...

LE DAUPHIN.

Sire!...

Vous êtes juste; mais vous êtes juste et bon!...
Que ce jour de bonheur soit un jour de pardon!

LE ROI.

N'ai-je point fait assez?

LE DAUPHIN.

Trop!... Ma faute est immense!...
Mais d'autres que moi, sire, ont besoin de clémence...

LE ROI, étonné.

D'autres?

LE DAUPHIN.

Bien criminels!... oh! mais bien malheureux!

RICHEMONT, à demi-voix.

Monsieur le grand prévôt?...

Il lui parle bas, le Grand Prévôt fait un signe de tête affirmatif et sort.

LE DAUPHIN.

Sire! grâce pour eux!...

LE ROI.

La Trémouille et Chaumont, ces deux âmes flétries?...
Qu'ils vivent... dans leurs fiefs et dans leurs seigneuries!...
Mais qu'ils n'en sortent pas, ou bien... J'ai pitié d'eux!...
Pour jamais, loin de moi, je les bannis tous deux.

LE DAUPHIN.

Loin de vous!... pour jamais!... Quel horrible supplice!
Eh bien! je le demande encor... pour leur complice!...

LE ROI.

De qui me parlez-vous?

LE DAUPHIN.

Du Bâtard de Bourbon.

LE ROI.

L'assassin d'un vieillard, du sire d'Harcourt!... Non.

LE DAUPHIN.

Pitié!

LE ROI.

Pour lui? jamais.

LE DAUPHIN.

Ce meurtre lâche, impie,
Si vraiment il l'a pu commettre... qu'il l'expie,
Lentement, goutte à goutte, écrasé de remord!...
Dans l'exil.

LE ROI.

Point d'exil.

LE DAUPHIN.

Sire, un cachot!

LE ROI.

La mort!

LE DAUPHIN.

Mais il a combattu pour la France...

LE ROI, *avec amertume.*

A Compiègne!...
Et le feu d'un bûcher enveloppe mon règne!

LE DAUPHIN.

Mais, lui, de votre sang?...

LE ROI.

Qu'il ne le souille plus!

LE DAUPHIN.

Marguerite, voyez mes efforts superflus!
Ce qu'il refuse à moi, souvent il vous l'accorde!...

MARGUERITE, *suppliante.*

Sire!... on plaindrait les rois sans la miséricorde!

LE ROI, *à Marguerite.*

Mais cet homme cruel, qui nous a trahis tous,
Voulait vous égorger aussi! l'oubliez-vous?

MARGUERITE.

Sire! je l'oublierai si vous lui faites grâce!

LE ROI.

Non, j'ai signé...

MARGUERITE.

Le roi pardonne quand il passe!

LE DAUPHIN.

Il ne faudrait qu'un mot!...

MARGUERITE.

Et ce mot est si doux!

LE ROI, commençant à fléchir.

J'ai juré!... je ne puis...

LE DAUPHIN, bas à Marguerite.

La victoire est à nous!...

MARGUERITE, avec force au Dauphin.

Courage!

BRÉZÉ, bas à Richemont.

Il s'attendrit.

RICHEMONT, bas.

Laissez faire.

LE DAUPHIN, au Roi, avec un accent de désespoir.

Qu'il meure!
Puisque vous le voulez, sire!... Et que la même heure,
Qui ramène à vos pieds un fils obéissant,
Laisse dans votre vie une marque de sang!

LE ROI, avec horreur.

Du sang!... je ne veux pas!... non!... c'est épouvantable!...
Plus tard!... un autre jour!... Monsieur le connétable,
Quand je serai parti!... Ne soyons pas témoins...

RICHEMONT, voyant entrer le Grand Prévôt.

Sire, justice est faite!

Mouvement d'effroi dans l'assemblée.

LE DAUPHIN, à part, après un moment de silence et de réflexion.

Une chance de moins!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A TOURS. — LE CHATEAU.

Appartement de la Dauphine. Portes latérales dont une mène à l'oratoire. Fenêtres au fond et grande porte ouvrant sur les jardins, avec une terrasse et un large perron couverts d'arbustes en fleurs. Grands massifs d'arbres dans le lointain.

Ameublement plein d'élégance : tableaux, statues, divers instruments de musique; livres et manuscrits à riches miniatures, épars sur les tables et les bahuts sculptés. — Trois jeunes femmes sont à causer autour d'une table; elles brodent ou font de la tapisserie. Marguerite d'Écosse, un livre à la main, est assise à quelque distance, les yeux tournés vers la grande porte du fond. Elle semble rêveuse et peu occupée de sa lecture.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE D'ÉCOSSE, ISABELLE DE GUISE, PRÉGENTE DE MELUN, BLANCHE DE VILLEQUIERS, et DEUX AUTRES DAMES D'HONNEUR DE LA DAUPHINE.

BLANCHE.

Dieppe sauvée en moins de huit jours!... et la trêve!...

PRÉGENTE.

Monseigneur a tenu parole.

BLANCHE.

C'est un rêve!

ISABELLE.

Un triomphe! Et le roi donne le Dauphiné

A son glorieux fils, qui l'a si bien gagné. —
Aussi des fêtes !... Bals, chasse au vol, chasse à courre,
Et joutes où luttaient l'adresse et la bravoure !
Des tournois...

BLANCHE, *vivement.*

Des tournois ?

ISABELLE.

Blanche de Villequiers,
Vous avez bien perdu !

PRÉGENTE, *un peu sardoniquement.*

Blanche, vous nous manquiez,
Vous qui, dans les tournois d'Arras et de Bruxelles,
Nommiez tous les seigneurs !

BLANCHE.

Si j'avais eu des ailes,
Comme j'aurais volé vers vous ! — Si près de Tours,
Quand je voyais flotter les drapeaux sur les tours,
Quand j'entendais bondir la fanfare éclatante,
Avoir langui six jours près de ma vieille tante !...

Soupirant.

C'est pour mon bien ! dit-elle. A mon âge, elle apprit
Que tous ces beaux tournois nous font tourner l'esprit.

PRÉGENTE

Le fait est que depuis les joutes de Lorraine,
De Flandre et de Bourgogne, où vous fûtes la reine,
Vous ne rêvez qu'Arthur, Lancelot, Amadis,
Et tous ces paladins, héros du temps jadis.

BLANCHE.

J'aime les chevaliers, vous les rimeurs !... Vous n'êtes

Sensible qu'aux rondeaux galants, aux chansonnettes :
A maître Alain Chartier, je préfère Dunois.
Chacun son goût, Prégente ! — Oui, j'aime les tournois !
Mon cœur joyeux frémit quand s'ouvre la barrière ;
Quand deux beaux chevaliers, sous l'armure guerrière,
Aux sons de la trompette animant leur coursier,
Fondent l'un contre l'autre avec un bruit d'acier !

PRÉGENTE, montrant Marguerite toujours rêveuse.

Moins haut, Blanche ! — Quel bruit vous-même ici vous faites !
Madame est fatiguée encore de ces fêtes...
On en deviendrait folle ! Entendre, sans repos,
Six jours, le choc du fer et le vent des drapeaux !

BLANCHE.

Madame est bien heureuse !

ISABELLE.

Au fait ! dans cette joute
Vous nous auriez nommé le vainqueur.

BLANCHE.

Oh ! sans doute ! —
Mais voyons, quel est-il ce vainqueur ?

MARGUERITE, à part.

C'était lui !

ISABELLE, à Blanche.

Voilà ce que chacun se demande aujourd'hui.

BLANCHE.

Quelle était sa devise ?

PRÉGENTE.

Il n'en avait aucune.

BLANCHE.

La couleur de l'armure et du bouclier?

ISABELLE.

Brune.

BLANCHE.

Un vœu! — Quel âge?

ISABELLE.

Moi, je lui donne vingt ans;
Mais sa visière était baissée.

BLANCHE.

Ah! — Tout le temps?

ISABELLE.

Oui.

BLANCHE.

Ce jeune seigneur doit être, je parie,
Dans les six premiers mois de sa chevalerie.
C'est l'usage: il combat, voilé pour tous les yeux,
Attendant que son bras le fasse glorieux.

ISABELLE.

Il n'obtiendra jamais de victoire plus belle!

PRÉGENTE.

De victoire plus douce au cœur fier d'Isabelle.

ISABELLE.

Oh, oui! — Tout notre sexe est vengé!

PRÉGENTE.

C'est bien vrai.

ISABELLE.

Vengé d'un homme affreux! du sire de Tillay!...

MARGUERITE, tressaillant.

Le sire de Tillay!... Qui parle de cet homme?

Elle se lève.

Mesdames, vous savez... je défends qu'on le nomme!

ISABELLE.

Pardonnez!... Je le hais, ce calomniateur!
Certes, la hache au poing, c'est un rude jouteur:
Mais il vient de trouver son maître.

MARGUERITE.

Oh! dans cette âme
Couve profondément quelque vengeance infâme!
Sa défaite a blessé le misérable au cœur!...
Qu'il ignore toujours le nom de son vainqueur...
Il l'assassinerait, peut-être!... Je frissonne!...
Oh! ne dites le nom du vainqueur à personne.

PRÉGENTE.

Nous ne le savons pas.

MARGUERITE, avec trouble.

Mon Dieu! c'est vrai!... j'ai cru...

PRÉGENTE.

Que pourrions-nous savoir, puisqu'il a disparu?
Mais on le reverra, du moins j'en ai l'idée,
Ceint de l'écharpe d'or que vous avez brodée,
Et qu'il reçut de vous.

MARGUERITE.

De moi!... C'est Monseigneur...
Je n'ai fait qu'obéir.

ISABELLE.

Madame, cet honneur,

Il l'a bien mérité !... nous l'avons vu combattre,
Nous l'avons vu trois fois victorieux...

MARGUERITE, vivement.

Non, quatre.

PRÉGENTE.

C'est vrai.

MARGUERITE.

Comptons plutôt... Saint-Pol, Robert d'Iliers,
Saveuse, Montauban... La fleur des chevaliers !

BLANCHE.

Mais lui, c'est un Roland !

Comme frappée d'une idée.

Pour le coup, je devine !...
Il aime une princesse, une beauté divine !
Je la connais. Il l'aime, et c'est dans les combats
Qu'il veut la mériter... C'est...

MARGUERITE, avec plus de trouble.

Nommez-le tout bas !

Elle se penche vers Blanche qui lui parle à l'oreille.

Le sire de Réthel ?... J'eus la même pensée.

PRÉGENTE.

Pourquoi combattrait-il, la visière baissée ?

MARGUERITE.

Comme dit Blanche... Un vœu.

PRÉGENTE.

Le sire de Réthel
Provoquer de Tillay dans un combat mortel ?...
Pourquoi ?

BLANCHE.

Mais c'est affreux ! un combat véritable ?...

ISABELLE.

A mort.

BLANCHE.

N'avoir rien vu !... Je suis inconsolable.

PRÉGENTE.

Monseigneur présidait à la place du roi ;
Et s'il n'eût point jeté, lui juge du tournoi,
Entre les champions, sa baguette d'ivoire,
Messire de Tillay traversait l'onde noire.

MARGUERITE.

Non ! lorsqu'on est si brave, on n'est jamais cruel ! —
Après tout, ce n'était qu'une joute.

PRÉGENTE.

Un duel !
Acharné, furieux.

ISABELLE.

Quelque dame outragée
Que ce noble seigneur aime, et qu'il a vengée !

MARGUERITE, avec épouvante.

Ne dites point cela !... ne le dites jamais !...

Avec prière.

Si vous m'aimez.

ISABELLE.

Oh ! plus un mot, je vous promets !

MARGUERITE.

Au contraire, — parlez ! parlez, je vous en prie.
Ce jeune homme est l'honneur de la chevalerie !...
Mais que m'importe à moi ?... Je ne le connais pas. —
Puisque Blanche aime tant les récits de combats,

Mon Dieu ! racontez-lui toute cette aventure...
Moi, je n'y songe plus, et reprends ma lecture.

Elle se rassied, et se remet à lire.

BLANCHE, *avec joie.*

Madame la Dauphine a permis !... Quel bonheur !
Oh ! parlez ! parlez-moi de ce jeune seigneur !

ISABELLE.

Eh bien ! l'écharpe d'or au bras gauche flottante,
Lui quatre fois vainqueur, il marche vers la tente
Du sire de Tillay, qui, cherchant un rival,
Défiait tout le monde au combat à cheval.
A mort ! dit l'inconnu.

BLANCHE.

Bien.

ISABELLE.

L'orgueilleux frissonne.
Mais comment refuser ?

BLANCHE.

Comment ?

ISABELLE.

Le clairon sonne.
Par trois fois chaque lance, aux mains des combattants,
Sur les deux boucliers se brise en même temps !
Puis soudain le fracas des haches !... Lutte horrible !
Sans pitié ni merci !

BLANCHE.

Magnifique !

MARGUERITE, *avec feu.*

Oh ! terrible ! —

C'est un choc foudroyant d'armures!... Quels assauts!
Cuirasses, gantelets ont volé par morceaux:
L'un a plus de vigueur, l'autre a plus de courage,
Plus d'adresse... Il tient ferme, il résiste à l'orage!...
Le sire de Tillay, croyant le voir plier,
Pour finir d'un seul coup, jette son bouclier;
Puis, élevant sa hache, à deux mains, — il s'apprête,
Droit sur les étriers, à lui fendre la tête!...

BLANCHE.

Ciel!

ISABELLE.

La hache, en tombant, sur le casque poli
Glisse...

MARGUERITE.

Un miracle!

PRÉGENTE.

Alors, vous avez tant pâli,
Madame!

MARGUERITE, *avec embarras.*

Croyez-vous?

PRÉGENTE.

Madame, j'en suis sûre;
Monseigneur l'a fort bien remarqué, je vous jure.

MARGUERITE, *avec effroi.*

Grand Dieu! — C'est naturel!... quand ce jeune guerrier,
Si brave...

PRÉGENTE.

Il reculait.

MARGUERITE.

Lui, non!... Son destrier.

Mais presque au même instant, frappé sur la visière,
L'arrogant de Tillay roule dans la poussière !

BLANCHE, *avec enthousiasme.*

Gloire à mon chevalier !... que c'est beau la valeur !

PRÉGENTE.

Mais soudain le bâton d'ivoire...

BLANCHE, *tristement.*

Quel malheur !

ISABELLE.

Oui, car notre inconnu, dont la haine est trompée,
Tout frémissant, replonge au fourreau son épée,
Et, sur le misérable aussitôt se penchant,
Lui jette un mot qui vibre au cœur de ce méchant !

MARGUERITE, *apercevant de Tillay.*

C'est lui !... Je ne veux pas le voir !

Elle entre précipitamment dans son oratoire.

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* LA DAUPHINE. — LE SIRE DE TILLAY

DE TILLAY, *qui a vu Marguerite sortir.*

Ah ! l'on s'empresse
De fuir ?... Elle me craint, votre noble maîtresse.

PRÉGENTE.

Vous êtes si terrible !

DE TILLAY.

En doutez-vous ?

PRÉGENTE.

Qui, moi ?
Vou secouez encor la poudre du tournoi.

DE TILLAY, avec une colère étouffée.

Si je n'avais eu peur d'éveiller la malice,
Je vous proclamais reine au milieu de la lice;
Oui, reine des amours et dame de beauté.

PRÉGENTE.

Vous êtes si discret !

DE TILLAY.

Je l'ai toujours été.
Voyons, n'est-il pas vrai, douce et fière Isabelle ?

ISABELLE, avec amertume.

Que dites-vous ?

DE TILLAY.

Je dis, moi, que vous êtes belle !
Que les roses devraient éclore où vous marchez!...
Je dis que ces yeux-là sont deux braves archers,
Qui, nous lançant au cœur une flèche trop sûre,
Ont un charme qui sait endormir la blessure.

ISABELLE.

Ne parlez point d'archers : ils vous portent malheur !
Témoin l'archer Raoul.

DE TILLAY.

Ce tendre cajoleur ?...
Prenez garde ! son œil vous brûle... le feu couve.

BLANCHE.

Je l'ai vu. C'est un beau chevalier !

DE TILLAY.

On le trouve...

Avec intention.

La Dauphine surtout. Il est fort en crédit.

ISABELLE.

Beau, jeune... mais vaillant.

DE TILLAY.

La Dauphine le dit.

BLANCHE.

A Dieppe, il a sauvé Monseigneur !

PRÉGENTE.

C'est notoire.

ISABELLE.

Positif.

DE TILLAY.

Et voilà comme on écrit l'histoire !

BLANCHE.

Raoul dans ces tournois ne s'est-il pas montré ?

DE TILLAY.

Laissez-le donc grandir, notre petit Saintré,
Pauvre enfant !

ISABELLE.

Les enfants aux hommes de votre âge
Ont donné quelquefois des leçons de courage.

DE TILLAY, blessé au vif.

Ah ?

BLANCHE.

J'y songe !... une idée ! un rayon qui m'a lui :

Mesdames, le vainqueur, ne serait-ce pas lui ?
Raoul !

ISABELLE.

Qui sait ?

DE TILLAY.

Raoul ?

ISABELLE.

Vous pourriez nous le dire...
Puisqu'il vous a parlé tout bas.

PRÉGENTE, avec ironie.

Trop bas! — Messire,
Pour entendre, n'était pas fort commodément.

DE TILLAY.

Si fait.

PRÉGENTE.

Il vous a dit?...

DE TILLAY.

Le nom de votre amant.

BLANCHE.

Fi ! quelle horreur !

PRÉGENTE.

Un nom terrible, sur mon âme !
Il vous a fait pâlir...

DE TILLAY.

De jalousie.

ISABELLE, sourdement.

Infâme !

DE TILLAY.

Ce beau seigneur m'a fait encore un doux aveu.

A Prégente.

Prévenez la Dauphine... Il s'agit d'elle un peu.
Je voudrais lui parler.

PRÉGENTE.

Elle n'est pas visible.

DE TILLAY.

Pourtant c'est Monseigneur qui m'envoie.

PRÉGENTE.

Impossible!
Madame en ce moment fait ses dévotions.

DE TILLAY, prenant le livre que lisait Marguerite.

Ses *Heures*, qu'elle vient d'oublier... Ah! voyons.
Le *Bréviaire* d'Alain Chartier!... Galant hommage!
Un beau rimeur! affreux à voir... c'est bien dommage!
Mais notre homme peut-être est moins laid. . quand il dort
Témoin ce doux baiser que, dans un rêve d'or,
Il reçut d'une bouche amoureuse, mais chaste.
Madame Marguerite est fort enthousiaste!...

PRÉGENTE.

Des talents, de la gloire!

DE TILLAY.

Et surtout des rondeaux.
Au lieu de reposer, la nuit, sous les rideaux,
Elle veille et s'épuise; elle ne fait que lire;
Elle chante, elle écrit des vers : c'est un délire!
Aussi, de jour en jour, le visage pâlit,
L'œil se voile, pensif, et le cœur s'amollit...
Mesdames, prenez garde!... et vous, dormez, Prégente,
Quand la lune se baigne au ruisseau qu'elle argente;

Et laissant les propos d'amour, les vers badins,

Il indique le balcon.

Craignez l'air dangereux qui monte des jardins.

PRÉGENTE.

Un conseil, à mon tour : Malheur à qui chancelle !
Messire, une autre fois tenez-vous ferme en selle.

DE TILLAY.

Ma chère, aimez-vous mieux des ordres?... Entre nous,
Je puis vous en donner.

PRÉGENTE.

Je ne veux rien de vous.

DE TILLAY.

Messire Poitevin, le savant personnage,
Veillera sur madame, afin qu'on la ménage.

PRÉGENTE.

Soit!... mais votre langage est bizarre?... Il est tel
Qu'on vous croirait déjà le prévôt de l'hôtel.

DE TILLAY.

Patience!... Voici Monseigneur.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN.

Ah! messire,
Je vous cherchais.

Aux Dames, qui vont se retirer.

Un mot, mesdames... Je désire

Que tout rentre dans l'ordre et le recueillement.
Je pars après-demain pour mon gouvernement,
Et Madame viendra plus tard... si je l'appelle :
Vous saurez qui de vous je dois laisser près d'elle.

A Prégente.

Je veux la voir.

PRÉGENTE.

Elle est en prières.

LE DAUPHIN.

J'attends.
Qu'elle prie à son aise... encore. J'ai le temps.
Messire et moi, d'ailleurs, nous causerons.

Les Dames d'honneur s'inclinent et sortent.

SCÈNE IV

LE DAUPHIN, DE TILLAY.

LE DAUPHIN.

Compère,
Vous les avez donc vus?...

DE TILLAY.

Oui, monseigneur.

LE DAUPHIN.

J'espère
Qu'ils vous ont dit enfin ce qu'ils veulent de moi?

DE TILLAY.

C'est à vous, à vous seul qu'ils le diront.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?

DE TILLAY.

Je ne sais. Monseigneur eût écrit...

LE DAUPHIN.

Point de lettre :
C'est perfide... On voudrait d'abord me compromettre,
M'engager doucement... J'ai vu de pareils tours...

Réfléchissant.

Venir à Montbazon, presque aux portes de Tours...
Ils risquent fort... Serait-ce un piége qu'ils me tendent?

DE TILLAY.

La Trémouille et Chaumont cette nuit vous attendent.

LE DAUPHIN.

J'irai.

DE TILLAY.

Seul?

LE DAUPHIN.

Seul... Pourtant quelques précautions...
La Dauphine, à propos, sait mes intentions?

DE TILLAY.

Je n'ai pu lui parler, elle me hait.

LE DAUPHIN, *railleusement.*

Cet ange?...
Eh bien! moi, je vous aime, et vous gagnez au change.

DE TILLAY.

Oui; mais vous la croirez un jour... c'est mon effroi.
Une femme a toujours tant d'empire...

LE DAUPHIN.

Sur moi?...

Faites ce que je dis; que rien ne vous émeuve :
Mes amis, je les aime. Il en est bien la preuve,
Ce Bâtard de Bourbon! Le plus grand scélérat!...
Et pourtant, vous savez?... Je ne suis pas ingrat.

DE TILLAY.

Monseigneur, vous aviez besoin de lui.

LE DAUPHIN.

Mon maître,
Est-ce que je n'ai pas besoin de vous?

DE TILLAY.

Peut-être,
Mais un affreux coquin... pardonnez, monseigneur...
Cet Olivier le Diable a le même bonheur.

LE DAUPHIN.

Ne soyez pas jaloux... Il fait si bien la barbe!
Puis, un peu médecin... Le pavot, la rhubarbe,
La ciguë, il vous mêle à propos tout cela...
On peut avoir un jour besoin de ces gens-là.

DE TILLAY.

Au fait!

LE DAUPHIN.

Très-inventif! souple de conscience...
Moins scrupuleux... que vous.

DE TILLAY.

Faites l'expérience.

LE DAUPHIN.

* Il se pourrait... surtout maintenant que le roi,
* Mon très-vénéré père, est au mieux avec moi...

DE TILLAY, *avec surprise.*

* Monseigneur se comprend...

LE DAUPHIN.

Ici, partout un piége!
* La haine ici, partout, m'environne et m'assiége!...
* Mais je les préviendrai, compère, si je vis.

DE TILLAY.

* Ce fut toujours, et c'est encore mon avis...
* Je ne disais plus rien.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?

DE TILLAY.

Je me domine...
* En voyant Monseigneur faire si bonne mine
* A tous ces courtisans, à monsieur de Brézé,
* Au connétable Arthus... me serais-je avisé?...

LE DAUPHIN.

* Oui, je me laisse aller à ma franche nature;
* Je suis trop confiant!... Mais j'ai vu l'imposture:
* Des ingrats!... On en veut à ma vie, et j'y tien:
* Pour me laisser tuer je suis trop bon chrétien! —
* Mais ce n'est point de moi qu'il s'agit, frêle atome!...
* Tout va de mal en pis dans ce noble royaume!...
* Et j'aime cent fois mieux les routiers, les brigands,
* Que tous ces fronts courbés de lâches intrigants!...
* Enfin, si Notre Dame heureusement n'opère
* Sur l'esprit aveuglé de mon seigneur et père,
* J'ai grand'peur qu'il ne faille encor, moi son appui,
* Le défendre... ou, ma foi! le sauver malgré lui.

DE TILLAY.

* Monseigneur, c'est bien là toute ma crainte.

LE DAUPHIN.

Et celle
* De mes trois beaux cousins... La couronne chancelle!...
* Moi donc, puisque je pars sans doute après-demain,
* — Si pourtant l'imprévu me barre son chemin... —
* Il faut, pour bien juger des effets et des causes,
* Qu'on me tienne au courant des plus petites choses...
* Surtout qu'on me devine, à demi-mot, de loin...
* Soignez mes intérêts, et de vous j'aurai soin.

DE TILLAY.

* Bien, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Beaucoup d'argent! point d'avarice!
* Donnez. Ne craignez pas que la source tarisse :
* J'ai là mon Dauphiné. — Soldats et paysans,
* Achetez, achetez... même les courtisans;
* Tout est bon. Mais je tiens d'abord aux gens de guerre.
* Ils m'ont vu, Dieu merci, devant Dieppe naguère;
* Ils diront que je sais combattre, et que ce bras
* Peut vaincre aussi Talbot, sans faire d'embarras.

DE TILLAY.

* Voilà bien, monseigneur, pourquoi toutes ces haines!
* Tous sont jaloux de vous, ministres, capitaines.
* Ils ne pardonnent pas, ces débris du vieux temps,
* Sa jeune renommée au guerrier de vingt ans!
* Et je n'excepte aucun, ni Dunois, ni Lahire,
* Ni Daulon, ni Chabanne...

LE DAUPHIN.

Oh ! celui-là, messire,
* Nous pourrons nous entendre un jour, — au bon moment.

DE TILLAY.

* Contre ceux du conseil, mais voilà tout.

LE DAUPHIN.

Comment ?
* N'est-ce donc point assez ? — J'aime fort qu'on s'explique.

DE TILLAY.

* Monseigneur...

LE DAUPHIN.

* Dites-moi, puisque tout se complique, —
Vous êtes bien toujours avec le gouverneur
De ce château, — monsieur de Beuil ?

DE TILLAY.

Oh ! monseigneur,
A merveille !

LE DAUPHIN.

Tant mieux, s'il ne m'est pas hostile. —
Mais quelqu'un me serait encor bien plus utile.

DE TILLAY.

Ah ! qui donc ?

LE DAUPHIN.

Un certain capitaine d'archers.
Pas vieux, — vingt ans, — mais brave !...

DE TILLAY.

On peut l'avoir.

LE DAUPHIN.

Tâchez.

Un homme précieux! Il m'a rendu service —
Devant Dieppe.

LE TILLAY, sourdement.

Raoul?

LE DAUPHIN.

Par malheur, pas un vice!

DE TILLAY.

Que l'orgueil. Il prétend, lui, vous avoir sauvé;
Il s'en vante.

LE DAUPHIN.

Avec intention.

Il a tort! — Mais, est-ce bien prouvé? —
En attendant, je veux que Raoul soit des nôtres.
D'un air sombre.
Je veux, s'il n'est à moi, qu'il ne soit pas à d'autres.

DE TILLAY.

Et le moyen?

LE DAUPHIN.

Fort simple.

DE TILLAY.

Encor?

LE DAUPHIN.

Premièrement,
Je l'emmène avec moi dans mon gouvernement,
Et l'enchaîne si bien par la reconnaissance...

DE TILLAY.

Essayez, monseigneur, vous avez la puissance;
Mais il refusera...

LE DAUPHIN.

Fût-il plus fier encor,
Il me suivra partout : je lui fais un pont d'or. —
Si je n'avais besoin de lui, par Notre Dame!...

Réfléchissant.

Quel intérêt l'enchaîne ici?

DE TILLAY.

Mais... une femme.

LE DAUPHIN.

Il aime! Je le tiens. — Pourvu qu'on ait l'oiseau,
Tous les piéges sont bons... La femme est un réseau.

DE TILLAY.

J'en connais une, moi, qui de ce beau jeune homme
Fait tout ce qu'elle veut.

LE DAUPHIN.

Fort bien! — Elle se nomme?...

DE TILLAY.

Monseigneur, je craindrais de vous déplaire.

LE DAUPHIN.

Non.

DE TILLAY.

Jeune et belle! de sang royal...

LE DAUPHIN.

Bon Dieu! son nom?

DE TILLAY.

Marguerite d'Écosse.

LE DAUPHIN, avec violence.

Elle?

Puis avec un ton d'encouragement.

Vous pouvez dire.

DE TILLAY.

Me préserve le ciel de vouloir en médire!...
Elle est reconnaissante... Elle voit un sauveur
Dans ce Raoul... Vingt ans! un front pâle et rêveur!...
Ce jeune homme intéresse. Et j'ai la certitude
Qu'on ne peut l'accuser non plus d'ingratitude:
Un mot d'elle, un regard... et, docile martyr,
Raoul vous accompagne... il est est prêt à partir.

LE DAUPHIN.

J'y songerai... Vrai Dieu! je la hais, cette femme!...
Pourquoi? je n'en sais rien... mais je la hais dans l'âme!

DE TILLAY.

Elle pourtant vous aime?...

LE DAUPHIN.

Elle doit me haïr...
Elle tremble toujours, et ne sait qu'obéir!
Je suis donc bien terrible?... On dirait la colombe,
Quand sur elle en tournant le vautour plane et tombe!...
Dans son Écosse froide, au bord des lacs brumeux,
Que n'est-elle restée, elle triste comme eux!

DE TILLAY.

Monseigneur n'aime pas les ballades.

LE DAUPHIN.

J'abhorre
Tous ces vagues esprits qu'un malaise dévore,

Ces cœurs toujours gonflés de soupirs étouffants...
On nous a mariés tout jeunes, presque enfants,
Sans consulter nos goûts, qui sont antipathiques.
Maudites unions, qu'on nomme politiques !...
Tout qu'elles servent, bien !... Après... quel joug pesant !

DE TILLAY.

Vous n'avez plus besoin de l'Écosse à présent;
Le roi, toujours... mais vous?... C'est à lui qu'elle envoie
Ses archers, monseigneur... tandis que la Savoie...

LE DAUPHIN.

Pâques-Dieu ! maintenant que j'ai le Dauphiné,
Voilà mon alliance !... Un pays ruiné,
Cette Écosse !... Fidèle... au roi seul... Très-avare !
Je voudrais de l'argent... pas un sou ! Mais Navarre,
Mais Aragon, mais Gêne, et le duc de Milan
M'ouvrent leur bourse pleine au moins une fois l'an ;
La maison d'Armagnac me fait mille bassesses ;
Bourgogne aussi me flatte... Oh ! les belles princesses
Qu'on pourrait épouser maintenant !... Le grand point,
C'est d'être libre...

DE TILLAY.

Oui ; mais vous ne l'êtes point.

LE DAUPHIN.

Si je l'étais !

DE TILLAY.

A moins d'un divorce...

LE DAUPHIN.

Compère,
Moi, Dauphin, me brouiller avec Notre saint-père?...
Et, d'ailleurs, il faudrait un motif...

DE TILLAY.

En cherchant,
On en trouve toujours.

LE DAUPHIN.

Je ne suis pas méchant...
Puis cette femme... c'est la vertu..... Quel prétexte?...

DE TILLAY.

Au moyen de la glose, on aide un peu le texte:
Madame Marguerite aime fort les tournois.

LE DAUPHIN.

Comment?

DE TILLAY.

Vous avez pu le voir hier, je crois?...
Madame était bien pâle, et tremblait, Dieu sait comme,
En nouant son écharpe au bras de ce jeune homme...

LE DAUPHIN, après un silence.

Elle tarde!... Je vais chez elle de ce pas.....
Car vous l'intimidez. Ne vous éloignez pas :
Je monte tout à l'heure à cheval, et désire
Que nous causions encor deux minutes, messire.
Faites savoir mon ordre au prévôt de l'hôtel;
Et donnez pour raison que mon plaisir est tel.
Je vous suis.

DE TILLAY, il salue, puis, à part en sortant.

Tous les deux sont perdus!... Voici l'heure.

LE DAUPHIN, après un moment de rêverie.

L'astrologue m'a dit: Cette femme qui pleure,
Ce jeune front, déjà pâle de ses vingt ans,
Ne t'arrêtera point dans ta course longtemps!

Il va pour entrer chez la Dauphine; elle paraît.

SCÈNE V

LE DAUPHIN, MARGUERITE.

LE DAUPHIN.

Ah ! fort bien.

MARGUERITE.

J'attendais...

LE DAUPHIN.

Qu'il partît?

MARGUERITE.

Je l'avoue.

LE DAUPHIN.

C'est un bon serviteur, qui pour moi se dévoue :
Aussi vous l'exécrez.

MARGUERITE.

Je l'évite.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?
Sa présence vous trouble, on dirait de l'effroi.

MARGUERITE.

De l'horreur !

LE DAUPHIN.

Le motif? — Encor cette aventure
De routiers, de chapelle, et que sais-je ?— Imposture!
On vous monte la tête. — Oui, le frère Adelbart,
Ce fourbe !

MARGUERITE.

Monseigneur, un noble et saint vieillard !

LE DAUPHIN.

Il ne vous quitte pas! c'est pour vous un oracle :
Vous attendez, je crois, qu'il opère un miracle?
Le voilà maintenant, qui, par votre secours,
Rebâtit sa chapelle aux environs de Tours...
Ma vénération pour les moines est grande,
Mais qu'il ne vienne plus : j'enverrai votre offrande.

MARGUERITE.

C'est un guide, un ami qui soutenait mes pas!

LE DAUPHIN.

Suis-je donc un fantôme, et ne m'avez-vous pas?

MARGUERITE, à part.

Hélas!

LE DAUPHIN.

Qui de nous deux, madame, est la victime?
Pardieu! si je voulais me plaindre aussi!...

MARGUERITE.

Mon crime?

LE DAUPHIN.

Madame, vous n'avez jamais rien fait pour moi.

MARGUERITE, douloureusement.

Jamais?

LE DAUPHIN.

Un mot de vous aurait fléchi le roi.
Comment donc se fait-il que la semaine passe
Sans que mes deux amis aient obtenu leur grâce?

MARGUERITE.

La Trémouille et Chaumont?... Je vous en fais serment,
J'ai prié, supplié!... mais inutilement.
Le roi m'a répondu : Jamais! — Que dois-je faire?

LE DAUPHIN.

Vous avez plus d'esprit que moi, — c'est votre affaire.
Le cœur du roi, madame, est un luth complaisant,
Dont vous jouez fort bien. — Le soir, en devisant,
Demandez cette grâce à mon père... Il vous aime,
Et ne peut refuser.

MARGUERITE.

J'essaierai...

LE DAUPHIN.

Ce soir même.
Je pars après-demain. — Un autre tort plus grand :
Vous manquez de franchise, et je veux qu'on soit franc.

MARGUERITE.

Ai-je mérité?...

LE DAUPHIN.

Oui. — Mes secrets sont les vôtres;
Et pourtant vous savez des choses, — une entre autres
Que vous me cachez.

MARGUERITE.

Moi?...

LE DAUPHIN, d'un ton doucereux.

Voyons? je suis discret...

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Quel secret...
Entre le roi, mon père, et Jeanne d'Arc? — Madame,
Assurément le roi l'a versé dans votre âme!

MARGUERITE.

Lui, monseigneur?... Jamais!

LE DAUPHIN.

Vous devez le savoir.

MARGUERITE.

Non...

LE DAUPHIN.

Le roi vous dit tout... Vous n'auriez qu'à vouloir?...

Avec une expression particulière.

Vous voudrez.

MARGUERITE, troublée.

Monseigneur...

LE DAUPHIN.

J'ai consulté les astres :
Ils parlent d'ennemi caché, de grands désastres,
D'un secret redoutable... Il faut le savoir!

MARGUERITE.

Moi!
Que je plonge un regard perfide au cœur du roi?...

LE DAUPHIN.

Lorsqu'il ne s'agit point d'affaire sérieuse,
Mais de frivolités, — vous êtes curieuse.
Qu'un poëte n'ait pas signé quelque rondeau,
Et, pareil à l'amour, se voile d'un bandeau,
Vous le découvrez bien. — Que, pour rompre une lance,
La visière baissée, un chevalier s'élance,
Vous ne dormirez pas sans le connaître, lui!

MARGUERITE, à part.

Grand Dieu!

LE DAUPHIN.

Mais à propos de chevalier... celui
Qui vous intéressait hier, dans cette joute,
Comment se nomme-t-il, madame?... Eh bien! j'écoute.

MARGUERITE.

Parmi tant de seigneurs illustres, je ne sais
Qui monseigneur désigne...

LE DAUPHIN.

Oh! vous le connaissez.
Votre écharpe flottait à son bras.

MARGUERITE, *vivement.*

Par votre ordre,
Monseigneur!...

LE DAUPHIN.

Ai-je aussi commandé qu'il fît mordre
La poudre du champ clos au sire de Tillay?
Votre joie, à travers l'épouvante, brillait:
Je l'ai bien vu!

MARGUERITE.

Ma joie!...

LE DAUPHIN.

Oui, oui! dans leurs querelles,
Les dames aiment fort qu'on se batte pour elles.
Serait-ce un champion qui s'est battu pour vous?

MARGUERITE.

Pour moi?...

LE DAUPHIN.

Gardez-vous bien de me croire jaloux.
Pourtant vous me direz quel est ce gentilhomme?

MARGUERITE.

Moi?... j'ignore...

LE DAUPHIN.

On est femme, on devine... Il se nomme?

MARGUERITE.

Mais il n'a pas levé sa visière... Comment
Aurais-je pu savoir?

LE DAUPHIN.

Quand la hache un moment
L'effleura... vous n'aviez plus l'air d'être vivante :
Une étrange pâleur !...

MARGUERITE.

La pitié, l'épouvante...

LE DAUPHIN.

Bien. Mais cette pâleur étrange m'a déplu !
Votre front est un livre où j'ai peur qu'on n'ait lu.
Soyez dorénavant moins sensible, madame.
Vous êtes la Dauphine, et vous êtes ma femme!

MARGUERITE.

L'ai-je donc oublié ?

LE DAUPHIN.

Non, mais à l'avenir
Pour que vous en gardiez toujours le souvenir,
Des femmes qu'à mon choix recommande leur âge
Vous formeront, madame, un plus digne entourage.

MARGUERITE.

Est-ce que je me plains de quelqu'un, monseigneur?...

LE DAUPHIN.

Je me plains, moi.

MARGUERITE.

De qui?

LE DAUPHIN.

De vos dames d'honneur,
De Prégente, surtout.

MARGUERITE.

Ma plus douce compagne!

LE DAUPHIN.

Mais folle!... et sa folie incurable vous gagne.
Elle attire chez vous un peuple de rimeurs,
Troubadours, ménestrels, gens de mauvaises mœurs;
Et, du soir au matin, chansonnette, ballade,
Rondeau! que sais-je, moi?...

Avec une expression sinistre.

Vous en êtes malade.
Ni repos, ni sommeil!... Enfin, c'est alarmant:
Depuis peu, vous changez, madame, horriblement;
Et s'il vous arrivait, par malheur, quelque chose...
Je ne veux pas qu'on dise, au moins, que j'en suis cause!...
Pour vous ce train de vie un jour serait mortel:
Aussi, j'ai remplacé le prévôt de l'hôtel.

MARGUERITE.

Qui donc?...

LE DAUPHIN.

En acceptant, madame, cet office,
Messire de Tillay me fait un sacrifice.

MARGUERITE.

Lui!... Vous ne savez pas...

LE DAUPHIN.

Je sais tout ce qu'il vaut:

Prudent, sage, fidèle... Un excellent prévôt ! —
Quant au nom du vainqueur, dont vous faites mystère,
Comme je le connais, vous pouvez me le taire.
Je voulais seulement voir de quelle façon
La vertu sait mentir... J'ai pris une leçon.

Il sort.

SCÈNE VI

La nuit vient peu à peu.

MARGUERITE, seule, avec terreur, après un moment de silence.

Il sait tout !... Dieu ! Raoul est perdu !... Malheureuse !
Monseigneur me croit donc coupable ?... Idée affreuse !
Coupable ! qu'ai-je fait ?... Est-ce ma faute, hélas !
Si Raoul est venu ?... Je ne l'appelais pas !...
Mais le nom du vainqueur, on veut que je le dise...
Puis-je être sûre, moi ?... j'ai cru... De la franchise !
Que sert de me tromper moi-même ? C'était lui !...
Je l'ai bien reconnu quand son épée a lui !
Mon Dieu ! j'ai peur !... D'où vient ce trouble involontaire ?
Que se passe-t-il donc en moi ?... Loin de me taire,
J'aurais dû le nommer... J'ai là comme un remord !

Une pause.

Raoul ! il m'a sauvée un jour !... De quelle mort !...
Je me souviens... je songe à lui, pendant l'absence...
Est-ce un crime, mon Dieu ! que la reconnaissance ?
* Non... Pourtant je ne sais !... Toujours ce souvenir,
* Toujours !... Il m'aide à vivre et je dois le bénir !...
* Quand la fourbe est partout... dans l'ombre où je m'isole,
* L'aspect d'un noble cœur fait du bien et console !...
* C'est un ami ! toujours prêt à mourir pour moi...
* Et je ne puis le voir, lui parler... sans effroi !

* Qu'est-ce donc ?... O Seigneur ! faites, je vous supplie,
* Que je puisse oublier !... que lui-même il oublie !...
Je suis trop malheureuse !... Oh ! s'il pouvait savoir
Que je souffre... il viendrait !...

Avec une sorte d'épouvante.

Je ne veux plus le voir !...
Je ne veux plus... Grand Dieu !... lui !...

SCÈNE VII

MARGUERITE, RAOUL.

Il vient d'entrer précipitamment par l'escalier des jardins.

RAOUL.

Vous deviez m'attendre ?...
Un danger vous menace... et j'accours vous défendre !

MARGUERITE.

A pareille heure ! ici !... Nous sommes épiés !...
Imprudent, c'est la mort !

RAOUL.

Je l'attends à vos pieds !

MARGUERITE.

Si quelqu'un vous a vu !... ciel !

RAOUL.

Personne !... oh ! personne,
Madame !... Les jardins sont déserts.

MARGUERITE.

Je frissonne !

RAOUL.

J'ai pris le noir sentier des mélèzes, celui
Que vous m'indiquiez.

MARGUERITE.

Moi?

RAOUL.

Vous.

MARGUERITE.

Quand donc?...

RAOUL.

Aujourd'hui.
Ce billet...

MARGUERITE.

Quel billet?...

RAOUL.

Madame, cette lettre
Qu'un de vos écuyers est venu me remettre...

MARGUERITE.

De ma part?

RAOUL.

Mais sans doute!

MARGUERITE.

Oh!...

RAOUL.

Que se passe-t-il?...
Vous m'appelez, — je viens! — Quel est donc ce péril?...

MARGUERITE.

Je n'ai rien écrit, moi!

RAOUL.

Qui donc alors?...

MARGUERITE.

Que sais-je?...
La haine m'enveloppe et m'étreint!.., c'est un piége!

RAOUL, impétueusement.

Le sire de Tillay?...

MARGUERITE.

Raoul! Raoul! plus bas!...
Ce nom porte malheur!... ne le prononcez pas.

RAOUL.

Qu'il tremble!... Hier, ma main ne fut pas assez prompte.

MARGUERITE.

Hélas! qu'avez-vous fait?...

RAOUL.

Je l'ai couvert de honte!...
Ce calomniateur, ce misérable!... Hier,
J'aurais dû lui clouer la bouche avec ce fer!

MARGUERITE.

C'est un homme effrayant! Il écoute peut-être!...

RAOUL.

Lui?

MARGUERITE.

Prévôt de l'hôtel, il est ici le maître ..
Il vous tuerait!... fuyez!...

RAOUL.

Moi, fuir? moi!... j'en frémi...
Que je vous abandonne à ce lâche ennemi?

MARGUERITE.

Je tremble... mais pour vous !... Adieu... La lune brille,
Et pourrait vous trahir...

Montrant le jardin.

Là ! par cette charmille...
L'ombre est épaisse ! allez ! c'est le plus sûr chemin ! —

Avec terreur.

Mais lui, s'il attendait, le poignard à la main !
S'il avait aposté des assassins dans l'ombre !...

RAOUL.

Je suis armé.

MARGUERITE.

Que faire, accablé sous le nombre ?
Et c'est moi qui serais cause... Mon Dieu ! pitié !...

RAOUL.

Une larme, une seule !... et je suis trop payé.

MARGUERITE, *douloureusement.*

Rien qu'une larme, ô ciel !... quand je vous dois la vie !

RAOUL, *avec joie.*

Pleuré de vous ?... la mort est belle !... je l'envie.

MARGUERITE.

Ne mourez pas !... vivez !... Oui, pour me secourir !
Je n'ai pas trop d'amis !

RAOUL.

Je ne veux plus mourir !...
Oh ! maintenant je suis invincible !... qu'il vienne !

MARGUERITE, *tremblante.*

Silence ! Entendez-vous ?...

RAOUL.

Cette voix ?...

MARGUERITE.

C'est la sienne !
Vous n'avez qu'un instant !... Raoul, adieu !... Partez !...

Tout à coup des lumières apparaissent dans les massifs.

Mais que vois-je ?... à travers les arbres, ces clartés,
Ces flambeaux ! On vous guette !

RAOUL, la main sur son épée.

Ils me verront en face !...
J'y cours.

MARGUERITE, le retenant.

Vous n'irez pas.

RAOUL.

Adieu !

MARGUERITE.

Mon sang se glace !...
Mais vous êtes perdu !... vous me perdez aussi !

Le bruit redouble derrière le théâtre.

On vient !...

Montrant la porte de son oratoire.

Là !...

RAOUL.

Me cacher ?...

MARGUERITE, suppliante.

Pour moi !...

RAOUL.

Pour vous.

Il entre dans l'oratoire.

MARGUERITE.

Merci !...

SCÈNE VIII

MARGUERITE, LE SIRE DE TILLAY; puis FORESTEL, OLIVIER, FRANQUET, tous les trois attachés au service de l'hôtel. — Marguerite a pris vivement un livre sur la table.

DE TILLAY, entrant.

Des lumières!

Le théâtre s'éclaire tout à coup.

Comment? si tard!... et chez Madame
Les flambeaux ne sont pas allumés?... Sur mon âme,
L'écuyer de service est bien peu circonspect:
Je veux que pour Madame on ait plus de respect.

MARGUERIEE, à part.

Mon Dieu! veillez sur lui!

DE TILLAY.

Pardon, je vous conjure!
Ne craignez plus, madame, une pareille injure:
Dieu merci! j'y mettrai bon ordre. — Forestel,
Que le coupable soit renvoyé de l'hôtel.

MARGUERITE.

Messire, n'accusez personne: je suis cause
De tout. L'obscurité, l'air du soir me repose.

DE TILLAY, il fait signe à Forestel et aux autres de se retirer.

A Marguerite.

Vous aimez, n'est-ce pas, sur l'eau du grand bassin
La lune qui se joue et dort?... C'est très-malsain!
Les vapeurs, les brouillards... Puis, c'est l'heure perfide
Où le sylphe amoureux vient trouver la sylphide.
Je vous dérange?...

MARGUERITE, troublée.

Non, messire... aucunement.
Mais je ne suis pas bien... je souffre... horriblement!
Ces flambeaux...

DE TILLAY, avec intention.

Oui, parfois la lumière importune.
Un livre!... Vous lisiez, je crois, au clair de lune?
Est-ce donc raisonnable, et vous est-il permis
De traiter ces beaux yeux, madame, en ennemis?

MARGUERITE, plus troublée.

e feuilletais ce livre... au hasard.

Elle le pose sur la table.

DE TILLAY, prenant le livre.

La Chronique
De Jehan de Saintré! — J'y songeais... c'est unique..
Ce joli petit livre en dit plus qu'il n'est gros:
Rien ne manque au récit que le nom des héros.
* Voyons un peu, voyons la table des chapitres.

Lisant.

* *Comment la jeune dame des Belles Cousines ouvrit son*
* *cœur au petit Jehan de Saintré, lui montrant qu'elle le vou-*
* *lait aimer d'amour.*

Feuilletant le volume.

* Peste! — Ce chroniqueur est heureux dans ses titres.

Il lit.

* *Comment, pour obéir et plaire à Madame, qui raffolait*
* *de tournois, le beau jeune page entra en joute, triomphant*
* *et bien accoutré.*

MARGUERITE, à part.

* Où veut-il en venir?

DE TILLAY.

* Elle est du sang des rois,
* Comme vous. — Comme vous, elle aime les tournois. —
* Comme elle, vous aimez les beaux pages... je pense?...

MARGUERITE.

* Les gens de cœur!

DE TILLAY.

* Madame aussi les récompense!
* Voyez plutôt :

Lisant.

* *Comment le petit Saintré se mit à genoux devant Madame, qui voulut elle-même lui nouer au bras gauche une écharpe d'or à sa devise.*

MARGUERITE, à part.

* Mon Dieu!

DE TILLAY.

* Saintré! qu'il était fier!
* N'est-ce pas, on croirait ce livre écrit d'hier?...

MARGUERITE, tremblante.

C'est un conte charmant...

DE TILLAY.

Un conte?... une aventure. .
Tenez, le petit page est fait d'après nature;
La jeune dame aussi — vous ne direz pas non?
Et comme il est fâcheux qu'elle n'ait point de nom,
Jeune, belle, adorable, âme ardente et précoce,
Je la nomme tout bas.... Marguerite d'Écosse.

MARGUERITE.

Je vous trouve hardi, messire!...

DE TILLAY.

Par ma foi!
Le galant petit page est plus hardi que moi.
En voici bien la preuve.

Il lit.

Comment la jeune dame, déjà blessée au cœur, fit venir un soir, en secret, dans sa chambre...

MARGUERITE, à part.

Oh!...

DE TILLAY, en appuyant sur les mots.

C'est brave, une femme!
Mais vous n'auriez pas fait comme la jeune dame?...

MARGUERITE, se levant avec indignation.

Est-ce pour m'insulter que vous êtes ici?...

DE TILLAY.

C'est pour vous garantir des insultes.

MARGUERITE.

Merci!...
Mais je n'ai pas besoin de chevalier, messire.

DE TILLAY.

Même s'il avait nom... Raoul?...

MARGUERITE, à part.

Que veut-il dire?...

DE TILLAY.

C'est de l'ingratitude! Et le petit Saintré,
S'il entendait, madame, aurait le cœur navré.

MARGUERITE.

Honte! Vous n'êtes point, messire, un gentilhomme!

DE TILLAY.

Mon Dieu! je suis prévôt de l'hôtel.

MARGUERITE, amèrement.

Voilà comme
Il se venge!

DE TILLAY, bas, avec menace.

Peut-être. — Oh! je me souviens, moi!

MARGUERITE.

Si je me souvenais!... Prenez garde!...

DE TILLAY.

Je croi
Que vous me menacez?...

MARGUERITE.

Malgré votre insolence,
Par pitié, jusqu'ici, j'ai gardé le silence!
Songez, que pour vous perdre un mot aurait suffi...

DE TILLAY.

Dites-le donc ce mot! Je vous mets au défi.

MARGUERITE.

Si Monseigneur venait à savoir qu'un infâme
Eut la pensée un jour de corrompre sa femme,
Et que ce corrupteur, cet homme fourbe et vil
Est celui qui m'outrage ici, — que dirait-il?...

DE TILLAY.

Ce que je dis moi-même; il dirait : C'est un songe,
La belle poésie est mère du mensonge.

MARGUERITE.

C'en est trop!

Tout à coup Raoul s'élance de l'oratoire, l'épée à la main.

RAOUL.

Misérable !

DE TILLAY, d'un air de triomphe.

Enfin! enfin!

MARGUERITE, avec désespoir.

Hélas !

DE TILLAY.

Vous avez bien tardé, jeune homme !

RAOUL, sourdement.

Oui, n'est-ce pas?

En garde!

MARGUERITE, cherchant à le retenir.

Non, Raoul! non!... C'est une prière!

Je ne veux pas!

RAOUL.

Il faut que je le tue !

DE TILLAY.

Arrière !

Ici vous n'êtes pas en champ clos, compagnon.

RAOUL, se dégageant des bras de Marguerite.

Tant mieux! tu vas mourir!... L'épée en main! sinon...

DE TILLAY.

On veut le bruit, l'esclandre?... Eh bien! c'est mon affaire !

Appelant.

Holà! quelqu'un!

SCÈNE IX

LES MÊMES, FORESTEL, OLIVIER LE DIABLE, FRANQUET, etc.

MARGUERITE.

Raoul! que venez-vous de faire?...

DE TILLAY.

Modérez-vous, jeune homme, et l'épée au fourreau!
Vous êtes chez le roi!... Prenez garde au bourreau.

RAOUL.

Le lâche!

DE TILLAY.

Forestel, Olivier!

Forestel et Olivier s'avancent, la dague à la main.

MARGUERITE, allant au devant d'eux.

Pour lui... grâce!...

DE TILLAY.

S'il résiste, madame, on fait sur lui main basse!

A Forestel, à Franquet et à Olivier.

Un homme ici caché! — Vous pourrez au besoin
Le dire!... C'est Raoul! — Je vous prends à témoin!

A Raoul.

Libre à vous de rester ou de sortir, beau page:
Secrètement ou non... avec ou sans tapage.
Voyez! Je suis clément.

RAOUL.

C'est un piége hideux!

DE TILLAY.

Monseigneur jugera.

A Marguerite.

Je vous tiens tous les deux !

UN ÉCUYER, annonçant.

Monseigneur le Dauphin !

DE TILLAY, à Raoul.

Un instant !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, apercevant Raoul.

Ah !...

A De Tillay.

Messire,

Vous avez fait mander Raoul ?... Bien.

DE TILLAY, à part.

Que veut dire ?...

LE DAUPHIN, à Raoul, avec le plus grand calme.

Vous faites des jaloux, mais moi je vous défend.

Allant vers lui.

Venez, que nous causions, mon capitaine.

A De Tillay surpris et furieux, en lui frappant sur l'épaule.

Enfant !

Le Dauphin prend le bras de Raoul et l'emmène amicalement.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

A TOURS. — LE CHATEAU

Une grande salle magnifiquement décorée. Au fond, une large porte en arcade avec des draperies relevées. Cette porte s'ouvre sur une galerie et mène aux appartements du Roi. — A gauche, dans un pan coupé, une porte qui conduit chez la Dauphine. — Du même côté, au premier plan, une vaste cheminée gothique à manteau sculpté, avec du feu dans l'âtre ; des siéges sont auprès. — A droite, dans un pan coupé, une fenêtre-balcon donnant sur une terrasse élevée de plusieurs marches et qui communique avec le donjon et la tour du beffroi. Par cette fenêtre on aperçoit l'horizon. — Au troisième plan, à droite, une petite porte masquée par une draperie. — Dressoirs, bahuts, etc. ; une table et des siéges.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, sortant de chez la Dauphine, UN ÉCUYER, puis MAITRE POITEVIN.

LE ROI, à l'Écuyer.

Avertissez Raoul. Qu'il vienne; je l'attends.

L'Écuyer sort. — Voyant entrer Poitevin.

Ah! j'allais vous mander : je la quitte à l'instant.
Ce front pur est voilé d'une pâleur mortelle;
Elle pleure et se tait. Pourquoi donc pleure-t-elle?
Que s'est-il donc passé?

POITEVIN.

Depuis hier au soir,
Un changement profond!

LE ROI.

Un morne désespoir.
D'où vient-il?

POITEVIN.

Dieu le sait! Pourtant je m'imagine
Que Monseigneur en doit connaître l'origine.

LE ROI.

Il ne sait rien, dit-il.

POITEVIN.

Rien?... J'aurais cru...

LE ROI, *tristement.*

Si tard!..
Et mon fils ne vient pas!... et c'est demain qu'il part!
Demain! — Je l'attendais chez elle tout à l'heure...
Hélas! où donc est-il, quand Marguerite pleure?
Au moment des adieux, on dirait qu'il nous fuit.

POITEVIN.

Sire, vous oubliez sa coutume; la nuit
Est claire... Monseigneur aime les nuits sans voiles
Pour lire dans l'espace au livre des étoiles.

LE ROI.

Lui me désobéir à ce point!... Vous croyez
Qu'il ose encor, malgré mes prières?...

POITEVIN.

Voyez.
La porte du donjon est ouverte. — Sans doute,
Monseigneur, fort prudent lorsqu'il se met en route,
Le compas à la main, rêveur, silencieux,
Avec son astrologue interroge les cieux.

LE ROI.

Toujours! toujours!... Science infernale et maudite!...
L'imprudent!

POITEVIN, *avec une intention marquée.*

Monseigneur est pensif... Il médite
Quelque chose de grave.

LE ROI.

Au moins, j'ai ce bonheur,
Qu'il ne médite rien de contraire à l'honneur.

POITEVIN.

Je l'espère.

LE ROI.

Mon Dieu! ses torts, je les avoue.
Marguerite, ce cœur aimant, qui se dévoue,
Il devrait l'aimer, lui! C'est ma douleur! Enfin,
Ce reproche est le seul que j'adresse au Dauphin.
En prince, maintenant, on le voit se conduire;
Et les mauvais conseils ne pourraient le séduire.

POITEVIN.

Dieu le veuille!

LE ROI,

Et pourtant j'ai peur!... Ce vague effroi,
Est-ce un pressentiment? Je suis triste... Pourquoi?

POITEVIN, *indiquant l'appartement de la Dauphine.*

Vous souffrez de la voir souffrir.

LE ROI.

Allez près d'elle.
Vous êtes un ami sage, un ami fidèle;
Peut-être lirez-vous dans son cœur mieux que moi?

POITEVIN.

Ce bon moine Adelbart le pourrait seul, je croi.

LE ROI.

Je l'ai fait prévenir.—En attendant, j'espère
En vous!

POITEVIN.

Sire...

LE ROI.

Parlez, comme ferait un père.

Poitevin sort, Raoul est entré.

SCÈNE II

LE ROI, RAOUL.

LE ROI, à part.

C'est lui, mon beau vainqueur! — Raoul, jamais soldat
N'a rempli mieux que vous son glorieux mandat.
Quand ce matin encor, de village en village,
Les routiers dans leur fuite essayaient le pillage,
Vous avez secouru mon peuple, et châtié
Ces hordes, qu'il nous faut détruire sans pitié. —
Les voilà disparus, et pour longtemps, je pense.
Raoul, c'est un exploit qui veut sa récompense.

RAOUL.

Sire, je n'ai rien fait que mon devoir.

LE ROI.

Eh bien!
Monsieur de Châtillon, lui, n'a pas fait le sien:
Ces brigands féodaux, il les protége, — ou tarde
A les punir. Soyez commandant de ma garde.

RAOUL.

Moi?

LE ROI.

Vous le remplacez.

RAOUL.

Sire, un pareil honneur!..

LE ROI.

Je vous aime, Raoul! j'éprouve du bonheur
A vous voir... Qu'est-ce donc?... Votre accent me pénètre ..
Je vous aimais, je crois, avant de vous connaître!
C'est étrange... Mais non... Raoul: tant de valeur!
Vous, si jeune, éprouvé déjà par le malheur!...
Votre père adoptif, d'Harcourt, âme loyale,
Venait d'être égorgé pour la cause royale!
Puis, c'est votre courage, enfin, qui m'a rendu
Ce noble serviteur que je croyais perdu,
Jean Daulon... Je vous dois, Raoul, plus qu'à personne :
Sans vous, je n'aurais plus de fille!

RAOUL, à part.

Je frissonne...
Malheureux! il fallait mourir en la sauvant.

LE ROI.

Quand la guerre vous eut éloigné, — bien souvent
Curieux, inquiet de tout ce qui vous touche,
J'interrogeais Daulon. Mais c'est de votre bouche
Que je veux tout savoir... Ne me refusez pas :
Contez-moi votre enfance.

RAOUL.

Elle est bien sombre, hélas!

C'est comme un souvenir lugubre, comme un songe
Où ma pensée encore avec effroi se plonge.

LE ROI.

Vous n'avez eu jamais de famille?

RAOUL.

Hélas! non.
Où suis-je né?... Quel est mon sang? Quel est mon nom?...
Je l'ignore... Une image est pourtant là, fidèle :
Je me vois, tout enfant, dans une citadelle,
Dans un vieux château fort.

LE ROI.

Vous, Raoul?...

RAOUL.

Seul, toujours;
Suivant l'ombre croissante au pied des larges tours,
Triste, le cœur gonflé d'amertume et de larmes,
N'entendant que le bruit des clairons et des armes,
Tandis qu'un sombre archer, silencieux témoin,
Semblait ne pas me voir et m'escortait de loin.

LE ROI.

Oh! quel mystère!...

RAOUL.

Alors, je ne pouvais comprendre
Que nos champs ravagés, que nos villes en cendre
N'étaient plus qu'un tombeau; que la France et le roi
Pleuraient aussi tous deux, et souffraient plus que moi!...
On me faisait prier pour vous, sire, et pour elle. —
Un soir que dans ma chambre, au fond d'une tourelle,
Je m'endormais, — soudain, je ne puis l'oublier,
Aux rayons de la lune, un homme, un chevalier,

Vêtu de fer, le casque au front, paraît!... Était-ce un rêve?
Oh! non! Puis, s'élançant vers ma couche, il m'enlève
Dans ses bras... Il versait des pleurs!... Mon cœur se fend...
Sa voix, sa douce voix murmurait : « Pauvre enfant! »

LE ROI, à part.

Quel souvenir!... un spectre!... Et toujours il m'assiége!
Toujours!

Haut.

Quel était donc ce chevalier?

RAOUL.

Que sais-je?...
Il m'embrassa... Ce fut un éternel adieu!

LE ROI, à part.

Hélas! du pauvre enfant qu'avez-vous fait, mon Dieu?

RAOUL.

Mais pourquoi le récit de ma triste fortune?
Pardon, sire, je vois que je vous importune...

LE ROI, vivement.

Achevez, achevez, Raoul.

RAOUL.

La même nuit,
Quand je dormais, brisé de lassitude, un bruit
Sinistre, épouvantable, éclate à mon oreille!
La citadelle en feu resplandissait, pareille
Au vaste embrasement d'une ville!... Et des cris;
Le carnage!... un assaut!... Le donjon était pris.
Je veux fuir; l'escalier brûlant croûle... Je tombe.
Qui m'arracha vivant de cette horrible tombe?
Dieu seul pourrait le dire, et je ne sais plus rien.
Quand je rouvris les yeux, pourtant, je me souvien
Que, sur un cheval noir, dans un galop rapide,

Un jeune et beau guerrier, au visage intrépide,
Mais doux comme celui d'une femme, en pleurant,
Soutenait mon front pâle, et m'emportait mourant.

LE ROI.

Jeanne d'Arc!

RAOUL.

C'est ainsi que je me la figure,
Sa bannière à la main, sous une blanche armure.

LE ROI.

C'était elle!

RAOUL.

Peut-être.

LE ROI.

Après, Raoul, après!

RAOUL.

Mais, soudain, mon regard se voilà; j'expirais.
Tout le reste, pour moi, n'est plus qu'ombre et mystère;
Et ce noble vieillard que j'appelais mon père,
D'Harcourt, par charité sans doute, m'éleva.

LE ROI.

Mais d'Harcourt vous a dit la main qui vous sauva?

RAOUL.

Jamais.

LE ROI, à part.

Ce château fort! cette nuit de carnage...
Quel trouble dans mon cœur!... C'est qu'il aurait ton âge,
Raoul!

RAOUL, à part.

Il me regarde avec tant de bonté!

LE ROI, à part

Mais, dans ces temps de guerre, un château dévasté,
Un pauvre enfant perdu, sans famille, et qu'un ange
A recueilli peut-être... est-ce donc bien étrange?

Regardant Raoul.

Ah! que n'est-il mon fils!

Le Dauphin paraît sur les marches du petit escalier qui mène au donjon.

LE DAUPHIN, à part.

Raoul avec le roi!

LE ROI.

Comptez sur l'avenir, Raoul; comptez sur moi.

RAOUL.

Sire...

LE ROI.

Mais épargnez votre sang davantage,
Raoul; vous avez fait vos preuves de courage.

RAOUL.

Si j'épargnais mon sang, les comtes, les barons,
Diraient que je n'ai point gagné mes éperons.

LE ROI.

Je tiens à votre vie, hélas! plus que vous-même!
Et si je vous perdais...

LE DAUPHIN, s'avançant, à part.

Ce Raoul, comme on l'aime!...
Autant que je le hais.

LE ROI, apercevant le Dauphin.

Vous, Louis? Un instant. —
Raoul, mon connétable est là, qui vous attend :

Allez donc, il s'agit d'une importante affaire.
Richemont vous dira ce que vous devez faire.

Raoul sort.

SCÈNE III

LE ROI, LE DAUPHIN.

LE ROI.

C'est bien triste un départ! Louis, tâchons, du moins,
De parler cœur à cœur un moment, sans témoins.
Quand nous reverrons-nous, mon fils?... Jamais, peut-être!

LE DAUPHIN.

Jamais! que dites-vous, sire?

LE ROI.

Ce qui doit être.
Je suis vieux avant l'âge, et les chagrins pesants
M'ont courbé vers la tombe encor plus que les ans!
On ne peut longtemps vivre, usé par la souffrance...
Louis Dauphin sera bientôt le roi de France.

LE DAUPHIN.

Ce nom de roi, que Dieu me l'inflige bien tard!
Sire, lorsque vers lui j'élève mon regard,
J'implore cette grâce avant toutes les autres :
Qu'aux dépens de mes jours Dieu prolonge les vôtres!

LE ROI.

Vous êtes maintenant un bon fils, je le sai,
Et nous devons tous deux oublier le passé.
J'aime en vous le soldat, faites aimer le prince.
Gouvernez dignement cette belle province

Que je mets dans vos mains. Soyez juste d'abord;
Défendez la chaumière avant le château fort;
Réparez comme moi ces profondes entailles
Qu'a faites au pays le glaive des batailles;
Dans la sagesse, enfin, marchez sans dévier,
Vers ce trône fatal qu'on a tort d'envier!

LE DAUPHIN.

Oui, bien tort!... Ce n'est pas votre fils qui l'envie.
Moi qui ne suis encor qu'au début de la vie,
J'ai réfléchi beaucoup, sire!... Aujourd'hui, je croi
Que la couronne pèse au front morne des rois.

LE ROI.

N'importe! lorsque Dieu voudra, courbez la tête.

LE DAUPHIN.

La volonté de Dieu, sire, qu'elle soit faite!

LE ROI.

Alors, continuez ma tâche, vous, mon fils.
Que m'a laissé, mourant, votre aïeul Charles six?
Une France en lambeaux, des villes prisonnières,
Que l'insolent vainqueur fouettait de ses bannières;
Ni trésors, ni soldats!... et pour tous défenseurs,
Des brigands, plus hideux que les envahisseurs!
Eh bien! j'ai reconquis avec mes capitaines,
De ma ville de Bourge aux frontières lointaines,
Presque tout le royaume... Et voilà qu'à son tour,
Le brigand noble tremble en son nid de vautour!
L'ordre et la paix au lieu des sanglantes rapines;
Voyez!... Dans les sillons où croissaient les épines,
Sans crainte, au vent du soir, la gerbe peut flotter,
Et le travail béni recommence à chanter.

LE DAUPHIN.

Oui, la France, par vous, semble aujourd'hui revivre.

LE ROI.

Mais tout n'est pas fini, mon fils! il faut poursuivre.
Ces bandits, souverains de la plaine et du mont,
Que dans sa main de fer étouffe Richemont,
M'obéissent à moi; — mais que mon œil se ferme...
S'ils allaient vous trouver moins sévère et moins ferme?

LE DAUPHIN.

Qui, moi?

LE ROI.

C'est leur espoir.

LE DAUPHIN.

Ils se trompent beaucoup.

A part.

Plus d'un pourra l'apprendre aux dépens de son cou.

LE ROI.

Le peuple a trop souffert!... Que le peuple regarde
Enfin la royauté comme une sauvegarde,
Et comprenne, voyant tout fléchir sous la loi,
Que le meilleur ami du peuple, c'est le roi.
Mais la France, ô mon fils! qu'elle soit grande et forte!...
Ce germe glorieux qu'en ses flancs elle porte,
C'est l'avenir du monde!... Elle marche, et sa main
Des nations dans l'ombre éclaire le chemin.
Ne l'oubliez jamais : cette noble patrie
Est l'antique berceau de la chevalerie!
Mais tout meurt sur la terre, hélas!... Après Dunois,
Que nous restera-t-il des vieux temps? les tournois. —
Mais non! des anciens preux si la tombe est fermée,

Leur âme est toujours là, vivante : c'est l'armée!
Respirons : la victoire épuisa les vainqueurs.
Qu'un sang nouveau bouillonne et remonte à nos cœurs!...
Alors, tirant l'épée, un saint courroux dans l'âme,
Sur le pâle étranger secouant l'oriflamme,
Des bords de l'Océan aux montagnes du Rhin,
Nous précipiterons nos phalanges d'airain;
Et, rendant au pays son antique frontière,
Nous revendiquerons la France tout entière!

LE DAUPHIN.

Ce beau royaume, Dieu l'avait si bien traité!
Mais l'ouvrage de Dieu, les hommes l'ont gâté.
Pourtant, sire, j'en crois certaine prophétie...
L'étoile de la France enfin s'est éclaircie;
Elle brille, ce soir!

Allant à une fenêtre.

Je la vois resplendir.

Avec une sorte d'enthousiasme.

C'est écrit dans les cieux : la France va grandir!

LE ROI.

Votre œil plonge indiscret dans l'éternel mystère!...
Je vous l'ai déjà dit, vous avez tort.

LE DAUPHIN.

Mon père,
Ce livre, que déroule à nos yeux éblouis
Dieu lui-même, — il contient la vérité?

LE ROI.

Louis,
Dans ce livre un mortel ne lit que le mensonge.

Oh! n'interrogez plus l'astrologie, — un songe!
Un songe criminel!

LE DAUPHIN.

Mais les rois vos aïeux,
Sire, lui, Charles cinq, un des plus glorieux,
Sans vouloir offenser jamais le Décalogue,
Tous bons chrétiens, payaient fort cher leur astrologue;
Et quand naissait un prince, alors... Sire, je croi
Qu'on dressait l'horoscope en présence du roi?

LE ROI.

Oui, c'était la coutume... une coutume impie!...
Et moi j'ai fait comme eux! Depuis vingt ans j'expie
Et ma lâche faiblesse et ma crédulité.

LE DAUPHIN.

Vous, sire?... Je ne puis comprendre, en vérité...
A part.
Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

LE ROI.

Combien le crime pèse!
J'ai dans l'âme un sanglot qui jamais ne s'apaise.
* Louis, depuis vingt ans je souffre, et je me tais;
* Louis, j'ai bien souffert, et je le méritais!
* Que l'expiation jusqu'au bout s'accomplisse!...
* Vous le voulez, mon Dieu!... Louis, c'est mon supplice:
Il faut que je vous dise enfin ce que je fis;
Il faut que devant vous je m'accuse, ô mon fils!
Le moment est venu; je ne veux plus attendre :
Vous êtes maintenant en âge de m'entendre.
Effrayante leçon! vous en profiterez.
Ce livre plein de sens douteux, mal déchiffrés,
Ce livre prophétique où nous cherchons à lire,

Même lorsqu'il dit vrai, nous entraîne au délire;
Et ce rayon qui passe, éclair fallacieux,
Fait retomber la nuit plus lourde sur nos yeux !...
Oh! quel secret, mon fils! Écoutez... c'est infâme !...
Jeanne d'Arc, seule au monde, un jour lut dans mon âme

LE DAUPHIN, *à part.*

Le secret du roi!... Bien; je vais donc le savoir.

LE ROI.

Voilà plus de vingt ans, — c'est à Poitiers, — un soir,
Le soir qui précéda, Louis, votre naissance,
Je consultais, suivant la coutume de France,
L'astrologue du roi Charles cinq, un vieillard,
Qui passait pour habile et profond dans son art.
« Qui me succédera ? lui demandai-je. Parle;
» Ouvre-moi l'avenir. Aurai-je un fils? » — « Roi Charle !
» Les constellations m'annoncent bien des maux :
» La reine enfantera demain... deux fils jumeaux! »

LE DAUPHIN.

Il mentait.

LE ROI.

Non, Louis : la reine votre mère
Mit au monde deux fils.

LE DAUPHIN.

Deux fils !

A part.

J'ai donc un frère?...

LE ROI.

Vous êtes l'un des deux. L'autre...

LE DAUPHIN.

L'autre?...

LE ROI.

Louis,
Combien de noirs secrets sous le trône enfouis !
Une tradition qui remonte aux vieux âges,
Un usage barbare entre tous les usages,
Mystérieux, fatal, a passé jusqu'à moi.
Si deux princes jumeaux naissent, l'un d'eux est roi;
L'autre, pour éviter un conflit d'héritage
Qui pourrait du royaume amener le partage,
L'autre doit ignorer sa naissance à jamais
Et disparaître...

LE DAUPHIN, *avec anxiété.*

Il a disparu ?

LE ROI, *douloureusement.*

Je l'aimais !...
Comme vous. Dieu le sait, lui qui voit dans mon âme !..
Et je foulais aux pieds cette coutume infâme.
Mais le sombre vieillard, tout à coup pâlissant :
« Malheur ! malheur! le ciel a des taches de sang ! »
Puis, clouant sur vous deux son regard de vipère :
« Tu vois bien ces enfants ? L'un d'eux tuera son père ! ..
» Le voici. Tremble ! »

LE DAUPHIN.

Alors ?

LE ROI.

Je pris, lâche et cruel,
Cette voix de l'Enfer pour une voix du Ciel !
J'obéis... je forçai la nature à se taire. —
Louis, ne vengez pas votre malheureux frère !

LE DAUPHIN, *avec une joie sombre.*

Il est mort?

LE ROI.

Plaignez-moi! c'est Dieu seul qui maudit.

LE DAUPHIN.

Mais ce frère?...

LE ROI.

Oubliez ce que je vous ai dit!

LE DAUPHIN.

Oublier, sire?... un frère!

LE ROI.

Oh! par pitié!

LE DAUPHIN.

Par grâce!

Avec une rage sourde et croissante.

S'il n'est pas mort... où donc est-il?... Que je l'embrasse!

LE ROI.

Plus un mot! plus un mot!... si vous m'aimez... Adieu!
Je souffre... j'ai besoin d'être seul avec Dieu.
A demain... Vous partez, je pense, dès l'aurore?

LE DAUPHIN.

Oui, sire.

LE ROI, *l'embrassant avec une tendresse douloureuse.*

Nous pourrons nous embrasser encore.
Adieu!... — Je serai là, mon fils, pour vous bénir.

Il rentre dans ses appartements.

SCÈNE IV

LE DAUPHIN, seul.

Un frère ! Est-il bien mort ?... S'il allait revenir !...
C'est que... je n'aime pas les spectres !...

Avec terreur.

Quelle idée !
Pourquoi soudain mon âme en est-elle obsédée ?
Si c'était le fantôme invisible, l'effroi
Qui se place toujours entre mon père et moi ?...
L'astrologue m'a dit ce soir encore : « Achève !
Tu marches aujourd'hui sur le tranchant du glaive.
Ne laisse pas grandir le péril ; que ta main
Frappe le coup ce soir, — il n'est plus temps demain ! »
Je frapperai. Malheur à qui me fait ombrage,
A tout ce qui me gêne et barre mon passage !
Ne pas être pour moi, c'est être contre moi.
Brézé, Daulon, vous tous, les bons amis du roi,
Je vous empêcherai de me nuire !... Et toi-même,
Qui t'avises d'aimer la Dauphine, et qu'elle aime,
Raoul, astre nouveau, que je hais par instinct !...

D'un accent terrible.

Pardieu !... quand la lumière est trop vive, on l'éteint ! —
Comme c'est moi qui tiens les dés, je me hasarde :
Châtillon me promet cent archers de la garde ;
Ce brave gouverneur, monsieur de Beuil, autant ;
Plus, les clefs du rempart. Chabanne est mécontent :
Je l'aurai. — Tout me sert !... Et pour jouer son rôle,
Si la Trémouille accourt, fidèle à sa parole ;
S'il nous prête main-forte au signal du beffroi,
Cette nuit je triomphe !... et demain je suis roi !

SCÈNE V

LE DAUPHIN, DE TILLAY.

DE TILLAY.

Si l'on vous entendait, monseigneur.... Prenez garde!
Châtillon qui n'est plus commandant de la garde!...

LE DAUPHIN, *avec une sourde violence.*

Hein! — Soupçonnerait-on quelque chose?

DE TILLAY.

Non, rien.
Mais vous ne savez pas qui le remplace?...

LE DAUPHIN.

Eh bien?

DE TILLAY.

Raoul!

LE DAUPHIN, *avec joie.*

Dieu soit loué!

DE TILLAY, *surpris.*

Mais, dans une heure, on donne
Le signal!

LE DAUPHIN, *impassible.*

Dans une heure, oui, le beffroi qui sonne ..

DE TILLAY.

Monseigneur est bien calme.

LE DAUPHIN.

Oh! très-calme. A présent,
Je n'ai plus de remords. — J'avais le cœur pesant.

DE TILLAY, avec plus de surprise.

Ah?

LE DAUPHIN.

Mon Dieu! j'hésitais... la vengeance me coûte :
Mais la nécessité parle enfin, — je l'écoute.
Ce Raoul est toujours, toujours sur mon chemin :
Est-ce ma faute, à moi, s'il rencontre ma main?
Notre Dame, qui voit ce cœur plein d'indulgence,
Au moins ne dira pas que c'est une vengeance. —
La scène d'hier soir, — sans vous calomnier, —
Ne me suffisait point... Vous êtes rancunier;
Et vous en voulez fort à ce pauvre jeune homme?

DE TILLAY.

N'ai-je pas des témoins?

LE DAUPHIN.

Très-scrupuleux, — qu'on nomme
Franquet, maître Olivier, tous les deux gens de bien.
Mais l'autre, Forestel, je crois, ne disait rien?

DE TILLAY.

Madame Marguerite a de ce bon apôtre
Payé cher le silence...

LE DAUPHIN.

Et j'ai besoin du vôtre.
Donc, pas un mot encor de ce qui s'est passé.
Il ne se doute point, Raoul, que je le sai?

DE TILLAY.

Il ne s'en doute point.

LE DAUPHIN.

Ce bon Raoul, je l'aime!
Je l'attends à souper.

DE TILLAY.

Raoul?

LE DAUPHIN.

Cette nuit même.

DE TILLAY.

Il a promis?

LE DAUPHIN.

Comment!... mais nous sommes au mieux.

DE TILLAY, avec un peu de sarcasme.

D'hier soir?

LE DAUPHIN, en appuyant sur les mots.

D'hier soir. — C'est un souper d'adieux.

DE TILLAY.

J'égaierai le festin si Monseigneur m'invite.

LE DAUPHIN.

Lorsqu'on est mal ensemble, il vaut mieux qu'on s'évite.

Montrant une porte à droite.

Vous serez là.

DE TILLAY.

Je vais trouver maître Olivier.

LE DAUPHIN.

Qu'il se charge de tout. — N'allez pas l'envier :
Chacun son poste.

DE TILLAY.

Il faut que tout le monde vive.

LE DAUPHIN.

Mais, à propos, Raoul n'est pas mon seul convive.
Un autre encore.

DE TILLAY.

Encor?

LE DAUPHIN.

Je n'aime pas le bruit. —
Chabanne est de service au château, cette nuit :
Sans lui rien de possible, — et c'est un homme étrange ;
Mais, le verre à la main, vous savez, tout s'arrange.

DE TILLAY.

Chabanne aussi ? — Fort bien. — Ces deux points résolus,
Je cours... Deux au lieu d'un, il n'en coûte pas plus.

LE DAUPHIN.

Mais ne confondons pas. Diable ! qu'on y regarde !
Chabannes, lui, n'est point commandant de la garde :
J'en vais faire un ami, peut-être, et des plus chauds.
Qui sait ? Parmi les noms des nouveaux maréchaux,
Il n'a pas vu le sien ; et j'en suis sûr, compère,
La nomination de Raoul l'exaspère.

Bruit derrière le théâtre.

DE TILLAY.

Écoutez, monseigneur ! Le voilà furieux.
Il blasphème.

LE DAUPHIN.

C'est bien.

DE TILLAY.

Il querelle.

LE DAUPHIN.

C'est mieux.
Que tout soit prêt. — Je veux d'abord sonder le fleuve :
Je le crois navigable, et je risque l'épreuve. —
Si je me trompe, alors, que l'on m'assiste, moi,
Quand je dirai : « *Buvons à la santé du roi !*

L'altercation continue derrière le théâtre.

Maintenant que l'affaire est sous votre conduite,
Je m'en lave les mains.

DE TILLAY, à part.

Lui d'abord!... Elle ensuite!

LE DAUPHIN.

Allez, voici Chabanne.

De Tillay sort.

SCÈNE VI

LE DAUPHIN, CHABANNES.

CHABANNES. Il entre exaspéré, et continue sa dispute.

Eh bien donc, au plus fort!
Entre vous tous et moi c'est une guerre à mort!...
Je vous ferai sentir ce que pèse un outrage!

LE DAUPHIN, l'observant, à part.

Ils travaillent pour moi, ces chers seigneurs. Courage!

CHABANNES, marchant avec agitation sans voir le Dauphin.

Et le roi qui permet qu'on me charge d'affronts!
Si j'étais moins loyal!... Par le ciel! — Nous verrons.

LE DAUPHIN, s'approchant.

Comte de Dammartin?...

CHABANNES, sans voir le Dauphin.

Ce connétable!...

LE DAUPHIN.

Comte?...

CHABANNES.

M'insulter de la sorte!... On réglera son compte!

LE DAUPHIN, lui frappant sur l'épaule.

Bien.

CHABANNES.

Pardon, monseigneur. Je ne vous voyais pas.

LE DAUPHIN,

Moi, je vous entendais.

CHABANNES, furieux.

Que d'autres parlent bas !
Pour qu'on m'entende, moi, c'est tout haut que je parle;
Et j'en dirais bien plus en face du roi Charle!...
Ce connétable Arthus qui fait des maréchaux,
Et qui, de mes routiers encombrant ses cachots,
Vous les jette aux poissons pour des enfantillages!...
Parce qu'ils ont brûlé quelques mauvais villages.

LE DAUPHIN.

C'est mal.

CHABANNES.

C'est monstrueux, lâche, infâme !

LE DAUPHIN.

En effet.
Croyez que je ressens l'outrage qu'on vous fait.

CHABANNES.

Je le crois. Monseigneur aime les gens de guerre !

LE DAUPHIN.

Je les aime, et les plains.

CHABANNES.

Ils n'en profitent guère!...
Si j'étais le Dauphin de France et de Viennois...

LE DAUPHIN.

Que feriez-vous ?

CHABANNES, *d'une voix plus forte.*

Pardieu ! ces greffiers, ces bourgeois,
Engeance d'intrigants qui perdent le royaume,
Je les balaierais tous comme des brins de chaume !
A commencer par lui, ce connétable Arthus.

LE DAUPHIN.

Moins haut !

CHABANNES.

Je parlerai ! Trop longtemps je me tus.

LE DAUPHIN.

On peut faire, sans dire. — Écoutez-moi ; nous sommes
Du même avis tous deux, et tous deux gentilshommes.
Je vois tout comme vous le mal, — et moi, Dauphin,
Très-sérieusement, je veux y mettre fin.

CHABANNES.

Par malheur, vous partez, monseigneur !

LE DAUPHIN.

Pas encore.
Que de choses parfois une heure voit éclore !
Nous soupons tous les deux, vous me l'avez promis ?
En attendant, causons, là, comme deux amis ;
Près d'un bon feu.

Il s'assied et fait signe à Chabannes d'en faire autant.

La nuit est fraîche, ce me semble ?

CHABANNES.

Moi, je bous !

LE DAUPHIN.

De colère. — On est si bien ensemble!

Appelant.

Holà! maître Olivier!

A Chabannes.

Profitons des instants.

A Olivier, qui entre.

Maître Olivier, du vin!

A Chabannes.

C'est pour tuer le temps.

CHABANNES.

Je ne bois pas.

LE DAUPHIN.

Allons.

CHABANNES.

Je suis trop plein de rage.

LE DAUPHIN.

On ne l'est jamais trop pour venger un outrage.

CHABANNES.

Eh bien, soit!

Maître Olivier vient d'apporter un flacon et deux verres sur un plateau d'argent.

LE DAUPHIN, à maître Olivier.

Verse-nous. — Bien.

Touchant avec son verre celui de Chabannes.

Chabanne?...

Ils boivent.

Encore un!

Maître Olivier remplit de nouveau les verres — Depuis quelques instants plusieurs Pages à la livrée du Dauphin ont apporté une table toute servie; sur un signe du Dauphin, ils sortent avec maître Olivier.

CHABANNES.

Trois couverts. Monseigneur, vous attendez quelqu'un?

LE DAUPHIN.

J'attends le commandant de la garde.

CHABANNES.

A merveille!

Monsieur de Châtillon?

LE DAUPHIN.

Raoul.

CHABANNES.

Raoul?

LE DAUPHIN.

Il veille,

Cette nuit, avec nous.

CHABANNES, rudement.

Raoul...

LE DAUPHIN.

Est du repas.

CHABANNES, se levant.

Alors, bien obligé! pour moi, je n'en suis pas.

LE DAUPHIN.

Je vous croyais amis?

CHABANNES.

Nous étions camarades.

Mais, puisqu'à mes dépens, il veut gagner ses grades;
Puisque, faisant la cour à ces bourgeois altiers,
Il entame le cuir de mes pauvres routiers,

Je l'attends aux prochains tournois, — et, Dieu me damne!
Je lui ferai bien voir ce que c'est que Chabanne.

LE DAUPHIN.

Mais, patience. Il peut nous servir, croyez-moi.
Songez donc? commandant de la garde du roi.

CHABANNES.

Un enfant!... que berçait encore sa nourrice,
Quand moi, déjà couvert de mainte cicatrice,
J'avais conduit à Reims, pour l'y faire sacrer,
Ce roi, qui maintenant nous laisse massacrer!

LE DAUPHIN.

Le fait est que celui dont je tiens ma naissance
A toutes les vertus, moins la reconnaissance.

CHABANNES.

Un ingrat!

LE DAUPHIN.

Mais qu'y faire? On ne peut se changer.

CHABANNES.

Tant qu'il fallait combattre, on m'a su ménager.

LE DAUPHIN.

Vous avez bien raison, Chabannes, de vous plaindre!
Mais, pour qu'on vous ménage, il faut vous faire craindre.
Vous êtes si loyal, que tel de vos amis
Compte sur vous toujours, et se croit tout permis.

CHABANNES.

Mais qu'on y prenne garde! et le roi, comme un autre!
Il a son cri de guerre, et nous avons le nôtre :
Cent vingt lances toujours m'obéissent, à moi!...
Si je voulais... d'un mot...

LE DAUPHIN, *vivement.*

Croyez-vous ?

CHABANNES.

Si je croi !...
Il me semble pourtant que ma troupe aguerrie
Se comporte assez bien dans une Praguerie?
Si je n'avais eu peur d'affliger trop ce roi,
Qui m'oublie, et que j'aime encore, malgré moi...
L'insolent Richemont saurait qu'on est de taille
A lui briser au front sa hache de bataille!

LE DAUPHIN.

Il peut l'apprendre encor.

Mystérieusement.

Si vous avez besoin
D'un ami... je suis là.

CHABANNES.

Demain vous serez loin.

LE DAUPHIN.

Qui sait?

CHABANNES.

Comment ?

LE DAUPHIN.

Tenez; jouons cartes sur table.
Vous n'êtes pas content, ni moi. Le connétable
Vous déteste, — il m'abhorre... Et si vous m'écoutiez,
Peut-être... Unissons-nous.

CHABANNES.

Contre lui ? Volontiers !
Dans l'intérêt du roi.

LE DAUPHIN.

Mais surtout du royaume.
Le roi, c'est Richemont; l'autre n'est qu'un fantôme...
Il faut, pour voir enfin les peuples gouvernés,
Une main ferme et jeune... Il faut... Vous comprenez?

CHABANNES, brusquement.

Non; je ne comprends pas.

LE DAUPHIN.

Vous comprenez, j'espère,
Que les choses vont mal; que mon auguste père
Ne fait rien pour vous?

CHABANNES.

Rien.

LE DAUPHIN.

Et que tous les honneurs
Passent aux favoris, devenus grands seigneurs?

CHABANNES.

Oui, tous!

LE DAUPHIN.

C'est un système. On chasse, on destitue
Les plus vieux serviteurs; vos soldats, on les tue;
Et, pour comble d'affront, vous-même, quelque jour
Vous serez, j'en ai peur, éloigné do la cour.

CHABANNES, avec emportement.

Moi?

LE DAUPHIN.

Comme Châtillon.

CHABANNES.

Qu'on essaie !... et peut-être

Alors...

LE DAUPHIN.

Vous comprenez que si j'étais le maître ?...

CHABANNES, l'interrompant.

Tout irait mieux !

LE DAUPHIN.

D'abord, je supprime l'édit.

CHABANNES.

Bien.

LE DAUPHIN.

Je mets le conseil à la porte...

CHABANNES.

C'est dit !

Arrière les bourgeois, les hommes de finance !

LE DAUPHIN.

Arrière !... je vous fais connétable de France.

CHABANNES.

Je l'ai bien mérité.

LE DAUPHIN.

Vous l'êtes.

CHABANNES.

Moi ! comment ?

LE DAUPHIN, baissant la voix

Presque toute la garde est à moi. Le moment
Venu, criez : Chabanne !... Alors, je suis le maître.

CHABANNES.

Vous ?

LE DAUPHIN.

La Trémouille attend mon signal...

CHABANNES, indigné.

Qui ?... ce traître !

LE DAUPHIN

Oh ! n'y regardons pas maintenant de si près;
Et servons-nous de lui, sauf à choisir après.
Il faut, les premiers jours, qu'ici je me contraigne...

CHABANNES.

Mais puisque vous partez ?

LE DAUPHIN.

Je ne pars pas, — je règne.

CHABANNES, se levant, après un moment de stupeur.

Le roi, mon noble maître, auprès de votre aïeul,
Dort-il à Saint-Denis, couché dans son linceul,
Pour que Louis Dauphin se dise roi de France ?

LE DAUPHIN, à part.

Intraitable !... Il faut donc le réduire au silence.

CHABANNES.

Et c'est à moi, Chabanne, à moi le compagnon
De cette Jeanne d'Arc au sublime renom,
A moi, dont les aïeux n'ont point trahi les vôtres,
Que vous offrez ce pacte infâme ! Offrez à d'autres !...

LE DAUPHIN, d'un ton caressant.

Vous ne comprenez pas, Chabannes...

CHABANNES.

Monseigneur,

Je comprends toujours bien lorsqu'il s'agit d'honneur !
Non pas qu'une vengeance au besoin m'effarouche :
On m'a vu !... Mais le roi !... Malheur à qui le touche !

LE DAUPHIN.

Loyal... de l'éperon, ma foi, jusqu'au cimier !
On peut compter sur vous... le roi tout le premier.

CHABANNES.

Est-ce une raillerie ?

LE DAUPHIN.

Eh non, c'est une épreuve.
Le roi se défiait un peu de vous.

CHABANNES, fièrement.

La preuve ?

LE DAUPHIN.

Vous l'aurez ; patience !... Ah ! sans de bons garants,
On ne sait plus à qui se fier...

CHABANNES.

Je l'apprends.

Entre maître Olivier.

Vous m'avez mis du noir dans l'âme, je vous jure !...

OLIVIER, bas au Dauphin.

Tout est prêt.

LE DAUPHIN.

Bien.

CHABANNES, rudement.

Adieu !

LE DAUPHIN, essayant de retenir Chabannes.

Me faire cette injure !...

Vous? lorsque avec Raoul, ce loyal chevalier,
Je veux absolument vous réconcilier!
Entre amis, pour des riens, faut-il que l'on s'égorge?

CHABANNES.

Puisque vous le voulez...

A part.

C'est un complot qu'il forge :

Restons.

Entre Raoul.

LE DAUPHIN.

Ce cher Raoul! C'est donc lui? Quel bonheur!

SCÈNE VII

LE DAUPHIN, CHABANNES, RAOUL, MAITRE OLIVIER, plusieurs PAGES DE SERVICE.

RAOUL.

Pardon; ce qui m'amène est grave, monseigneur :
Depuis hier, à Tours, la Trémouille se cache.

LE DAUPHIN, très-calme.

Où donc?

RAOUL.

Nul ne le sait.

LE DAUPHIN.

Mais il faut qu'on le sache.
Monsieur le connétable a pourtant de bons yeux?

RAOUL.

Monseigneur, il a pris ses mesures.

LE DAUPHIN.

Tant mieux.

RAOUL.

On parle d'un complot.

LE DAUPHIN.

Ah? — Ceci nous regarde.
Que le roi dorme en paix, nous faisons bonne garde.
Mes amis, donnez-vous la main, là, devant moi.
Sans rancune. — *Buvons à la santé du roi!*

OLIVIER, bas au Dauphin.

Tous deux?

LE DAUPHIN, bas.

Oui.

Maitre Olivier, Franquet et un Page, chacun une aiguière à la main, remplissent en même temps les trois coupes: Olivier celle de Raoul, Franquet celle de Chabannes, le Page celle du Dauphin.

CHABANNES, à Raoul.

Pardonnez à mon humeur chagrine....
On sent qu'un noble cœur bat dans cette poitrine!—
Vous aimez le roi, vous.

RAOUL.

J'espère, avant demain,
Le prouver, seigneur comte!

CHABANNES.

Et moi donc! Votre main?

Ils se serrent cordialement la main.

LE DAUPHIN.

Bon! voilà ce que j'aime!... Et maintenant, mes maîtres...

Touchant avec sa coupe celle de Chabannes.

L'ancien ami, d'abord!

CHABANNES, élevant sa coupe.

Dieu confonde les traîtres!

LE DAUPHIN.

Ainsi soit-il!

CHABANNES.

Au roi!

Il vide sa coupe d'un trait, le Dauphin vide la sienne à moitié.

LE DAUPHIN, à Raoul.

Chevalier, à nous deux!

Au moment où Raoul porte la coupe à ses lèvres, Marguerite paraît, effrayante de pâleur; elle s'élance vers Raoul.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Raoul!

LE DAUPHIN, terrible.

Que voulez-vous?

MARGUERITE.

Moi! moi!... ce que je veux?..

Il le demande!

LE DAUPHIN, à Raoul.

Eh bien! vous me faites attendre?

MARGUERITE.

Raoul! ne buvez pas!...

RAOUL. Il a reposé sa coupe sur la table.

Mais je ne puis comprendre...

MARGUERITE.

Je veux me taire encor!... je le dois... ô tourment!...
Mais, pour Dieu!...

LE DAUPHIN, bas, d'un ton impérieux.

Retournez dans votre appartement.

MARGUERITE, avec résolution.

Je ne sortirai pas.

CHABANNES.

Expliquez-vous, madame?

LE DAUPHIN.

Ne voyez-vous donc pas que cette pauvre femme
Est en proie au délire, et qu'un accès nouveau
Trouble profondément ce débile cerveau?

RAOUL, à part douloureusement.

Et c'est moi qui suis cause!...

LE DAUPHIN, à Marguerite.

Allez, je vous supplie!

MARGUERITE, éperdue.

Non! tant que je verrai cette coupe remplie!...

LE DAUPHIN, voyant l'hésitation de Raoul.

Me soupçonneriez-vous?

RAOUL.

Moi! Pour quelle raison?

Il reprend sa coupe.

MARGUERITE.

Forestel m'a tout dit! Raoul!...

Lui arrachant la coupe qui tombe et se brise.

C'est du poison!

RAOUL.

Qu'entends-je?

LE DAUPHIN, avec fureur.

Du poison?

MARGUERITE avec joie, à part.

Sauvé!

LE DAUPHIN.

Sur ma parole!
Si je n'avais pitié!...

MARGUERITE.

Monseigneur, j'étais folle!

LE DAUPHIN, bas à Olivier.

Le signal au plus tôt!

Olivier sort; à Marguerite.

Vous m'accusiez, je croi?...

MARGUERITE, tremblante.

Ai-je accusé quelqu'un?

CHABANNES, chancelant tout à coup.

Je vous accuse, moi!...
C'est infâme! — Oh! le sang dans mes veines se fige!...
Monseigneur! Monseigneur! c'est infâme, vous dis-je!...
Ne pouvant dans mon cœur souffler la trahison,
Vous avez, comme un lâche, eu recours au poison!

LE DAUPHIN.

Vous en avez menti!

CHABANNES, tirant son épée.

Menti!... Pareille injure....
Bien vous prend d'être fils de roi, je vous le jure!...

Mais, pour Dieu ! nommez donc quelqu'un de votre hôtel

Il jette son gant au milieu de la salle.

Je le défie, à mort !

LE DAUPHIN, hors de lui.

Soit ! Un combat mortel !...

Quand le Dauphin se venge, il se venge en personne !

A Raoul.

Relevez-moi ce gant.

Raoul fait un mouvement pour obéir, quand Chabannes tombe comme foudroyé devant la grande porte qui mène aux appartements du Roi.

RAOUL, montrant Chabannes.

Il est mort !

On entend tout à coup sonner le beffroi.

LE DAUPHIN, avec triomphe.

L'heure sonne !

Au milieu des rumeurs lointaines, ce cri éclate :

Aux armes !

RAOUL.

Trahison !

LE DAUPHIN.

Silence !...

RAOUL.

Archers, à moi !

Quelques gens armés se précipitent sur la scène en criant :

Vive Louis Dauphin !

LE DAUPHIN, aux conjurés.

A la chambre du roi !...

Avec une expresssion sinistre.

C'est pour veiller sur lui.

RAOUL, l'épée à la main.

Nul ici ne pénètre!

Arrière!

LE DAUPHIN.

Votre épée!

RAOUL.

Elle est au roi mon maître!

LE DAUPHIN.

Le maître ici, c'est moi!

RAOUL.

Pas encor.

Ils se mesurent des yeux, leurs épées se froissent.

MARGUERITE, avec désespoir.

Justes cieux!...

Elle tombe dans les bras de ses femmes, qui viennent d'accourir, et qui l'emportent évanouie.

LE DAUPHIN.

Son épée a touché la mienne!... Audacieux!...
Mais quel est donc cet homme?

RAOUL.

Un serviteur fidèle.

LE DAUPHIN.

Tenir tête au Dauphin!

RAOUL.

Je ne vois qu'un rebelle!

LE DAUPHIN.

Oh! je passerai bien!

RAOUL.

Mais avant de passer,
Ma poitrine est un mur qu'il vous faut traverser!

LE DAUPHIN.

Meurs donc!

RAOUL.

Vivant ou mort, je barre cette porte!

Le Dauphin se précipite avec un groupe de conjurés sur Raoul, qui disparait un instant dans le tourbillon; mais soudain ces cris : *Vive le roi! vive le roi!* se font entendre dans l'éloignement et se rapprochent. Les conjurés, surpris, lâchent Raoul, qui s'élance vers la porte de la chambre du Roi.

RAOUL.

Entendez-vous ces cris?

Au dehors, avec plus de force :

Vive le roi!

LE DAUPHIN, aux conjurés.

Main-forte!
Allons, vous tous! allons!

RAOUL.

Que nul ne bouge!

Les conjurés demeurent immobiles; plusieurs ont pris la fuite.

LE DAUPHIN, montrant la chambre royale.

Au roi! —
Lâches! vous avez peur?... Eh bien! j'irai seul, moi.

Il court, l'épée à la main, vers le fond du théâtre; mais il s'arrête tout à coup et recule avec effroi devant le cadavre de Chabannes couché en travers de la porte. Enfin, après quelques instants d'une hésitation pleine d'horreur, il saute par-dessus le cadavre; aussitôt la porte des appartements royaux s'ouvre; le roi paraît sur le seuil. Il se fait un profond silence; le Dauphin laisse tomber son épée. Le roi s'avance lentement, et rencontre le cadavre de Chabannes; il se penche vers lui, pose une main sur le cœur de son vieux compagnon d'armes, et laisse échapper un sanglot. Il se relève, et marche vers le Dauphin, qui recule à mesure avec stupeur.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE ROI, ARCHERS DE LA GARDE ÉCOSSAISE.

LE ROI au Dauphin.

Enfant dénaturé!

LE DAUPHIN, à part.

Je suis trahi!... Que faire?

LE ROI.

C'est donc toi qui devais assassiner ton père!

LE DAUPHIN.

Sire, vous pouvez croire?...

LE ROI.

Ingrat!... Et voilà donc
Le fruit de ma clémence!... A quoi sert le pardon?

LE DAUPHIN.

Je vous jure!...

DE ROI.

Silence!

LE DAUPHIN, s'animant.

Au moins, que je m'explique!

LE ROI.

Je sais tout! Richemont suivait ta marche oblique.

LE DAUPHIN, avec violence.

Richemont!... C'est un piége infernal qu'on me tend!
C'est un lâche complot! Pour me perdre on s'entend. —
Adieu! je pars!... chassé par la haine et l'envie!
Sire! je reviendrai, si Dieu me prête vie,

Quand mes persécuteurs, ces faux amis du roi,
Ne se trouveront plus entre mon père et moi !

LE ROI.

Partez donc !... Une fois hors d'ici, fils parjure,
Vous n'y rentrerez plus, c'est moi qui vous le jure !...
Tremblez qu'à ma douleur enfin compatissant,
Dieu ne fasse surgir quelqu'un de notre sang,
Qui, soutien de mon trône, âme pure et loyale,
Défendra mieux que vous la majesté royale !

LE DAUPHIN.

Quelqu'un de notre sang ! Qui donc ? qui donc ?

LE ROI.

Sortez !

Nous vous ferons savoir bientôt nos volontés.
Le courroux paternel longtemps gronde et menace,
Mais il punit enfin !

LE DAUPHIN, à part.

Malheur à qui me chasse !

Il sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LE DAUPHIN; puis LE MOINE ADELBART.

LE ROI.

Va, ton cœur ténébreux à présent m'est connu !
Le châtiment du ciel approche !...

ADELBART, paraissant.

Il est venu.

Le moine s'avance vers le Roi et lui présente un parchemin cacheté et plié en forme de lettre.

Sire, il est temps! lisez.

Il donne au Roi le parchemin.

LE ROI, examinant le cachet armorié.

Grand Dieu! — Qu'on se retire...

Avec trouble.

Excepté vous, Raoul.

SCÈNE XI

LE ROI, ADELBART, RAOUL, au fond du théâtre, l'épée à la main.

LE ROI.

Jeanne! sainte martyre!

Est-ce bien toi?

ADELBART.

Voyez ses armes : trois lis d'or.
Pour vous, du haut des cieux, Jeanne combat encor!

LE ROI, examinant la suscription de la lettre.

Au roi Charles. Ma main n'ose rompre la cire...
Un voile est sur mes yeux... Lisez! je ne puis...

ADELBART.

Sire

Nul mortel n'a ce droit, nul autre que vous seul :
Sacrilége est la main qui soulève un linceul!
Ce billet, qui renferme un terrible mystère,
Je l'ai caché dix ans aux regards de la terre :
Je ne soupçonne pas ce qu'il peut contenir.
Celle à qui Dieu permit d'entrevoir l'avenir
M'a dit : « Que de malheurs en mourant je présage!
» Au roi Charles portez mon funèbre message,

» Si le Dauphin Louis, fils rebelle à vingt ans,
» Deux fois conspire, et veut régner avant le temps ! »

LE ROI, brisant le cachet et jetant un coup d'œil sur la lettre ouverte.

Ciel ! j'ai bien lu !...

D'une voix forte.

Daulon ! Daulon !

SCÈNE XII

LES MÊMES, DAULON.

DAULON.

Mon noble maître ?...

LE ROI.

Cet enfant que par vous Jeanne d'Arc fit remettre
Au vieux sire d'Harcourt ?...

DAULON, montrant Raoul.

Le voici.

LE ROI.

Raoul ?

DAULON.

Oui.

LE ROI.

Raoul !... viens dans mes bras !

Le pressant sur son cœur.

Mon pauvre enfant !

Une draperie s'entr'ouvre au fond du théâtre, la figure pâle et sinistre du Dauphin apparaît.

LE DAUPHIN, à part.

C'est lui !

LE ROI, tenant toujours Raoul embrassé.

Depuis vingt ans, Raoul, c'est donc toi que je pleure !...
Daulon, justice, enfin ! — Que Louis, tout à l'heure,
Comparaisse devant les pairs et les barons :
Il ne régnera pas, l'indigne !

LE DAUPHIN, laissant retomber la draperie.

Nous verrons.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

CHEZ LA DAUPHINE

Au fond, les jardins qu'on aperçoit vaguement à travers de grandes fenêtres ogives qui s'ouvrent sur un perron. Le jour commence à poindre. Quelques flambeaux éclairent à peine le théâtre; mais, à droite, la porte de l'oratoire, toute grande ouverte, laisse échapper une assez vive lumière : c'est une chapelle ardente On entend dans l'oratoire une voix lente et grave qui récite les prières des agonisants. Marguerite est couchée, immobile et pâle, sur un lit de repos; Blanche est à genoux près d'elle, et pleure. A gauche, une table couverte de bijoux et de livres à riches fermoirs d'or et de pierreries.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, BLANCHE, puis ISABELLE.

LA VOIX, dans l'oratoire.

« Exaudi me, Domine, et clamor meus ad te veniat ! »

BLANCHE.

O mon Dieu ! sauvez-la !

LA VOIX.

« Domine, libera animam meam ! »

BLANCHE, regardant Marguerite.

Quel morne accablement !

ISABELLE, sortant de l'oratoire.

Eh bien ?...

* Les paroles latines se retranchent à la représentation.

BLANCHE.

Les yeux fermés, pâle, sans mouvement !

ISABELLE.

* Le beffroi, cette nuit, ébranlait ces murailles :
* Elles vont retentir du glas des funérailles !

BLANCHE.

* C'est impossible !... Dieu prolongera ses jours !

ISABELLE.

* Blanche, Dieu ne fait point des miracles toujours.
Depuis combien de temps la mort plane sur elle !...
Voici le dernier coup... Cette nature frêle
Est brisée !

BLANCHE, *se relevant.*

Appelons du secours !

ISABELLE.

Tout est vain.
Hélas ! oubliez-vous ce qu'a dit Poitevin ?

BLANCHE.

Non ! je tremble... Déjà l'orient se colore.
Dieu fasse que Prégente arrive à temps encore !...

ISABELLE.

Vous savez, l'autre soir, lorsqu'un ordre cruel,
Au nom de Monseigneur, la chassait de l'hôtel,
Prégente nous a dit : « Un noir complot se trame !
» Veillez sur elle ! Un mot... j'accours ! »

BLANCHE, *apercevant Prégente.*

Enfin !

SCÈNE II

LES MÊMES, PRÉGENTE.

PRÉGENTE, accourant.

Madame !...

Est-il vrai ?... qu'ai-je appris ?... Oh !

ISABELLE, montrant Marguerite.

Vous aviez raison,

Prégente, ses bourreaux triomphent !

PRÉGENTE, avec horreur.

Le poison !

ISABELLE.

Le poison du mensonge et de la calomnie :
Elle en meurt !

PRÉGENTE.

De Tillay ?...

ISABELLE.

Oui, ce mauvais génie !
Il a nommé Raoul.

PRÉGENTE.

Et cet homme infernal,
Monseigneur l'a pu croire ?...

ISABELLE.

Il croit toujours le mal.

PRÉGENTE.

On vient de l'arrêter, n'est-ce pas ?... On le juge.

BLANCHE.

Il s'est enfui.

ISABELLE.

Tant mieux !... Pauvre âme sans refuge,
Dans les bras de la mort quand tu vas t'assoupir,
Il n'insultera pas à ton dernier soupir !

PRÉGENTE.

Mais elle ne sait point que l'heure est si prochaine ?...

ISABELLE.

Au contraire... Un captif, lorsque tombe sa chaîne,
Lorsqu'il voit du cachot la porte enfin s'ouvrir,
N'a pas tant de bonheur qu'elle en trouve à mourir !...
* Car ce n'est déjà plus qu'une âme qui s'envole :
* C'est elle qui nous plaint, elle qui nous console !

Montrant l'oratoire.

* Voyez cet appareil lugubre, ces flambeaux !...
* On récite déjà les psaumes des tombeaux.

PRÉGENTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

BLANCHE, lui montrant la table couverte de livres et de bijoux.

Tenez.

PRÉGENTE.

Pauvre chère maîtresse !...
Ses livres, ses bijoux !...

BLANCHE.

Tout ce qu'elle nous laisse !...
* Nous avons bien pleuré !... Dire qu'il a fallu
* Mettre ici tout cela !... Madame l'a voulu.
* Cet or pour les enfants, pour la veuve indigente...
* A chacune de nous un souvenir, Prégente !

PRÉGENTE, vivement.

* Ce portrait !

BLANCHE.

Ce portrait, d'ineffable douceur,
* Pour vous.

PRÉGENTE, saisissant le portrait, qu'elle baise en sanglotant.

Oh !...

BLANCHE.

Vous étiez la compagne et la sœur,
* Quand, de la sombre Écosse au beau ciel de la France,
* L'enfant, rieuse encor, vint chercher la souffrance !

PRÉGENTE, contemplant le portrait.

* Rose et calme... un front pur aux longs cheveux tressés !

ISABELLE, indiquant un voile et un manteau sur la table.

* Ce voile, ce manteau, vous les reconnaissez ?...

PRÉGENTE.

* Le costume charmant de sa douce patrie !

ISABELLE.

* Nous l'ensevelirons, comme elle nous en prie,
* Avec ce voile d'or et ce manteau, qui seul
* Au bel ange expiré doit servir de linceul !

PREGENTE.

* Lorsque sa joue encore était fraîche et vermeille,
* C'était déjà son rêve !... Oh ! mais elle s'éveille !...
** Regardez !... Quel bonheur [1] !

[1] Pour la représentation, au lieu de : « Regardez !... Quel bonheur ! » il faut dire : « Elle va s'éveiller !.. »

ISABELLE.

Ne le souhaitez pas.
Ce réveil est funeste, et voisin du trépas!...
Non!... Toujours immobile.

PRÉGENTE, se penchant sur Marguerite.

Écoutez!

ISABELLE.

Elle nomme...

MARGUERITE, d'une voix presque éteinte.

Raoul!...

PRÉGENTE.

Un nom fatal!... Pourquoi donc ce jeune homme
Est-il venu, traînant le malheur jusqu'ici!...

BLANCHE.

N'accusez point Raoul!... Il est à plaindre aussi.

ISABELLE.

C'est maître Poitevin, l'ami sûr et fidèle,
Qui doit lui-même ici le conduire auprès d'elle;
Car elle veut lui dire un fraternel adieu
Quand l'âme, déployant son vol, ira vers Dieu!...
Mais seulement alors.

RÉGENTE.

Ils viennent, ce me semble?...

Avec terreur.

Oui.

ISABELLE.

C'est que l'heure est proche!... Allons prier, ensemble.

BLANCHE, douloureusement.

Allons!

Elles rentrent dans l'oratoire, dont la portière retombe.

SCÈNE III

MARGUERITE, immobile, POITEVIN, RAOUL.

POITEVIN, lui montrant Marguerite.

Voyez !

RAOUL, lui serrant la main.

Merci.

POITEVIN.

Je n'ai point hésité :
Je remplis sa dernière et sainte volonté.
Avant que pour jamais ces lèvres soient muettes,
Il faut qu'elle vous parle... Elle sait qui vous êtes,
Prince ! elle a vu le roi... Son âme est calme enfin :
Elle sait que Raoul est frère du Dauphin.
Ainsi ne craignez plus, quand meurt la noble femme,
Que jusque dans sa tombe encore on la diffame !
Ils l'ont calomniée, — avec quelle noirceur !
Mais qu'importe aujourd'hui ? vous êtes frère et sœur.

RAOUL, sourdement.

Oui, — frère et sœur !

POITEVIN.

Mais vous, monseigneur, du courage !
Elle en a.

RAOUL.

J'en aurai comme elle, — et davantage !
Ainsi donc, plus d'espoir ?

POITEVIN.

J'ai dit ce que j'ai dit.

RAOUL.

Combien de temps encor?...

POITEVIN, montrant l'horizon.

Le jour monte et grandit :
Lorsqu'il dépassera la cime du vieux chêne,
L'âme, enfin libre, aura fui sa terrestre chaîne!
Hélas!... voici bientôt le moment du réveil;
Puis la crise fatale!... Adieu. Le grand conseil
S'assemble, et l'on m'attend, — car, je vous ai vu naître.
Vous serez averti lorsqu'il faudra paraître,
Monseigneur.

Il sort.

SCÈNE IV

MARGUERITE, toujours endormie, RAOUL.

RAOUL, dont la douleur éclate.

Dieu clément!... frappez-moi donc aussi!...
Que vous ai-je donc fait pour me la prendre ainsi?
Lorsque entre nous déjà s'élève une barrière
Éternelle... ce mot : La femme de mon frère!
Allez-vous, sans pitié pour ce front jeune et beau,
Entre nous deux, Seigneur, mettre encor le tombeau?...
Ce n'est pas mon bonheur pourtant qui vous irrite!...
Que vous ai-je donc fait? — Ma douce Marguerite!...
Ange, que dans mon cœur en tremblant je nommais,
Dire que je te perds, et te perds à jamais!...

Tombant à genoux, suffoqué de sanglots.

Marguerite!

MARGUERITE, rouvrant les yeux.

Raoul!

RAOUL.

Dieu !

MARGUERITE, le reconnaissant.

Vous êtes fidèle!...
Aujourd'hui, c'est bien moi, Raoul, qui vous appelle!
Soyez béni, mon frère!...

RAOUL.

Oh! non! maudissez-moi!
Je suis fatal à tout ce que j'aime! — Pourquoi
M'avez-vous arraché la coupe empoisonnée?...

MARGUERITE.

L'heure pour vous, Raoul, n'est pas encor sonnée...
Moi, je meurs!...

RAOUL.

Vous vivrez!

MARGUERITE.

Mes jours sont révolus :
Que faire de la vie?... Oh! ne m'en parlez plus!

RAOUL.

Mon âme suit la vôtre!... Elles sont enchaînées
Indissolublement, comme nos destinées!...

MARGUERITE.

Oui, d'un nœud fraternel et pur, doux souvenir,
Qui, de la terre aux cieux, peut encor les unir!

RAOUL.

Ange, amie et sœur!... moi, que je vous abandonne?...
Vivre sans vous?... jamais!

MARGUERITE.

Il le faut; Dieu l'ordonne!

Songez que le devoir ici-bas vous retient :
Désormais votre vie à la France appartient.

RAOUL.

A vous seule !...

MARGUERITE.

J'ai fait tout ce qu'on pouvait faire :
J'ai demandé pardon, Raoul, pour votre frère ;
Mais vainement, hélas ! — Vous allez être enfin
Reconnu, proclamé fils de France et Dauphin.

RAOUL.

Oh ! que ne suis-je encor le pauvre archer, qui tombe
Sur un champ de bataille où l'on creuse sa tombe !...
Ce bonheur, il fallait que Dieu me l'accordât :
Je ne lui demandais que la mort du soldat !

MARGUERITE.

Dieu vous l'a refusée.... Eh bien donc, du courage !
Le roi, ce tendre père, au déclin de son âge,
Lui que de sourds complots environnent toujours,
Si vous n'étiez plus là, qui défendrait ses jours ?...

Avec terreur.

L'avenir m'épouvante ! O Dieu ! c'est comme un rêve !
Quel est donc ce poignard qui dans l'ombre se lève ?...
Raoul, sauvez le roi !... sauvez-le !... Trahison !...
Retenez cette main qui verse du poison !...
Pour tout ce qui m'est cher, et pour tout ce qui m'aime,
Je tremble !... Pour le roi ! Je tremble... pour vous-même.
Pour vous, Raoul !... Si Dieu ne confond leurs desseins,
Comment tromperez-vous le fer des assassins ?

RAOUL.

Qu'ils frappent donc !... J'attends.

MARGUERITE.

Ciel !

RAOUL.

Vous pouvez me croire...
Je ne leur vendrai pas chèrement la victoire !
Je les accueillerai comme des bienfaiteurs,
Oh ! comme des amis et des libérateurs !...
Avec amertume.
* Excepté lui, peut-être, excepté lui, ce lâche
* Qui depuis si longtemps, sans pitié, sans relâche,
* Vous torture !... Excepté votre infâme bourreau !...
* Lui seul arracherait mon épée au fourreau !

MARGUERITE, suppliante.

* Pardonnez-lui !

RAOUL.

Jamais.

MARGUERITE.

A mon heure suprême
* Je lui pardonne, moi !... Raoul faites de même.
* Vous êtes bon, ayez pitié du criminel,
* Et désarmez un jour le courroux paternel !
* Il faut le plaindre, lui ! quelle amère souffrance !
* Ambitieux, il perd la couronne de France;
* Déshérité, banni peut-être; jamais roi !

RAOUL.

* Qu'il règne !... ai-je besoin de sa dépouille, moi [1] ?...

[1] Pour la représentation, après ce vers :

Oh ! comme des amis et des libérateurs !

MARGUERITE.

Raoul !

RAOUL.

Mais puisque Dieu voulait dans sa puissance,

Puisque enfin Dieu voulait dans sa toute-puissance
Faire éclater aux yeux ma royale naissance,
Que n'a-t-il déchiré plus tôt ce voile obscur !...
Lorsque vous étiez libre encore, ange au front pur !
Lorsque vous n'étiez pas ma sœur !... Devant Dieu même,
Hélas ! quand j'aurais pu vous dire : Je vous aime !...

MARGUERITE.

Raoul, l'amour n'est pas de ce monde, — l'amour
Est au ciel !...

Pâlissant.

Votre main...

Elle s'affaisse sur le lit de repos.

RAOUL.

Qu'avez-vous ?...

MARGUERITE, montrant l'horizon.

Un beau jour !...
Tout s'éveille, tout est parfum, lumière et fête !...
Comme le soleil monte !... Il va toucher le faîte
Du vieux chêne, — là-bas ! là-bas !... Et ce flambeau
S'éteint... Je fais de même !

RAOUL.

Oh ! Dieu !

MARGUERITE, avec extase.

Le ciel est beau !...

Ses yeux se ferment, elle est sans mouvement.

RAOUL, penché sur elle, avec désespoir.

Marguerite !... c'est moi !... non ! pas encor !... Demeure !
Non ! non ! je ne veux pas que Marguerite meure !...

Lui passant les mains sur le visage, avec épouvante.

Froide !... Mon Dieu ! pitié ! mon Dieu ! secourez-la !

MARGUERITE, rouvrant les yeux ; d'une voix éteinte.

Quelque chose en mon cœur vient de se briser... là !...
C'est le moment !

RAOUL, à genoux devant elle et sanglotant.

Oh ! oh !

Tout à coup une des fenêtres qui donnent sur les jardins se brise, le Dauphin s'élance dans l'appartement, la dague à la main.

SCÈNE V

Les Mêmes, LE DAUPHIN, puis FRANQUET et OLIVIER LE DIABLE.

LE DAUPHIN.

Toujours lui ! Téméraire !...
A moi !... Vengez l'honneur du Dauphin !

Franquet et Olivier paraissent, la dague au poing, et se précipitent sur Raoul.

MARGUERITE, se ranimant tout à coup.

Votre frère !

LE DAUPHIN.

Votre amant !...

Marguerite veut se jeter entre les assassins, mais elle retombe, sans force, expirante, sur le lit de repos.

LE DAUPHIN, montrant Raoul à terre.

Qu'on l'achève !... Allons !...

RAOUL, aux assassins qui le frappent.

Je vous bénis !

Il fait quelques pas vers Marguerite et tombe, puis, se soulevant sur une main, les yeux tournés vers elle.

Tu ne sépares pas, ô mort !... tu réunis !...

MARGUERITE.

Ta main, Raoul !... ta main !

La main de Raoul expirant cherche et rencontre celle de Marguerite. Ils rendent en même temps le dernier soupir.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI, DAULON, POITEVIN.

LE ROI.

Ciel ! ma fille !...

Se penchant sur elle.

Elle expire ! ..

Raoul ! assassiné !...

LE DAUPHIN, avec une sombre assurance, les bras croisés.

Puni.

LE ROI.

Qui donc ?...

LE DAUPHIN.

Moi, sire !

On me déshonorait, et je me suis vengé.

LE ROI.

Infâme !

LE DAUPHIN, dans la même attitude, avec une sorte de bravade.

Voulez-vous ?... je vais être jugé.

S'ils me trouvent coupable, eh bien ! la hache est prête :

Que Votre Majesté fasse tomber la tête
De son unique enfant, du royal héritier !
Et que Charles sept meure avec moi, — tout entier !

LE ROI, après un instant de silence.

A mon tour, maintenant!... Frappe donc! — cœur de bronze!...
C'est là mon châtiment !... Tu seras Louis onze !

FIN

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.